

134888

GEORGES GRANDJEAN

# L'ÉPOPÉE JAUNE

MISSIONNAIRES ET MARINS  
EN INDO-CHINE

DE MONSEIGNEUR D'ADRAN  
ET DE L'EMPEREUR GIA-LONG  
AU COMMANDANT RIVIÈRE  
ET A LUU-VINH-PHUOC,  
GÉNÉRAL DES PAVILLONS-NOIRS.

ASSOCIATION des ÉTUDIANTES  
de  
l'INSTITUT CATHOLIQUE

S.F.E.L.T. — MALFÈRE — PARIS



# L'ÉPOPÉE JAUNE

A JEAN RENAUD,



DU MÊME AUTEUR :

*Les Fleurs de Sang*, poèmes.

*Gouffres et brasiers*, poèmes.

*Les Imprécations*, poèmes.

*Les Dépravées*, satire.

*L'Internationale financière*, satire.

*Les Loups de la Grand'Montagne*, roman.

*La Kahena*, roman.

*Antinéa ou la Nouvelle Atlantide*, roman.

*La Vie Héroïque de St François Xavier*, histoire.

(Préface de Georges Lecomte, de l'Académie française).

*Sainte Geneviève*, théâtre.

EN PRÉPARATION :

*L'Epopée Saharienne*.

*Tous droits de reproduction réservés.*  
*Copyright 1929 by Edgar Malfère.*



950  
GRA  
E

ASSOCIATION DES ETUDIANTES  
L'INSTITUT CATHOLIQUE

134.888

GEORGES GRANDJEAN

# L'ÉPOPÉE JAUNE

MISSIONNAIRES ET MARINS  
EN INDO-CHINE

DE MONSEIGNEUR D'ADRAN  
ET DE L'EMPEREUR GIA-LONG  
AU COMMANDANT RIVIÈRE  
ET A LUU-VINH-PHUOC,  
GÉNÉRAL DES PAVILLONS-NOIRS.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR

12, RUE HAUTEFEUILLE. PARIS (VI<sup>e</sup>)

MCMXXIX

ASSOCIATION DES ETUDIANTES

L'INSTITUT CATHOLIQUE



## JUSTIFICATION DU TIRAGE

---

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur pur fil numérotés de 1 à 25

BIBLIOTHÈQUE  
DE L'INSTITUT CATHOLIQUE  
DE PARIS

217



## PROLOGUE

### UN JOUR... PRÈS DE TRA-VINH

*Un chant monta comme la chaloupe abordait...*

— *Tourterelles qui roucoulez, roucoulez trois fois afin qu'arrive bientôt le Têt et qu'on nous donne à manger des confitures.*

— *Pas trop fatigué du voyage ?* questionna Ly-Thanh-Thuyen.

— *Non, dis-je, allumant une cigarette que mon hôte me tendait.*

— *Alors, prenons par le village. Les enfants chantent, la rue doit être en joie, ensuite je te conduirai chez moi.*

*Ly-Thanh-Thuyen m'entraîna parmi la foule, au bord du Mékong, que la pluie voilait d'un brouillard vaporeux ; des sampangs et des jonques se croisaient. Les uns ramenaient aux paillotes familières les bateliers et les laboureurs des villages voisins, les autres emportaient vers Tra-Vinh ou Saïgon des coolies et des tirailleurs ; les déracinés que la coutume avait ravis, pour un jour, aux villes des Français.*

*Des garçonnets, des « niôs », aux frimousses amusées de jeunes chats joueurs, des fillettes, se donnaient la main, trottaient en bandes parmi les touffes de « loupen » échouées.*



Mon compagnon me montra une jeune femme, charmante en sa tunique de soie blanche. Un garçonnet courait vers elle, portant des fleurs d'hibiscus et braillait plus haut que tous les autres la chanson du Tét :

« Tourterelles qui roucoulez... »

— Thi-Teu ! ma sœur, expliqua Ly-Than-Thuyen. Son mari a été tué sur le front français. Son fils, Nem.

Des femmes, accroupies sur le devant des demeures, fourbissaient les chandeliers et les brûle-parfums de cuivre qui ornent l'autel des Ancêtres ; d'autres raclaient les maximes collées sur les bambous des cases.

Les pistes de la rizière se peuplaient de groupes errants ; des tuniques noires et violettes circulaient entre les buissons, sous les flamboyants ; des hérons gris volèrent vers les pagodes que les aigrettes enca-puchonnaient de blanc. Sur les tumulus réédifiés, sur les tombes, des gens déposaient des feuilles de papier doré et se prosternaient le front contre le sol.

— Vois, me dit Thuyen, les vieilles coutumes d'Annam ne sont pas mortes. Partout, le long du fleuve, sur les terres du delta, des milliers et des milliers d'êtres vivants nettoient et purifient les sépultures de leurs pères : ainsi, s'affirment tous les peuples qui veulent survivre...

— Mais, dis-je, crois-tu que les Français s'opposent à ce que les tourterelles roucoulent et que les garçonnets du village mangent les confitures préparées par leurs grand'mères ?

— Il fut un temps où les Français participaient eux-mêmes à nos joies et à nos malheurs. Les livres anciens et les bonzes des pagodes le disent...

La rue s'emplissait d'une foule affairée et remuante ; le crépuscule court ensanglantait le fleuve et les choses



prenaient, au milieu d'une poussière mauve, des teintes indéfinissables.

Nous étions sortis du village ; parmi les aréqaiers, au tournant de la piste qui court vers la rizièrre, une paillole surgit.

— C'est là ! dit Ly-Than-Thuyen, et il appela.

Une porte de bambous massifs s'ouvrit à l'appel de mon hôte. Paraissant écouter la rumeur de fête qui se faisait plus forte, étendu sur une natte, un vieux serviteur se leva et se courba dans un *lay*. Je répondis de mon mieux à l'exquise politesse annamite, par un salut à la française.

Autour de nous chacun s'empressait. On me faisait asseoir sur une natte, me versait le thé au lotus et curieusement, derrière les tentures des boyesses observaient le « Tay », le barbare.

Je m'étonnai d'une telle affabilité.

— Mais, dit Ly-Than-Thuyen en souriant, la maison d'un Chrétien d'Annam ne doit-elle pas être ouverte à un Chrétien d'Europe ?

— Puissent tous les Français venir vers nous de cette façon, reprit-il. Et puisses-tu achever la route de la vie dans la paix et le calme ! J'ai complé parmi les Missionnaires et les marins de France des amis qui ne sont plus ; les balles des pirates, la fièvre des bois, le souvenir des ancêtres<sup>1</sup> les ont enlevés trop tôt à mon pays.

L'Annam aimait vos Missionnaires ; le peuple de Tu-Duc les sentait avec lui contre les Mandarins oppresseurs et cruels ; il aimait les chefs justes et bons que combattirent les Cò-Den<sup>2</sup> et les Tigres de Chine. Mais par quelle étrange contradiction dans vos mœurs et vos

1. Allusion à la coutume qui ramène au pays natal, au pays des Ancêtres, les errants de la vie asiatique.

2. Pavillons noirs commandés par Ong-Luu dont l'histoire est contée plus loin.



*philosophies, les hautes vertus de votre race ouvrent-elles la voie aux passions, aux cupidités de l'intérêt ? Pourquoi le siècle actuel détruit-il ce que le précédent a construit ?*

*Cependant il semble que les héros de votre race soient reniés par certains de leurs successeurs. Ceux qui avaient rêvé de rapprocher les cimes de deux civilisations, de les opposer par leurs qualités supérieures et communes, la pitié et le désintéressement, sont bannis de vos conseils. Or ce qu'on trouve de dévouement en l'homme n'est pas naturel. Ce qu'on trouve de compassion en Asie, aux Indes comme en Chine, y vient du Bouddhisme ; ce qui subsiste en Europe de clémence et de charité est dû au Christianisme et n'est dû qu'à lui. Pourquoi les blancs d'aujourd'hui suppriment-ils l'enseignement du Christ de leur enseignement ? Savent-ils qu'agissant ainsi, ils tuent le principe même de leur civilisation, d'une Civilisation que jadis nous aimâmes ?*



*Et, le lendemain, quand j'apparus sur la terrasse ombragée par les manguiers, Thi-Teu sortait d'une grande caisse, d'où montaient des odeurs de camphre, des manuscrits, des parchemins, des rouleaux de soie imprimée, timbrée au fer rouge du Dragon à cinq griffes des Empereurs d'Annam ; des livres de chez nous que l'air humide de la basse Cochinchine avait jaunis : toute la documentation informe d'où l'Épopée Jaune est sortie.*



## CHAPITRE I

### MGR D'ADRAN ET GIA-LONG

1789-1820

#### LA VEILLÉE IMPÉRIALE.

Ce soir de l'an 1799, seul dans la Chambre Silencieuse, l'Empereur Gia-Long méditait.

Il s'était arrêté face au portrait de l'Evêque Missionnaire<sup>1</sup> auquel les Nguyen doivent la restauration de leur dynastie et la France l'admiration du Viêt-Nam.

1. Pierre Pigneau de Béhaine, Evêque d'Adran, le « Missionnaire » par excellence.

Il fut le précepteur de Gia-Long.

Né à Origny-en-Thiérache en 1741. Il s'embarque pour les Indes en 1765. Professeur au séminaire de Chantaboun (Siam), obligé de fuir devant l'invasion birmane, il se réfugie avec ses élèves dans l'île de Hon-Dat (1766). En 1768 M. Pigneau de Béhaine est contraint, par les guerres civiles qui éclatent au Cambodge et au Siam, de se réfugier à Pondichéry, puis à Madras où il est sacré Evêque d'Adran en 1774. Il s'embarque alors pour la Cochinchine où les Tay-Son viennent de détrôner Nguyen-Anh, père de Gia-Long. Rentré en France pour demander des secours à Louis XVI, aide le prince d'Annam à reconquérir son trône et meurt en 1799 au siège de Qui-Nhon. (Consulter *La Cochinchine religieuse* du R. P. Louvet et les archives du Musée d'Origny-en-Thiérache).



— « Les vrais conquérants du Monde, murmura l'Empereur, sont de pareils hommes ! Sans eux les nations et les peuples de la terre vivraient, s'ignorant dans la haine, comme des tribus primitives animées de fureurs destructrices.

Eh bien ! je veux que mon âme conserve la tolérance exigée par les sages. Je porte la parole de la condamnation et de la miséricorde, d'après la « Voie » <sup>1</sup>... Je n'échappe pas non plus à la loi commune. Je punis les autres de leurs crimes et le Ciel me punira des miens, si l'imperfection humaine, que j'ai longtemps combattue dans la solitude de l'exil, me conduit encore à en commettre... »

Longtemps l'Empereur continua cette conversation avec lui-même. Et, lentement, comme s'il fût descendu au fond de cette conscience qui avait froidement ordonné l'application terrible des lois infrangibles d'Annam, Gia-Long s'inclina, se dirigea vers le grand lit d'opium fait de lim incrusté de nacre. La tête renversée sur le « goi », appuyée sur l'oreiller dur, le regard perdu aux fantastiques chimères qui se tordaient sur les charpentes du toit, celui devant qui tout tremblait, de la frontière siamoise aux montagnes du Yunnan, parut soudainement figé dans un rêve. Vingt années d'histoire resurgissaient à ses yeux.

... Nguyen-Anh <sup>2</sup> fuyait devant les bandes des Tay-Son révoltés ; à Hué, les grands écriteaux aux lettres d'or proclamaient en même temps que l'avènement de Thai-Duc, la déchéance de la monarchie régnante.

— En haut les Thai.

1. Recueil des pensées de Lao-Tseu.

2. Plus tard : Gia-Long.



— En bas les Nguyen !...

Et les cris de mort retentissaient, portés par les vibrations des tam-tam de guerre, sur l'Annam et la Cochinchine.

Les débris de l'armée royale s'étaient réfugiés sur une jonque immense et sur une vingtaine de sampangs. Ils étaient là, six cents hommes réduits à l'extrémité : plus d'eau, plus de vivres ; la dernière poignée de riz avait été pour lui, le petit prince héritier que les chefs rebelles avaient juré de faire mourir, la cangue au col, sous le rotin. On atteignit la rive peu sûre de la Cochinchine Ouest, on fouilla les bois, on se nourrit de coquillages ; on déterrait les racines de bambous, on faisait la chasse aux vers palmistes. Ce qui restait de l'armée impériale ressemblait à un troupeau de bêtes errantes.

Un soir, l'alerte fut donnée. Était-ce l'ennemi ? Fallait-il fuir encore ? Passer en Siam ?

On reconnut une troupe de Chrétiens conduite par Mgr Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, et qui reculait devant les bandes de pirates lâchés par les Tay-Son sur l'Indochine entière <sup>1</sup>.

Et Gia-Long évoquait la physionomie sereine de l'auguste Missionnaire que le Roi de Siam avait accueilli à Chantaboun, de celui que les Indes comparaient à Saint François Xavier, le Conquérant de la Foi.

Il se souvenait de ces mains tendues, de ces bras ouverts pour accueillir le Roi fugitif et des paroles de bénédiction murmurées sur son fils.

Les dernières écuellées de riz de la Mission sauvèrent la vie aux fugitifs, et, pendant quinze jours, en des paillotes de fortune, les débris de l'armée

1. Venu du Siam pour évangéliser la Cochinchine, l'Evêque fuyait lui-même devant la révolte.



campèrent sous la protection vigilante des Annamites chrétiens accourus des villages voisins.

Sous une paillote construite à l'écart, parmi des tombeaux cambodgiens et des flamboyants, l'Evêque conseillait au Roi de reprendre espoir, de résister aux limites du royaume. Nguyen doutait de lui et des siens.

— Alors pourquoi ne point demander secours à la France ? reprit Mgr d'Adran. Je ferai moi-même la démarche, si votre Majesté m'y autorise. Le Roi des Français peut nous donner les troupes et les armes nécessaires, vous faire régner sur tout l'Annam, la Cochinchine et le Tonkin réunis.

— Je ne souhaite, répondait Nguyen-Anh, que de rentrer à Saïgon. J'ai sollicité l'appui du Siam, mais les rois détrônés n'ont plus d'amis. Je soupçonne même la cour de Bangkok de vouloir profiter des circonstances et d'intervenir en Basse-Cochinchine pour s'emparer du Cambodge.

D'autre part, les Hollandais de Batavia, les Anglais de l'Inde, les Portugais de Malacca, les Espagnols des Philippines m'ont fait des offres de service, mais ils vendent leur concours trop cher et l'indépendance de mon pays serait à jamais compromise. Je ne dois pas faillir à l'Esprit des Ancêtres !

— Et la France ? demanda Mgr d'Adran, avez-vous pensé à elle ?

— J'ignore son existence, répondit le Prince<sup>1</sup>.

— Je vous engage, reprit Mgr d'Adran, à vous adresser à une nation généreuse, qui n'a pas coutume de trafiquer du sang de ses soldats, ni de vendre aux opprimés les services qu'elle leur rend. Adressez-vous à Louis XVI, roi de France !...

1. Ces paroles sont rigoureusement historiques.



Ce soir-là Nguyen-Anh avait demandé à réfléchir.

\*  
\* \*

Le mousson qui soufflait sur les Mers Jaunes et les Océans empêchait la réalisation immédiate du projet et, quelques jours après, la petite troupe, reposée, devenue la suprême garde, le noyau de la future armée de Gia-Long, allait s'installer à Pulo-Way<sup>1</sup>, à soixante lieues de la terre ferme.

Les jonques de guerre des Tay-Son n'étaient plus à craindre, et, après neuf mois de séjour dans cette île déserte, que hantaient seuls des pêcheurs à la dérive, éloignée des routes suivies par les fustes d'Espagne et les frégates de Hollande, Nguyen-Anh présenta une dernière fois son fils à l'Evêque.

— Le Roi de Siam, comme je vous l'avais dit, est entré au Cambodge pour piller mes sujets et s'est laissé battre par les Tay-Son. Son armée a dû refluer en désordre, poursuivie au-delà même des frontières. Mon dernier espoir réside en vous.

— Ma religion m'ordonne de secourir les princes dans l'exil, comme leurs sujets dans le malheur, répondit Mgr d'Adran.

Nguyen-Anh prit sur une table basse incrustée d'or, un rouleau de papier chinois.

— Vous m'avez entretenu du royaume de France que je ne connais pas, dit-il, et dont les guerriers sont aussi généreux que braves. Je vous confie mon fils, le petit prince Canh, afin que vous l'accréditez auprès du roi Louis XVI. Je le charge de conclure un traité d'alliance avec ce prince et vous prie de ramener des secours ! Allez ! Je vous confie le grand sceau du royaume de Cochinchine, afin que, con-

1. Ou Poulo-Way.



seillé par vous, mon fils puisse signer en mon nom. »

Nguyen-Anh détourna la tête. Sur son visage paraissait l'effrayante pâleur grise des émotions asiatiques. L'Evêque lui prit la main et ces deux hommes que tout semblait séparer, éducation, race et religion, communiquèrent longuement dans cette fraternité que les souffrances endurées en commun versent dans les plus nobles cœurs !

\*  
\* \*

Alors, l'Empereur Gia-Long, le front soucieux, la bouche crispée, marcha longuement dans la « chambre sereine », sous les lueurs des lanternes bleues.

Dans le fond de la salle, deux bancs de bois d'ébène sculptés et ouvragés enserraient une table de trac incrustée de nacres roses et d'ivoire. Dessus, des théières à col droit et des tasses minuscules se bousculaient. Sur le banc de gauche, vêtu d'une ample robe de soie verte, le turban correct et les genoux au menton, un serviteur attendait les ordres.

L'Empereur d'Annam s'immobilisa soudain devant les panneaux de bois laqué de rouge qui, sur les colonnes de soutènement, disent en grands caractères dorés les préceptes journaliers rapportés aux grands conducteurs d'hommes par Lao-Tseu :

« Les chefs que « la Voie » éclaire n'usent pas avec les horreurs de la violence des armées : ils ont pour eux la fidélité de leur peuple. Ce qui vient par la force n'est jamais durable et disparaît quand cette force s'épuise <sup>1</sup> ! »

1. Textuel.



— Lao-Tseu parlait déjà comme le Dieu des Chrétiens ! murmura l'Empereur d'Annam.

Et, brusquement, l'aube verte fit surgir de la nuit la masse puissante des tombeaux de Hué ; les sentinelles appelèrent sur les bastions de la ville ; des gongs retentirent à l'intérieur des pagodes cornues ; des bruits d'armes heurtées firent tressaillir le matin.

Au fond de la grande cour, sous l'ombre que projetait un toit pointu et violemment surbaissé, serrés à la ceinture dans leurs larges simarres de flanelle rouge, les Gardes de la Cinquième heure venaient relever la Garde de Nuit.

Alors l'Empereur frappa d'un coup violent le bronze d'un gong.

Un secrétaire parut, qui se prosterna dans la poussière.

— « Qu'on éveille tous les Mandarins lettrés et militaires qui se trouvent dans l'Enceinte, dit l'Empereur. Qu'ils s'assemblent en conseil extraordinaire dans la Salle des Audiences !... J'entends que le prince Canh assiste également au Conseil. »

Une heure après, cinquante glorieux personnages se trouvaient réunis dans cette salle, anxieux. attendant l'Empereur.

Les deux battants du portique central s'écartèrent ; le gong vibra, les tam-tams emplirent les couloirs de leur tumulte vibrant ; les armes et les cuirasses eurent des cris de lumière ; l'Empereur Gia-Long passa sous la voûte d'honneur et alla s'asseoir sur le trône. Son fils Canh prit place à côté de lui.

— Relevez-vous, dit-il. Les Sages enseignent : « Il ne faut pas employer ceux qu'on soupçonne, ni soupçonner ceux qu'on emploie. Je crois que vous m'êtes dévoués ; votre tendresse aveugle pour ma



personne et l'inquiétude que vous prenez de ma tranquillité sont peut-être les seules causes des rapports que vous m'adressez ! »

Il tenait une lettre à la main, qu'il plissait de l'ongle démesuré de son petit doigt et se prit à la paraphraser au Quan-Bo et au Quan-An<sup>1</sup> assis en face de lui dans une posture attentive et respectueuse.

— « En l'absence du Tong-Doc de Gia-Dinh, lisait l'Empereur, l'Ansats m'apprend que les rebelles ont tenté de s'emparer par surprise de Bien-Hoa et qu'ils ont été repoussés. Il ajoute que les derniers Tay-Son ont cherché refuge aux extrêmes limites du Sud. Mais, qu'il s'agisse de Hanoï ou de Son-Tay, de My-Tho ou de Vinh-Long, de l'Annam ou de la Cochinchine, les mêmes plaintes concernant les Chrétiens terminent le rapport de l'Ansats ! »

— Les Chrétiens, dit le Quan-Bo prosterné, n'ont-ils pas recueilli des fuyards après la prise de Qui-Nhon ?

— N'ont-ils pas soigné les blessés qu'ils ont découverts, sur les épaves des jonques ennemies ? murmura le Quan-An.

Tous, Mandarins lettrés et militaires, encouragés par les deux conseillers, allaient confirmer les accusations de l'Ansats de Gia-Dinh.

L'Empereur eut un geste dur qui les courba sur les petits sièges où ils avaient pris place.

— J'ai longuement réfléchi durant la nuit qui vient de s'écouler, reprit-il, tourné vers le prince Canh. Les Sages m'ont conseillé et, si j'excuse votre légèreté, j'incrimine votre peu de savoir et votre manque de clairvoyance. Ai-je le droit, d'autre

1. Ministres de l'Intérieur et de la Justice.



part, de manquer à la parole donnée ? Puis-je faillir au serment prononcé sur la tombe du Seigneur d'Adran ?

A ce nom prononcé dans le silence, des hautes salles, il sembla qu'un frémissement agita l'assemblée, mains jointes les assistants saluèrent et le fils de l'Empereur vint se prosterner devant son père.

— Oubliez-vous que l'Annam doit sa liberté au Chef des Chrétiens venu de France ? Oubliez-vous les Tay-Son révoltés, la fuite de Nguyen-Anh, traqué dans les îles du Siam, de Poulo-Condor et Phu-Quoc ? Oubliez-vous que je dus certain soir changer d'habit, me jeter dans un sampang de pêcheur et, préférant me confier aux vagues en furie plutôt que de tomber entre les mains des révoltés, gagner la côte Siamoise ? Obligé de fuir de nouveau en haute mer et de tenir le large six jours et sept nuits durant, Empereur sans empire, votre Roi sans royaume, n'avait plus une goutte d'eau pour rafraîchir sa bouche brûlée par le soleil et les salins ! Ces souffrances et celles de mes gens étaient horribles... Tu le sais Quan-Bo, puisque tu ramais dans la barque avec les sampaniers. Et, alors que nous nous abandonnions tous au désespoir, un matelot de Rachgia remarqua que l'eau changeait de couleur à l'avant de la barque : au milieu des flots sombres il y avait une source, un jaillissement d'eau douce, pure et claire... Te souviens-tu de notre joie ?... C'est alors, près des îles qui longent la côte du Cambodge, que nous fîmes la rencontre de l'Evêque d'Adran... Te souviens-tu de ces choses ? et savez-vous celle-ci ?...

L'empereur fit un signe. L'immense Dragon-Long sembla se tordre, onduler sur la grande paroi du mur principal, une tenture parut se déchirer et des lettres d'or fulgurèrent dans la pénombre.



TRAITÉ ENTRE LEURS MAJESTÉS LE ROI LOUIS XVI  
ET NGUYEN-ANH, ROI DE COCHINCHINE.

PRÉAMBULE. — Nguyen-Anh, roi de Cochinchine, ayant été dépouillé de ses Etats, se trouvant dans la nécessité d'employer la force des armes pour les recouvrer, a envoyé en France le sieur Pierre-Joseph-Georges Pigneau de Béhaine, évêque d'Adran, dans la vue de réclamer le secours et l'assistance de Sa Majesté, le Roi Très Chrétien, et, Sa dite Majesté étant convaincue de la justice de la cause de ce prince et voulant lui donner une marque signalée de son amitié comme de son amour pour la justice, s'est déterminée à accueillir favorablement la demande faite en son nom. En conséquence elle a autorisé le sieur comte de Montmorin, Ministre de ses Camps et Armées, Chevalier de ses Ordres et de la Toison-d'Or, son Conseiller en tous ses Conseils, Ministre et Secrétaire d'Etat et de ses Commandements et Finances. ayant le département des Affaires Etrangères, à discuter et à arrêter avec ledit sieur évêque d'Adran, la nature, l'étendue et les conditions des secours à fournir, et les plénipotentiaires, après s'être légitimés, le comte de Montmorin en communiquant ses pleins pouvoirs, et l'évêque d'Adran en produisant le grand sceau du royaume de Cochinchine, ainsi qu'une délibération du Grand Conseil du dit royaume, sont convenus des points et articles suivants. <sup>1</sup>

1. ARTICLE PREMIER. — Le Roi Très Chrétien promet et s'engage de secourir de la manière la plus efficace les efforts que le Roi de Cochinchine est résolu de faire pour rentrer dans la possession et jouissance de ses Etats.

ART. 2. — Pour cet effet, Sa Majesté Très Chrétienne enverra incessamment sur les côtes de la Cochinchine, à ses frais, quatre frégates avec un corps de troupes de 1.200 hommes d'infanterie, 200 hommes d'artillerie et 250 Cafres. Ces troupes seront munies de tout leur appareil de guerre et nommément d'une artillerie compétente.

ART. 3. — Le Roi de Cochinchine, dans l'attente du service important que le Roi Très Chrétien est disposé à lui rendre, lui cède éventuellement, ainsi qu'à la couronne de France, la



L'Empereur lut à haute voix les articles du traité, puis il reprit :

— Le Ciel n'a pas de parents, il considère également tous ses sujets. Le Sage fait le bien comme il respire, c'est sa vie et je dois conformer ma vie à la sienne.

propriété absolue et la souveraineté de l'île formant le port principal de la Cochinchine, appelé Hoi-nan, et par les Européens Tournon (actuellement port de Tourane), et cette propriété et souveraineté seront incommutablement acquises dès que les troupes françaises auront occupé l'île susmentionnée.

ART. 4. — Il est convenu, en outre, que le Roi Très Chrétien aura concurremment avec celui de Cochinchine la propriété du port susdit et que les Français pourront faire sur le continent tous les établissements qu'ils jugeront utiles, tant pour leur navigation et leur commerce que pour garder et caréner leurs vaisseaux et pour en construire. Quant à la police du port, elle sera réglée sur les lieux par une convention particulière.

ART. 5. — Le Roi Très Chrétien aura aussi la propriété et la souveraineté de l'île de Poulo-Condor.

ART. 6. — Les sujets du Roi Très Chrétien jouiront d'une entière liberté de commerce, dans tous les Etats du Roi de Cochinchine, à l'exclusion de toutes les autres nations européennes. Ils pourront, pour cet effet, aller, venir et séjourner librement, sans obstacles et sans payer aucun droit quelconque pour leur personne, à condition toutefois qu'ils seront munis d'un passeport du commandant de l'île de Hoi-nan. Ils pourront importer toutes les marchandises d'Europe et des autres parties du monde, à l'exception de celles qui seront défendues par les lois du pays. Ils pourront également exporter toutes les marchandises du pays et des pays voisins, sans aucune exception ; ils ne paieront d'autre droit d'entrée et de sortie que ceux qu'acquittent actuellement les naturels du pays, et ces droits ne pourront être haussés en aucun cas et sous quelque dénomination que ce puisse être. Il est convenu de plus qu'aucun bâtiment étranger, soit de commerce, soit de guerre, ne sera admis dans les Etats du Roi de Cochinchine que sous le pavillon français et avec un passeport français.

ART. 7. — Le gouvernement cochinchinois accordera aux



Aujourd'hui, premier jour de la Septième Lune d'un règne magnanime, j'ai décidé ce qui suit : Devant vous, qui me furent fidèles aux heures les plus tragiques du règne, qui fûtes à l'attaque de Gia-Dinh, aux assauts de Qui-Nhon, qui assistèrent

sujets du Roi Très Chrétien la protection la plus efficace, pour la liberté et la sécurité, tant de leurs personnes que de leurs effets, et, en cas de difficultés et de contestations, il leur sera rendu la justice la plus exacte et la plus prompte.

ART. 8. — Dans le cas où le Roi Très Chrétien serait attaqué ou menacé, par quelque puissance que ce puisse être, relativement à la puissance des îles de Hoi-nan et de Poulo-Condor, et dans le cas où Sa Majesté Très Chrétienne serait en guerre avec quelque puissance, soit européenne, soit asiatique, le Roi de la Cochinchine s'engage à lui donner des secours en soldats, matelots, vivres, vaisseaux et galères ; ces secours seront fournis trois mois après la réquisition ; mais ils ne pourront être employés au-delà des îles Moluques et de la Sonde et du détroit de Malacca. Quant à leur entretien, il sera à la charge du souverain qui les fournira.

ART. 9. — En échange de l'engagement énoncé dans l'article précédent, le Roi Très Chrétien s'oblige d'assister le Roi de Cochinchine lorsqu'il sera troublé dans la possession de ses Etats ; ces secours seront proportionnés à la gravité des circonstances ; cependant ils ne pourront, en aucun cas, excéder ceux énoncés dans l'article deuxième du présent traité.

ART. 10. — Le présent traité sera ratifié par les deux souverains contractants, et les ratifications seront échangées dans l'espace d'un an, ou plus tôt, si faire se peut.

En foi de quoi, Nous, plénipotentiaires, avons signé ce présent traité, et y avons apposé le cachet de nos armes.

*Fait à Versailles, le 28 novembre 1787.*

(L. S.) Le comte DE MONTMORIN,  
P. J. G., évêque d'ADRAN (L. S.).

ARTICLE SÉPARÉ. — Dans la vue de prévenir toutes difficultés et mécontentements, relativement aux établissements que le Roi Très Chrétien est autorisé à faire sur le continent pour l'utilité de la navigation et du commerce, il est convenu avec le Roi de la Cochinchine que ces mêmes établissements seront et appartiendront en toute propriété à Sa Majesté Très Chrétienne, que la juridiction, la police, la garde et tous actes



à la défaite des Trois-Usurpateurs<sup>1</sup> ; la Religion Chrétienne, dont mon Compagnon, dont mon second Père fut le chef vénéré, n'est pas contraire à la doctrine des Sages ! La tranquillité pacifique avec laquelle les Chrétiens d'Annam la reçoivent, prouve

d'autorité, sans exception, s'y exerceront privativement en son nom.

Pour prévenir les abus auxquels les établissements mentionnés ci-dessus pourraient donner lieu, il est convenu expressément qu'on n'y recevra aucun Cochinchinois poursuivi pour crime, et que ceux qui pourraient s'y être introduits seront extradés à la première réquisition du gouvernement. Il est convenu également que tous les Français transfuges seront extradés à la première réquisition du gouverneur de Hoi-nan ou de celui de Poulo-Condor. Le présent article séparé aura la même forme et valeur que s'il était inséré mot à mot dans le présent traité.

En foi de quoi, Nous, plénipotentiaires, nous avons signé ce présent article séparé et y avons fait apposer le cachet de nos armes.

*Fait à Versailles, le 28 novembre 1787.*

(L. S.) Le comte DE MONTMORIN,  
P. J. G., évêque d'ADRAN (L. S.).

1. Les Trois Frères Nhac, chefs des Tay-Son. — En 1773 les trois frères Nhac, Hué et Lu, originaires de la province de Nghe-An, dans le Tonkin, habitaient Tourane. Hué était un bonze défroqué. Nhac, l'aîné, était trésorier-comptable du royaume. Ayant puisé à même la caisse du gouvernement pour payer des dettes de jeu, il craignit d'être découvert et s'enfuit dans les montagnes de la chaîne annamite. Il groupa autour de lui trois mille rebelles qui prirent le nom de Tay-Son (Montagnes de l'Ouest). Ses deux frères se jetèrent dans son parti ; il en fit ses lieutenants. Après plusieurs avantages remportés sur l'armée régulière, Nhac réussit à s'emparer de la ville et du port de Qui-Nhon, par un stratagème qui rappelle le classique cheval de Troie. Il fit construire une cage qui pouvait se démonter à volonté, s'y enferma, puis, après s'être entendu avec ses gens, il ordonna qu'on le portât devant la citadelle pour le livrer aux Mandarins. Ceux-ci enchantés d'une si belle capture récompensent les



son excellence et, sur la tombe de l'évêque d'Adran, sur le tombeau où repose celui que veillent nos soldats, j'ai juré de rester fidèle au souvenir et à la parole donnée...

J'ordonne que les Chrétiens, soumis aux lois du Royaume, soient protégés par ces lois.

J'ordonne que les Eglises des Pères soient respectées comme le sont les pagodes de Phat.

J'ordonne que la Chrétienté ait son siège permanent à Giah-Dinh, autour du tombeau de l'Evêque d'Adran.

J'ordonne qu'on laisse au Provicaire M. Liot, actuel chef de la Chrétienté, la jouissance de la maison de l'Evêque, près du pont de l'Avalanche et la garde épiscopale de 100 miliciens.

J'ordonne que soit écrit sur une pièce de soie rouge, l'éloge funèbre de celui auquel le royaume d'Annam doit sa liberté. Cet éloge sera envoyé, en France, à la famille du prélat, à la première occasion !<sup>1</sup>

J'ai dit ! »

porteurs et, confiants dans la solidité apparente de la cage, s'endorment en toute sécurité. Mais, au milieu de la nuit, Nhac démonte les barreaux de la cage, pousse le cri de guerre des Tay-Son, tue les sentinelles et ouvre la porte aux rebelles. La place est envahie, le Gouverneur est tué, tous les magasins militaires tombent au pouvoir des Tay-Son. Qui-Nhon est pris. En 1776 la ville de Hué tombait au pouvoir de Nhac qui se fit proclamer Roi sous le nom de Thai-Duc. C'est à cette date que commencèrent les malheurs des Nguyen dont Gia-Long était l'héritier et que la famille impériale dut fuir dans la Basse-Cochinchine, vers les frontières du Siam.

1. L'original de l'éloge de Mgr d'Adran conservé à l'évêché de Saïgon jusqu'en 1920 est actuellement au Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Le Musée d'Origny-en-Thiérache en possède une copie.





L'Empereur cacha son visage dans ses mains, puis, laissant les Mandarins se tenir le front dans la poussière, il s'éloigna du trône. Le gong retentit, les lourdes portes s'ouvrirent, l'Empereur Gia-Long et son fils quittèrent la salle des Audiences.

Le Quan-Bo et le Quan-An se rapprochèrent.

Un secrétaire déploya devant eux un parchemin déplié sur le coin duquel s'étalait l'hiéroglyphique dragon d'Annam. C'était l'ordonnance qui permettait aux Chrétiens d'exercer librement leur culte et aux Missionnaires de France de prêcher le christianisme en Indochine.

Mgr Pigneau de Béhaine, Evêque d'Adran, pouvait dormir en paix dans le tombeau de Giah-Dinh, parmi les volutes de l'encens et du santal, entouré de la Garde silencieuse laissée là par l'Empereur victorieux.



— Mais, avant d'en venir au parjure des successeurs de Gia-Long, avant d'évoquer les plus sombres heures de l'histoire d'Annam, il convient d'accompagner Mgr d'Adran à la cour de Versailles, en France où quinze années avant de mourir, il était allé chercher les secours qui libérèrent l'Annam des Tay-Son.



## CHAPITRE II

### LA MISSION DE MGR D'ADRAN

Mgr d'Adran, dans l'île de Poulo-Way, avait conseillé au roi de Cochinchine de demander le concours de la France. La jonque qui l'emportait atteignit Pondichéry. Aussitôt débarqué, l'Evêque écrivit en France au Comte de Montmorin, ministre de la Marine et ne reçut pas de réponse. Il put voir, de ses yeux par l'abandon dans lequel la royauté laissait les Indes, que l'opinion à Paris n'était pas favorable à une politique coloniale ferme et décidée. La courtisane dominait la Cour ainsi qu'elle domine aujourd'hui la République, comme elle domine toutes les Décadences. Elles menaient la gavotte en attendant de conduire le « shimmy ».

Répudiant les anciennes traditions de la monarchie, les ministres du « Roi Très Chrétien » acceptaient depuis vingt ans la supériorité maritime de l'Angleterre ! Conseiller à Louis XVI une expédition lointaine et chanceuse n'était pas l'affaire des petits marquis. Ils trouvaient plus simple et plus commode, pour leurs intérêts, de gaspiller, dans de frivoles et scandaleuses profusions, les dernières ressources de la monarchie à la veille de sa ruine.

D'autre part, les abbés de cour ne tenaient pas



pour ce rude Missionnaire et le Pape dut les rabrouer. Soit du côté religieux, soit du côté politique, Mgr d'Adran trouvait peu d'encouragement à ses desseins. Seuls les négociants de Pondichéry comprenaient quels grands avantages la France pouvait retirer d'une intervention en Cochinchine : seuls, ils encourageaient l'évêque dans ses projets ; plusieurs d'entre eux avaient écrit au Roi pour combattre les préventions du ministère et donner des renseignements sur les productions de la Cochinchine.

L'Evêque resta vingt mois à Pondichéry, avant de se décider à partir pour Versailles. Cette époque de préparation anxieuse fut une des plus pénibles de sa vie.

Au mois de février 1786, il écrivait à M. Liot, qui le remplaçait à Chantaboun, cette lettre combien noble et triste :

« Je ne vous dis rien de toutes les nouvelles qui regardent notre grande affaire ; celui qui vous porte cette lettre ne manquera pas de vous dire tout en détail. Je repasse en France pour cette raison, et il n'y a pas d'apparence que je puisse revenir avant dix-huit mois.

« Prenez patience... Je vous disais souvent, avant de vous quitter, que j'allais entrer dans une carrière épineuse et pleine de dégoût ; je ne me trompais guère, j'en ai déjà essuyé de toutes les manières, et Dieu sait quelle sera la fin de toutes ces misères ! »

« Mon cher confrère, vous qui avez été mon conseil dans cette affaire, vous devriez, au moins, en supporter une partie pour me soulager. Mais non, Dieu, qui vous aime, vous a éloigné de tout ce qui pourrait vous faire de la peine et il me laisse seul dans le borbier.

« Peut-être cette grâce singulière vous a-t-elle été donnée en considération du soin que vous avez pris du collège et des services que vous rendez à la mission en vous y consacrant. Je porte tous les élèves dans mon cœur.

« PIERRE, Ev. d'Adran, »



Le 21 octobre 1786, sur une mer toute calme qui ronronnait autour d'une frégate de guerre armée tout exprès, Mgr d'Adran s'embarquait pour la France avec son royal élève et les mandarins que le Roi avait attachés à la suite de son fils. Le comte de Conway, Gouverneur des Comptoirs de France aux Indes, faisait saluer de la rive celui qui devait rendre à l'Annam et son prince et *sa liberté*.

\*  
\* \*

— Le 4 février, à l'aube, l'*Arétuse*, battant pavillon aux fleurs de lys, saluait le port de Lorient. C'était Mgr d'Adran qui, après vingt et un ans et deux mois de séjour en Asie, rentrait en France.

Le lendemain, en chaise de poste, l'Evêque prit la route de Versailles et, quelques jours après, présentait son pupille au Roi.

Le prince Canh était d'un an ou deux plus âgé que le fils de Louis XVI. Les deux enfants se prirent d'affection réciproque et maintes fois, derrière les fontaines du Trianon, près des statues alignées par Le Nôtre, ils se retrouvèrent avec joie.

La présence du prince Canh plaidait admirablement sa cause. Comme tous les enfants annamites élevés avec soin, il était vraiment charmant. Son vénérable précepteur écrivait :

« Le jeune prince enchante tout le monde ; j'ai bien peine à croire que Dieu n'ait pas de grandes vues sur lui. »

On comprend l'effet gracieux que devait produire la vue d'un enfant si aimable sur une société élégante et frivole, incapable de s'élever à des considérations plus hautes. On eût perdu son temps en parlant à ces beaux esprits sceptiques des avantages qui pourraient résulter pour la fusion des civilisa-



tions de l'expédition projetée. Mais, si l'ardeur des croisades était un anachronisme, la société d'alors avait conservé de beaux restes de l'esprit chevaleresque et de la vieille générosité française. Les malheurs immérités d'un petit prince, détrôné, pour ainsi dire, avant que de naître, étaient de nature à émouvoir les âmes sensibles. Or nulle époque ne fit pareil étalage de sensibilité.

« Sa physionomie heureuse, dont un des meilleurs peintres de l'époque nous a conservé les traits, son innocence, ce charme ingénu de l'enfance, qui agit si fortement sur les vieillards et sur les sociétés corrompues, parce qu'il leur rappelle un passé qui ne reviendra plus, la singularité même du spectacle qu'offrait à des esprits blasés la vue d'un prince asiatique transplanté au milieu des merveilles de la civilisation la plus raffinée, tout concourait à attirer l'attention publique sur le pupille de l'Evêque d'Adran, et bientôt on se le disputa dans tous les salons de Versailles et de Paris. La mode, déjà souveraine, s'en mêla : le fameux Léonard, coiffeur de la Reine, et qui n'était pas un petit personnage, inventa pour les hommes la coiffure *au prince royal de Cochinchine*, et pour les élégantes de la cour, les *chignons à la chinoise*, qui firent fureur pendant toute la saison. Les petits vers, les chansons, les impromptus s'en mêlèrent. De tous côtés, on parlait du prince Canh, on demandait à lui être présenté, à s'enrôler au service de sa cause <sup>1</sup> ».

Il y avait plus de bruit que de réalité sérieuse au fond de cet engouement passager ; mais enfin la cause du jeune prince en profitait ; il avait, à la cour, à la ville, de chauds partisans et des défenseurs convaincus : d'autre part, le fils du Roi aimait

1. R. P. Louvet, *La Cochinchine Religieuse*.



tant son petit ami jaune venu « des pays où il y avait des perroquets !!! » Et Mgr d'Adran acceptait pour son pupille ces délassements mondains, dans lesquels une société sceptique s'oubliait à la veille du cataclysme social qui allait l'emporter, balayer au tombereau de Samson les derniers restes de l'élégance cruelle, de la politesse puérile et du vieil esprit français.

Mais, auprès des ministres qui se succédaient comme ils se succèdent aujourd'hui, l'Evêque d'Adran avait des motifs plus sérieux à faire valoir. Il fallait combattre leurs préventions contre les expéditions lointaines. L'état d'épuisement où les folles prodigalités de M. de Calonne avaient mis les finances, empêchait toute action militaire importante.

En passant par l'Ile de France, l'Evêque s'était fait donner des lettres par les négociants. Son projet était recommandé chaudement au point de vue des intérêts commerciaux. Ce témoignage, joint à celui des habitants de Pondichéry et à l'avis favorable que donnèrent les armateurs de Lorient et de Nantes, décidèrent du succès de l'affaire. L'Evêque d'Adran fit encore valoir d'autres motifs :

« Il est avantageux, disait-il, de contre-balancer, par un établissement en Indo-Chine, la prépondérance excessive que les précédents ministres ont laissé prendre aux Anglais dans l'Inde. Ce que la France vient de faire en Amérique indique qu'il est possible de lutter contre eux et de rétablir la puissance coloniale et maritime du pays, pourvu que nous montrions de la fermeté et de la suite dans nos résolutions. »

A ces considérations d'utilité politique et commerciale, Mgr d'Adran en ajoutait plusieurs d'un ordre plus élevé :



« Les Rois de France ont toujours tenu à honneur d'être le refuge et l'appui des rois détrônés. Sa Majesté Très Chrétienne a là une belle occasion, — en rétablissant un monarque légitime sur son trône, — de s'acquérir des droits éternels à sa reconnaissance et de concourir à la propagation de l'Evangile. »

Ce dernier motif avait peut-être bien peu de poids auprès d'un ministre sceptique et désabusé tel que le comte de Montmorin ; mais il s'adressait directement à la piété de Louis XVI. Ce fut, finalement, ce qui l'emporta sur tous autres arguments et décida l'expédition. La vieille monarchie française savait mourir en beauté.

\*  
\* \*

Au mois de mai 1788, Mgr d'Adran revenait à Pondichéry. Il apportait au comte de Conway le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Là une cruelle déception l'attendait. L'esprit philosophique, comme on disait alors, cet esprit qui n'est qu'une pauvre moitié de l'esprit, commençait à régner dans les conseils du Roi. Le comte de Conway était sous l'influence d'une courtisane « philosophe », type de femme toujours dit « moderne », en perruque ou cheveux ras et connu depuis Juvénal jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle.

La « caillette », aurait dit Jean-Jacques, se trouva froissée que l'Evêque, par respect pour son caractère, fît semblant d'ignorer l'existence de cette « dame ». Or, sans elle, on ne traitait aucune « affaire ». Pour se venger, la catin prétentieuse mit tout en œuvre pour entraver l'expédition projetée. Elle ne réussit que trop bien. Quant au comte de Conway, il subit la femme.



Malgré les ordres du roi, les instances de l'Evêque d'Adran et les recommandations des principaux négociants de Pondichéry, le comte refusa obstinément de fournir les vaisseaux et les troupes promises dans le traité. En ce temps même, des courriers de Cochinchine apportèrent à Pondichéry la nouvelle que le Roi légitime avait reconquis la basse Cochinchine et s'était établi définitivement à Saïgon. Ces bonnes nouvelles ne purent triompher de la mauvaise volonté du gouverneur, ni de l'apathie des ministres de Louis XVI. Au fond, ils n'avaient jamais été favorables à l'expédition et avaient subi plutôt qu'accepté l'influence de Mgr d'Adran. Quand il ne fut plus là, M. de Montmorin l'abandonna lâchement aux rancunes du comte de Conway et de la courtisane. Il ne pressa nullement l'exécution d'un traité au bas duquel il avait apposé sa signature. La noblesse de France manquait à l'honneur ; le système de Law était passé par là ; si certains descendent de leurs aïeux, d'autres en dégringolent !

En vain les commerçants de Pondichéry envoyèrent des mémoires ; en vain, deux ans plus tard, Monneron, député de cette ville à l'Assemblée Nationale, déposa sur le bureau de l'Assemblée, un rapport à ce sujet ; la Révolution Française allait absorber tous les esprits et rejeter dans l'ombre une expédition lointaine et catholique, qui avait le tort de ne plus répondre aux préoccupations de l'époque.

Se voyant abandonné des hommes, l'évêque d'Adran ne s'abandonna pas lui-même.

Il avait reçu de sa famille quinze mille francs pour l'aider dans son œuvre ; les excellentes relations qu'il avait conservées de son premier séjour à Pondichéry en 1770, la justice de sa cause, l'intérêt évident du pays, lui ouvrirent les bourses. Plusieurs



hommes de cœur, officiers et matelots, gens d'aventure que les petites fadaïses de cour et de femme dégoûtaient de Paris, ne craignirent pas de compromettre leur avenir et de s'expatrier, pour suivre le prélat en Cochinchine. Ils avaient reconnu un meneur d'hommes, l'un de ces chefs que le monde tient du Destin.

Voici le nom de ces braves :

Jean-Marie DAYOT, commandant en chef de la flotte annamite, qui promena le drapeau cochinchinois de la mer de Chine au golfe du Bengale et le fit respecter dans tout l'Orient ;

J.-B. CHAIGNEAU, qui commanda la canonnière le *Dragon volant* et reçut du Roi le titre et le rang de Mandarin Supérieur ; il se fixa dans le pays et s'y maria. En 1820, avec l'autorisation du prince, il fit un voyage en France et revint l'année suivante, avec des présents de Louis XVIII pour le roi de Cochinchine et le titre de consul de France. Gia-Long était mort et son fils Min-Mang ne tarda pas à lui faire comprendre qu'il désirait se débarrasser de la présence des Français. Chaigneau s'embarqua donc, au commencement de mars 1825, et revint en France avec sa famille ;

Philippe VANNIER, commandant du vaisseau le *Dong-nai*, puis du *Phénix*. Il fut, comme Chaigneau, élevé à la dignité de Mandarin et retourna avec lui en France en 1825 ;

DE FROÇANT, qui commanda l'*Aigle* et mourut en Cochinchine dans le courant de 1809 ;

Victor OLIVIER, officier du génie, chargé de l'organisation des troupes et de l'artillerie. Il mourut en 1799, à Malacca, où il était allé se soigner ;

Théodore LEBRUN, ingénieur, chargé des fortifications. C'est lui qui bâtit la citadelle de Saïgon et la plupart des forteresses qu'on trouve en Annam ;



Laurent BARISY, lieutenant-colonel ;

Julien GIRARD DE L'ISLE SELLÉ, capitaine de vaisseau ;

J.-Marie DESPIAUX, médecin du roi Gia-Long ;

Louis GUILLON, lieutenant de vaisseau ;

Jean GUILLOUX, lieutenant de vaisseau.

Alors Mgr d'Adran recommença l'aventure de Saint François Xavier à Malacca. Conway c'était le d'Atrayde, félon d'honneur et parjure à son Roi.

L'Evêque ne pouvait l'excommunier comme jadis avait fait du traître l'apôtre des Indes, il l'ignora. Et, avec cette petite troupe d'hommes dévoués, le prélat équipa deux navires de commerce, acheta des armes et des munitions, bourra de mousquets et de poudre les deux jonques et s'embarqua pour la Cochinchine, dans les premières semaines de 1789. Pris de remords, le comte de Conway ne crut pas pouvoir refuser une frégate de guerre au petit convoi. Et, pendant que toute la population de Pondichéry acclamait les héros de France et le petit prince d'Annam, une nonchalante créole riait cruellement sous le pankha aux plumes de paon.

\*  
\* \*

La petite escadre débarqua en mars 1789 à Saïgon. Le Roi revoyant son fils, dont il était séparé depuis près de quatre ans, éprouva une si grande joie, qu'il écrivit immédiatement à Louis XVI :

« En réunissant le père à l'enfant, vous avez remis dans l'eau le poisson qui en était sorti. L'éloignement, quel qu'il puisse être, ne pourra jamais me faire oublier de si grands bienfaits. »

L'arrivée des secours et des munitions amenés par l'Evêque, le retour du prince héritier, le concours



des officiers français qui suppléaient au nombre par l'habileté et le dévouement, permirent au Roi de Cochinchine de reprendre vigoureusement l'offensive. Plus tard ils devaient amener la reddition de Qui-Nhon et rendre aux Nguyen le trône que les Tay-Son avaient ébranlé.

La France, distraite par les révolutions politiques et sociales, absorbée par des guerres européennes dont l'enjeu était autrement important, n'a pas compris la lutte grandiose qui se poursuivait en Asie ; mais elle doit à ces hommes la base légale de ses revendications aux limites de la Chine, comme elle doit à l'initiative hardie et à la persévérance de l'Evêque d'Adran le prestige dont elle jouit, malgré les erreurs et les exactions de certains aventuriers d'affaires, au pays qui fut l'Empire de Gia-Long.



### CHAPITRE III

#### LA MORT DE MONSEIGNEUR D'ADRAN

Dix années s'écoulèrent, années de combats opiniâtres et d'espoirs infinis. Aux officiers venus de France s'étaient joints matelots et soldats d'aventure que les hasards de la vie maritime conduisaient à l'orée des pays jaunes. Les Missionnaires avaient multiplié les écoles et les églises derrière l'armée victorieuse de Gia-Long lancée avec une force irrésistible à la conquête du Viêt-Nam.

Qui-Nhon, où les derniers Tay-Son s'étaient retranchés, refusait de se rendre.

Sur les instances de l'Empereur, Mgr d'Adran avait accompagné le jeune prince Canh au siège de la ville. Une attaque de dysenterie, aggravée par les fatigues, par les peines morales de trente-trois années d'apostolat en Asie, mit bientôt l'Evêque à toute extrémité.

L'Empereur, prévenu, se rendit à Qui-Nhon, emmena de Saïgon ses meilleurs médecins ; chaque jour le jeune prince, s'arrachant aux préoccupations du siège, venait visiter le malade, et, pendant que les Annamites chrétiens priaient devant les crucifix, le reste de l'Armée faisait brûler l'encens sur les autels pour le rétablissement de l'Evêque-Missionnaire.



Mgr d'Adran vit arriver la mort avec le calme et la sérénité des grandes âmes.

— Me voilà donc, disait-il à ceux qui l'entouraient, rendu au bout de cette carrière tumultueuse, que malgré ma répugnance je parcours depuis si longtemps. Voilà que mes peines vont enfin finir et mon bonheur commencer. Je quitte volontiers ce monde où l'on me croyait heureux. J'y fus admiré des peuples, respecté des grands, estimé des rois ; mais je ne regrette pas tous ces honneurs : ils ne sont que vanité et affliction ! La mort va me procurer le repos et la paix, l'unique objet de mes désirs. Si je puis être encore utile à la terre, je ne refuse pas le travail ; je me sou mets à toutes les croix que j'ai trouvées au milieu des grandeurs. Mais, si Dieu veut bien me rappeler à lui, je suis au comble de mes vœux. »

Un soir, le médecin de l'Emprereur, ayant épuisé tous ses remèdes, vint prendre congé du prélat mourant. Avec cette politesse délicate dont les Annamites ont le secret, le médecin s'excusait de n'avoir pu guérir le malade.

— Mon ami, dit en souriant le prélat, ne soyez pas affligé. Vous avez fait tout ce qui dépendait de vous ; je vous en remercie. Retournez auprès du Roi et contez à Sa Majesté ce que vous avez vu ; dites-lui bien que je n'ai ni inquiétude ni frayeur, afin qu'il connaisse comment les Européens savent vivre et mourir... »

Et ce matin d'octobre une suavité alanguie, une gaîté toute virginale naissait avec l'aube. L'air avait une saveur fraîche et fluide que le malade aspirait à pleines gorgées.

M. Le Labousse, qui assistait le prélat, crut à son rétablissement. Tout était don, tout était caresse physique et divine. Mgr d'Adran écoutait le Mis-



sionnaire qui lui lisait les passages de l'Apocalypse sur la Jérusalem délivrée<sup>1</sup>. L'espoir des conquêtes futures, l'espoir d'une Indochine ouverte entière à la douceur chrétienne l'emplissait d'une joie qu'il savourait ineffablement. Il se fit apporter son crucifix et le saisit entre ses mains défaillantes. Soudain un tremblement convulsif le secoua. M. Chaigneau et le prince Canh pénétraient dans la tente du prélat ; alors des lèvres qui avaient si souvent béni s'échappèrent les paroles d'agonie humaine et de vie éternelle :

« Croix précieuse, qui toute ma vie fûtes mon secours... »

Puis doucement, ce 9 octobre 1799, alors que l'automne blondissait les haies et les bois, baignait de mélancolie les petits villages de la Thiérache française, Mgr Pigneau de Béhaine, Evêque d'Adran, expirait dans les bras de son dernier compagnon, sur cette terre d'Indochine où son corps est resté.

Au dehors, les bruits du siège avaient cessé, les rudes soldats de France pleuraient et toute l'armée silencieuse écoutait passer la Mort.

#### FUNÉRAILLES.

Aussitôt après la mort du prélat, on alla prévenir Gia-Long. Il envoya sur-le-champ un magnifique cercueil et des étoffes de soie, pour envelopper le corps. Le 10 octobre, après un premier service funèbre, on transporta le grand Missionnaire sur un des vaisseaux du Roi, pour le ramener au Donai, où devait avoir lieu la cérémonie des funérailles.

Le 16 octobre, la jonque touchait Saïgon ; le soir,

1. Louvet, *La Cochinchine Religieuse*.



les matelots de France descendaient le cercueil à terre. A la lueur des flambeaux on le porta à la maison épiscopale, située près du pont de l'Avalanche.

Le cercueil demeura exposé, pendant deux mois entiers, au milieu de la grande salle de réception, et, des points les plus éloignés de la mission, les fidèles accoururent en foule, pour rendre les derniers devoirs à leur premier pasteur.

Le prince Canh, qui avait suivi le corps de son précepteur, avait fait élever une grande paillote devant la maison épiscopale. Là, chaque jour, il recevait à sa table les nombreux Mandarins annamites qui, de tous les points du royaume, venaient rendre les honneurs funèbres à l'illustre défunt. Les officiers français que le prélat avait appelés en Cochinchine se firent un devoir de s'y rendre en tenue de combat.

Un soir, l'Empereur, ayant quitté le siège de Qui-Nhon, donna l'ordre des obsèques et chargea le prince, son fils, de diriger le convoi.

\*  
\* \*

On se mit en marche vers les deux heures après minuit. Le cercueil, enveloppé d'un damas superbe et enchâssé dans un cadre à deux degrés, avec chacun vingt-cinq cierges allumés, était placé sur un brancard de lim que portaient quatre-vingts hommes choisis. Un baldaquin brodé d'or couvrait le tout. Une grande croix, formée avec des fanaux, était à la tête du convoi ; elle était suivie de six niches sculptées, posées sur des tables et portées chacune par quatre hommes. Venait ensuite un étendard de damas de quinze pieds de long, sur lequel étaient brodés en caractères d'or les titres donnés à



Mgr d'Adran par les Rois de France et de Cochinchine. Une nombreuse jeunesse chrétienne accompagnait les brancards et les niches. Toute la garde du Roi, composée de plus de douze mille hommes, sans compter celle du prince, son fils, était sous les armes et rangée sur deux lignes. Les canons de campagne étaient en tête ; cent vingt éléphants, avec leur escorte et leurs cornettes, marchaient des deux côtés de la route. Tambours, trompettes, musique militaire cochinchinoise et cambodgienne, venaient derrière. Plus de deux cents fanaux de différentes formes, outre un nombre prodigieux de flambeaux et de cierges, éclairaient cette marche lugubre. Plus de quarante mille personnes suivaient le convoi. Le Roi s'y trouvait avec tous les Mandarins des différents corps, et, chose contraire aux usages, chose étrange, sa mère, sa sœur, la Reine, ses enfants, toutes les dames de la cour, crurent que pour un homme d'une telle supériorité, il fallait passer par dessus toutes les lois communes ; elles allèrent toutes jusqu'au tombeau !...

Le prélat avait choisi pour sa sépulture un jardin de plaisance qu'il possédait à cinq kilomètres de Saïgon. C'est là que fut conduit le cercueil. Le Roi fit écarter la foule pour permettre à M. Liot, qui présidait aux obsèques d'accomplir les cérémonies de la liturgie catholique. Comme les chrétiens se précipitaient en larmes pour saluer une dernière fois leur Evêque les Mandarins voulaient les écarter.

— Laissez-les approcher, dit Gia-Long. C'était leur père, il est bien naturel qu'ils le pleurent.

Le lendemain, dans la pagode impériale, l'Empereur devait consacrer lui-même l'encens bouddhique aux mânes de celui qui lui avait reconquis le trône.

Dès six heures du matin l'immense autel de la



pagode impériale disparaissait sous la fumée des parfums.

Le velum relevé laissait pénétrer à flots la lumière. A travers les volutes odorants du santal apparaissaient soudain tantôt la tête dorée, tantôt le bras levé du Phat de Cholen.

A droite et à gauche, les Hac gigantesques, les oiseaux symboliques, hauts sur pattes, ailes lisses et becs dressés, chatoyaient de laques noires et rouges. Sur la grande table de consécration en bois de fer sculpté, incrusté de l'opale des nacres, avec des soubassements énormes plaqués de feuilles d'or, les hauts vases de propitiation étaient alignés. Ils resplendissaient, sous leur armure de dessins bleus, de l'éclat de la porcelaine blanche sept fois recuite, qu'avaient fait exécuter les prédécesseurs de Gia-Long.

Des tables dorées jusqu'aux colonnes de gô-sao s'étagaient les huit armes sacrées, les Dobolo aux proportions gigantesques, les Dragons au souffle symbolique, les haches, les lanternes qui renferment la lumière intellectuelle suivant le rite de Lao-Tseu, les grands tan et les quatre parasols à broderies rouges, qui représentent les quatre animaux hiératiques ; de longues stèles s'élevaient en laque burgautée, qui nombraient les attributs de la Divinité.

Rangées en un ordre éternel, silencieuses, le long des murailles blanches, les statues dorées, brunies par le soleil de Cochinchine, portaient dans un geste uniforme et symbolique leur second doigt plié sur leurs lèvres. Elles conseillaient au peuple, à tous les immenses peuples jaunes, d'écouter le grand mystère de la Mort. De chaque côté d'Ong-Phong, le Dieu qui repose sous une gloire de nuages desquels surgissent des ailes dorées, se tenaient les Dieux gardiens du seuil ; Duc Phat-Ba, la déesse,



ouvrait ses douze bras et Tieu-Gien, le génie aux moustaches hérissées, la face bleue cornée d'or, était assis sur un lion de marbre fantastique et furieux.

Trois bonzes de Hué, en longues simarres de soie bleu-clair, les mains croisées aux genoux, attendaient au pied de l'autel et brûlaient tous les parfums de l'Extrême-Orient, dans les gueules enflammées de trois chimères tordues.

...Ils entrèrent en ordre les chefs héroïques des différentes troupes réunies sur la Donai. Ils étaient tous là, les survivants de Qui-Nhon, de Tourane et de Hué, les acteurs principaux du grand drame ignoré de l'Occident, et à côté de chacun d'eux, se tenait dans le costume des conventionnels, le marin de France qu'ils avaient adopté<sup>1</sup>.

A cette cérémonie de paix, de gloire et de deuil, ils étaient tous venus, sans armes, revêtus de leurs habits de combat, comme à la dernière parade. Dehors la foule des soldats et du peuple assiégeait les murs et les dignitaires d'Empire attendaient, graves et tristes, sous le grand péristyle.

Des Meos, grands, bruns, barbus, dans une longue robe de soie rouge, sanglée à la ceinture d'une large écharpe bleue, tenaient à la main des arcs immenses et des lances barbelées.

Les Co-vang, petits, trapus, les attaches fines, semblaient jouer avec leurs sabres larges. Les soldats du Vice-Roi de la Cochinchine, vêtus d'un large pantalon noir et d'habits serrés, portaient sur un épais chignon, l'énorme turban écarlate des pirates ; leurs doigts, chargés d'anneaux, effilaient une longue moustache pendante.

1. Chaque officier annamite avait pris à cœur d'hospitaliser soit un officier soit un marin français.



La foule des officiers et des soldats d'Annam, habillés de vêtements rouges, bordés de vert, brodés d'animaux fantastiques, entouraient les dignitaires. Sous le portique d'entrée orné de peintures multicolores, sous les banians jeunes et touffus de l'enceinte, le Quan-An, le Quan-Bo, attendaient, jouant avec leurs ongles d'un geste négligent et las ; droits dans leurs robes de soie lie de vin, brodées de dragons d'argent et de serpents héraldiques, leurs suivants, en costume des fêtes impériales, tenaient leurs parasols ouverts au-dessus d'eux...

Et, tout d'un coup, dans un tumulte immense, ce monde chamarré, bariolé et brillant se précipita aux portes de la pagode où les Gardes de l'Empereur venaient de paraître.

Ils étaient cent, à cheval. Leur grand vêtement de soie noire retombait sur les flancs de l'animal, jambés et chaussés de blanc ; une grande plaque de métal doré éclairait leur poitrine ; leur immense chapeau, en paille de riz tressée et couvert de laque, était retenu par des flots de soie rouge qui leur tombaient sur le dos. Des rênes de couleur bridèrent les chevaux sur les selles de peaux de buffles passées au rouge ; sur les croupières, les têtes et les poitrails, couraient des cerclures d'argent. Ils précédaient le grand pavillon carré quadricolore, celui qui côte à côte avec le fanion des Rois de France avait flotté sur les murs des villes reconquises.

Le palanquin de Gia-Long suivait les Gardes. Doré et laqué, fermé par des rideaux en fil de bambou, le palanquin était porté par huit hommes habillés de jaune ; un large et double baudrier rouge leur couvrait la poitrine. Ils déposèrent le palanquin sous le péristyle et, du rideau soudain relevé, l'Em-



pereur surgit, triste, profondément triste<sup>1</sup>. Un officier de France l'accompagnait. Vêtu de la simple robe habituelle, n'ayant au doigt d'autre bijou que le sceau impérial, sans avoir regardé personne parmi la foule et les dignitaires prosternés, l'Empereur entra dans la pagode.

Gia-Long se tint debout devant la table, l'autel et les tablettes rituelles, la main droite appuyée sur l'épaule de M. Chaigneau.

Alors, sur un signe du Maître, les trois bonzes sortirent de leur immobilité, se prosternèrent trois fois devant les Génies de l'Autel fronté d'un Am-Duong et le sacrifice commença.

L'empereur était adossé à la Ngardinh centrale. Et la cérémonie des prières pour le repos éternel de Mrg d'Adran se déroula avec toute la lenteur solennelle des pompes liturgiques du vieil Annam... Plus la demande adressée au Ciel est importante et plus longuement elle doit être énoncée.

L'Empereur demeurait immobile : les yeux mi-clos sur une douleur poignante qu'il ne voulait pas révéler ; les rudes matelots de Bretagne, songeant peut-être à d'autres deuils, à d'autres rivages, étouffaient des sanglots sourds ; et de la foule montait une prière qui ressemblait au gémissement de la mer. Lentement furent psalmodiées des sortes de litanies renvoyées des prêtres aux servants, des servants aux dignitaires, des dignitaires à l'armée et de l'armée au peuple, des litanies profondes, scandées par des coups stridents sur les gongs de bronze et les roulements prolongés des grands tambours de guerre.

1. Et qu'on ne croie pas feinte la douleur du souverain, il est de notoriété publique parmi les Annamites que l'Empereur parvint péniblement à refouler ses larmes pendant qu'il prononçait l'éloge funèbre de Mgr d'Adran.



..... Et c'est ainsi que, dans l'air alourdi des parfums et des respirations humaines, se croisèrent les lamentations sur la Mort de Mgr Pigneau de Béhaine, Evêque d'Adran; les hymnes qui montaient avec l'encens consacraient ses mânes aux Génies Protecteurs de l'Annam sauvé.

Les bonzes s'inclinaient, imploraient; la foule des servants chantait, la houle des assistants rythmait les mélodies sacrées, tandis que les chuong de bronze tintaient comme les cloches de France et que les phao des grands jours éclataient sur la route qui devait voir débarquer Francis Garnier.

Alors un grand silence se fit.

Et, tandis que les trois bonzes jaunes simarres bleues s'accroupissaient de part et d'autre, Gia-Long s'avança et, toujours appuyé sur l'épaule de l'Officier Français, l'Empereur gravit lentement les dix marches de pierre des autels, puis, se retourna vers son armée, vers son peuple, immobile, prosterné.

— J'ai prié le ciel, dit-il d'une voix qui tremblait, pour qu'il vous donne sa lumière, sa puissance et sa bonté <sup>1</sup>. Je vous ai réunis aujourd'hui solennellement dans le temple pour qu'il vous regarde d'un œil bienveillant. Il vous fallait être purs pour avoir le droit de prier pour celui qui n'est plus.

Je possédais un sage, l'intime confident de tous mes secrets, qui, malgré la distance de mille et mille lieues, était venu dans mes Etats et ne me quitta jamais, lors même que la fortune me tournait le dos. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui qu'elle a repassé sous mes drapeaux, au moment où nous sommes le plus unis, une mort prématurée vienne

1. Discours conservé aux archives de Hué et des Missions.



nous séparer tout à coup ? Je parle de Pierre Pigneau, décoré de la dignité épiscopale et du glorieux titre de plénipotentiaire du Roi de France. Ayant toujours présent à l'esprit le souvenir de ses anciennes vertus, je veux lui en donner un nouveau témoignage. Je le dois à ses rares mérites. Si en Europe, il passait pour un homme au-dessus du commun, ici on le regardait comme *le plus illustre étranger qui ait paru à la cour de Cochinchine*.

Dès ma plus tendre jeunesse, j'eus le bonheur de rencontrer ce précieux ami, *dont le caractère cadrait si bien avec le mien*. Quand je fis les premières démarches pour monter sur le trône de mes ancêtres, je l'avais à mes côtés. C'était pour moi un riche trésor, où je pouvais puiser tous les conseils dont j'avais besoin pour me diriger. Mais tout à coup, mille malheurs vinrent fondre sur le royaume, et mes pieds devinrent aussi chancelants que ceux de Thiên-khang <sup>1</sup> de la dynastie des Hia. Alors il nous fallut prendre un parti qui nous sépara comme le ciel et la terre. Je remis entre ses mains le prince héritier, — et véritablement il était digne qu'on lui confiât un si cher dépôt, — pour aller intéresser en ma faveur le grand monarque qui régnait dans sa patrie. Il réussit à m'obtenir des secours ; ils étaient déjà rendus à moitié chemin, lorsque ses projets trouvèrent des obstacles et n'allèrent pas au gré de ses désirs. Mais, à l'exemple d'un ancien, regardant mes ennemis comme les siens, il vint, par attachement pour ma personne se réunir à moi pour chercher l'occasion et les moyens de les combattre. L'année où je rentrai dans mes anciens Etats, j'atten-

1. Empereur de Chine, qui vivait l'an 2057 avant l'ère chrétienne et qui fut célèbre dans les annales du pays par ses malheurs.



dais avec impatience quelque heureux bruit qui m'annonçât aussi son retour. L'année suivante, il arriva au temps qu'il avait promis. A la manière insinuante et pleine de douceur avec laquelle il formait le prince, mon fils, qu'il avait ramené, on voyait qu'il avait un talent unique pour élever la jeunesse. Mon estime et mon affection pour lui croissaient de jour en jour. Dans le temps de détresse, il nous fournissait des moyens que lui seul pouvait trouver. La sagesse de ses conseils et la vertu qui brillait jusque dans l'enjouement de sa conversation nous rapprochaient de plus en plus. Nous étions si amis et si familiers ensemble que, lorsque mes affaires m'appelaient hors de mon palais, nos chevaux marchaient de front. Nous n'avons jamais eu qu'un même cœur. Depuis le jour où, par le plus heureux des hasards, nous nous sommes rencontrés, rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un instant de déplaisir. Je comptais que cette santé florissante me ferait goûter encore longtemps les doux fruits d'une si étroite union ; mais voilà que la terre vient de couvrir ce si bel arbre. Que j'en ai de regrets ! Pour manifester à tout le monde les grands mérites de ce illustre étranger et répandre au dehors la bonne odeur de ses vertus, qu'il cacha toujours, je lui donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la première dignité après la royauté, et le surnom d'*Accompli*. Hélas ! quand le corps est tombé et que l'âme s'envole au ciel, qui pourrait la retenir ? Je finis ce petit éloge, mais les regrets de la cour ne finiront jamais. O belle âme du Maître, recevez cette faveur !... »

Et, quand il eut fini de parler, l'Empereur resta longuement immobile, les deux mains ouvertes, tendues vers le ciel, où les nuages de la mousson faisaient monter des licornes et des chimères d'épou-



vante. Attendait-il, pour abaisser ses yeux vers son peuple et ses soldats agenouillés, que le soleil, le grand soleil des matins de l'Annam jaune, ait séché des larmes qu'il ne voulait pas montrer?...



## CHAPITRE IV

### PRISE DE QUI-NHON

Restait à prendre Qui-Nhon.

Il semblait que l'ombre de Mgr d'Adran dominât le combat. Depuis qu'il reposait dans le mausolée de l'Avalanche, les travaux du siège avaient été poussés avec acharnement. Et, ce matin de janvier, le prince Canh sortit de sa tente ; autour de lui les Mandarins militaires poussèrent de grands cris. Alors, les officiers s'élancent dans toutes les directions, répètent l'appel guerrier, convoquent les chefs.

Bientôt, autour du Prince, cinquante grands Mandarins sont réunis, alors que Chaigneau et ses officiers rassemblent et passent en revue les solides matelots de Bretagne qu'ils lanceront, l'heure venue, à l'attaque de la ville.

— Ecoutez, dit le Prince Canh, la parole sacrée de l'Empereur Gia-Long.

Tous les chefs se prosternèrent respectueusement.

— Va ! m'a-t-il dit ; et prends Qui-Nhon. Sois sans pitié pour les rebelles, et fais clouer la tête des chefs sur les remparts. Respecte la fortune et les filles de mes sujets, mais laisse flambante toute la citadelle souillée par les Tay-Son, puis reviens promptement !



Les « Tsian-Kiuns », hurlant de joie, se relèvent et courent chacun vers un point du camp afin de rassembler leurs hommes. Le gong vibre, le tam-tam claque, tout le camp s'ébranle en tumulte.

— Vo ! Vé ! crient des soldats de Chine<sup>1</sup>. On va piller ! On va tuer !

Le sang de la veille, qui noircit et s'écaille sur leurs bras, va être lavé dans un sang tiède et vermeil. Le signal de l'attaque retentit, une clameur furieuse lui répond et les guerriers, par troupes compactes, s'élancent vers les murailles.

Les matelots de France sont arrivés les premiers. L'élite de l'armée, les survivants de la garde de Nguyen-Anh et de Poulo se ruent derrière eux et la masse humaine, houlant sous la forêt des lances, suit avec d'effroyables hurlements.

La ville terrifiée demeure silencieuse. Il semble que la proie est trop petite pour les assaillants tant ils sont nombreux. Tandis que les premiers trépiignent au bord du fossé, les derniers ondulent encore au loin sous les aréquiers de la plage. Une irrésistible poussée précipite des centaines de soldats dans l'eau.

Alors une pluie de flèches tombe des murailles : les marins de Chaigneaux ont attaqué les portes à la hache. Mille fusées meurtrières, dont les baguettes sont des lames aiguës, s'élèvent bruyamment et retombent sur les crânes des assiégeants. Les frêles canons de bronze vert rangés sur les bastions crachent des projectiles brûlants qui vont faire au loin des trous, creusent des sillages dans le flot armé ; des franges de fumée flottant comme d'impalpables et immenses drapeaux aux cornes aiguës des tours de défense.

1. Mercenaires.



— Allons ! crie le Prince Canh, je ne veux pas que le combat soit long ! L'Empereur m'a dit : « Reviens promptement ». Qu'on apporte aux marins français des poutres en bois de lim et qu'on lance sur les murailles des paquets de mitraille et des bombes qui incendient.

Alors les canons de marine tonnent ; les bombes éclatent au faite des murailles, répandent sur Qui-Nhon une fumée sulfureuse, infecte, aveuglante.

— Accumulez les fascines, les « paillotes », les palmes, les herbes humides, ordonne Chaigneau, et mettez le feu.

Qui-Nhon disparaît dans une brume épaisse aux volutes lourdes et puantes, qui voilent aux assiégés les mouvements de l'armée.

— Dressez ces troncs de cocotier ! ordonne un des officiers de marine, et tenez-les solidement.

Alors il se passa quelque chose d'inouï. Le gabier Jean-Paul Daoulas enlace un des troncs des pieds et des mains et dit aux Annamites :

— Lorsque je serai en haut, vous inclinerez l'arbre lentement et l'appuierez au sommet des remparts.

Il grimpe, il s'élève, mais ses armes l'alourdissent et l'embarrassent. Il jette son mousquet et ne garde que deux sabres d'abordage, croisés derrière son dos à la mode chinoise. Il atteint l'extrémité du mât, qui s'abaisse vers la ville aux acclamations de toute l'armée et s'emboîte entre deux créneaux. La fumée a voilé toute cette manœuvre aux Tay-Son... Daoulas dégage ses jambes avec précaution et cherche la pierre du rempart, il se trouve qu'il chevauche un canon.

Et, tandis qu'autour de lui les révoltés s'agitent comme des ombres, précipitent à l'aveugle des



quartiers de roc et de l'huile d'arêque bouillante dans les fossés, il retourne le « dragon de bronze » et, tranquille, attend de voir plus clair.

A droite, à gauche, les matelots ont imité le gabier: Les chefs annamites, entraînés par l'exemple, prennent le même chemin ; par files l'armée grimpe vers les remparts sur les troncs d'arbre ; les soldats tenant les poutres embrassées montent l'un derrière l'autre, le sabre entre les dents. L'étouffante fumée se dissipe et plane au-dessus de Qui-Nhon. Dans le port on aperçoit les deux flottes aux prises : ce sont encore les Marins qui conduisent l'abordage et les jonques sautent, semant de cadavres les jetées et la plage.

Alors l'héroïque gabier met le feu au canon qu'il a conquis, déblaie le chemin de ronde et taille à tour de bras parmi la cohue des défenseurs affolés ; protège l'escalade de toute l'armée, ruée maintenant à l'assaut.

Suivi d'une cinquantaine d'Annamites, les deux sabres d'abordage aux poings, parmi l'essaim des flèches, il descend le talus qui conduit à la ville. On veut lui barrer le passage. Il fauche les têtes et les membres autour de lui. La terreur est telle parmi les assiégés que plusieurs se précipitent du haut des murailles dans les fossés.

Mais Daoulas, rejoint par quelques matelots, protégés par les Annamites qui ont engagé une lutte farouche à coups de lances et de sabres avec les Tay-Son, se fraye un passage, parvient à la porte, que les coups de hache et de bélier ébranlent. Il ouvre violemment les battants, abaisse l'arche volante du pont. Alors toute l'armée forcenée de Gia-Long envahit la ville, comme un fleuve déborde et se presse, d'un si terrible élan que des soldats sont écrasés aux parois des murs...



Les Tay-Son fuient vers le centre. Des groupes de résistance s'organisent ; leurs officiers en tête, les marins qui mènent la meute disloquent et fracassent à coups de hache les hérissons de cuirasses et de lances.

— Grâce ! Pitié ! crient les révoltés... Nous vous dirons où sont nos richesses, où habitent nos jeunes filles aux cheveux longs !

— Nous saurons bien les trouver sans vous, répondent les Annamites, et les larges sabres s'enfoncent dans les bouches, suppliantes.

Les Co-Vang étranglent lentement les vaincus, puis se précipitent sur les habitations, brisent les murs, font voler les portes en éclats.

Dans les rues on trébuche sur des mourants, les pieds glissent dans le sang qui fume. De tous côtés, les cris aigus des femmes se mêlent aux gémissements des soldats, aux imprécations des rebelles. On entend aussi le pétillement des flammes joyeuses de prendre leur part au désastre... C'est le quartier général des Tay Son qui brûle. Le Prince Canh tient la promesse faite à son père. Les officiers français de Chaigneau, Olivier, l'ingénieur Lebrun, qui avaient dirigé les travaux du siège et fortifié toutes les villes reconquises, Laurent Bartsy et de Forçant, l'avaient rejoint. On cherche les frères Nhac, on ne trouve que des corps mutilés que les Co-Vang coupent en quartier. Alors qu'aux pointes des bambous saignent des têtes coupées, un ordre passe :

— Que le massacre et le pillage cessent ! Qu'on réunisse sur cette place tout le butin conquis et amène de solides chariots et tous les Tay-Son vivant encore.

Le gong rugit, les cornes de guerre appellent ; les Co-Vang arrêtent le massacre et poussent devant



eux les défenseurs humiliés que le code de guerre asiatique promet au supplice des parricides. On surcharge les chars, on y attelle les vaincus. Et, à travers les rues obscurcies par le soir et les fumées de l'incendie, au milieu des guerriers chinois qui emportent des femmes en pleurs, une longue file de charrettes à buffles roule péniblement, écrasant des cadavres.

Dans les premiers chariots des chefs triomphent au milieu des prisonniers, et, quand le cortège atteint à la porte forcée par les Marins, la foule juchée sur les remparts, accueille les vainqueurs par un immense hurlement qui domine le retentissement des gongs et des tam-tam de guerre.

— En haut les Nguyen ; en bas les Thai !

Alors, tourné vers le formidable incendie qui s'élevait de Qui-Nhon, face au soleil couchant, le Prince Canh arrêta la troupe terrible des Matelots aux haches toutes rouges et fit défiler devant eux l'armée de Gia-Long, le Victorieux !



## CHAPITRE V

### MINH-MANG

Fidèle à l'amitié, Gia-Long résista toujours aux conseils insidieux des Mandarins qui lui conseillaient d'enrayer les progrès du Christianisme dans l'Empire.

La politique s'unissait à la reconnaissance pour engager l'Empereur à favoriser les Missionnaires. Le jour où devant ses Conseillers prosternés et les Seize colonnes d'Annam, il avait rappelé les services rendus par l'Evêque d'Adran et les officiers de France, à la grandeur du Viêt-Nam, l'Empereur de Hué marquait son désir de rallier à sa cause tous les Annamites chrétiens.

Après la conquête du Tonkin, le Roi reçut avec honneur Mgr Longer, Evêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tonkin Occidental. Il l'assura de sa protection et, lorsqu'il parlait de l'Evêque d'Adran, ses yeux s'emplissaient de larmes.

Malheureusement, quand il mourut en 1820, le prince Canh ne lui succéda point. Les intrigues de Cour et le dessein secret de se débarrasser des Missionnaires de France, firent accéder au pouvoir, son petit-fils Minh-Mang.

Alors l'oubli passa. Les persécutions commen-



cèrent, les officiers français qui avaient vécu l'épopée de Gia-Long, quittèrent Hué et s'embarquèrent pour l'Europe<sup>1</sup>. Aux seules croix qui subsistèrent en Annam, les linh-co des Mandarins clouèrent les Chrétiens !



Ce soir-là, vers la dixième heure, alors que le village dormait, bercé par le clapotis régulier du fleuve, sous le panka, mollement agité des palmes, je lisais un vieux parchemin : l'histoire grandiose de deux civilisations qui s'affrontaient ; le silence de la rizière n'était troublé, de temps en temps, que par le cri rauque d'un oiseau d'eau.

« Les successeurs de Gia-Long devaient renier la parole donnée à l'Evêque d'Adran, aux vainqueurs de Qui-Nhon ! »

— Moi, Minh-Mang, roi, je parle ainsi. Depuis de longues années des hommes venus de l'Occident prêchent la religion de Zato et trompent le bas peuple, auquel ils enseignent qu'il existe un séjour de félicité suprême et un cachot d'affreuses misères. Ils n'ont aucun respect pour le dieu Phat<sup>2</sup> et n'honorent pas les ancêtres. Voilà certainement une grande impiété. Depuis ils bâtissent des maisons de culte, où ils reçoivent un grand nombre de personnes, sans distinction de sexe, afin de séduire les femmes et les jeunes filles<sup>3</sup> ; ils arrachent aussi la prune de l'œil aux malades. Peut-on rien imaginer de plus contraire à la raison et aux bonnes coutumes ?

L'an dernier, nous avons châtié deux villages imbus de cette doctrine perverse ; notre intention en cela était de

1. C'est vers 1825 que les derniers compagnons de Mgr d'Adran quittèrent l'Indochine et rentrèrent en France.

2. Le Bouddha de l'Inde, appelé *Fo* en chinois, et, en prononçant à la manière annamite : *Phat*.

3. Ces calomnies existaient dès le temps des catacombes.



faire connaître notre volonté, afin qu'on évite ce crime et qu'on revienne à de bons sentiments.

Maintenant donc, voici ce que nous avons décidé ; quoique le peuple, qui par ignorance, suit cette voie soit déjà nombreux, il ne manque pas de bon sens pour connaître ce qui convient et ce qui ne convient pas ; il est encore facile de l'instruire et de le rendre bon. Il faut donc employer d'abord à son égard l'instruction et les avis, et s'il est indocile, les supplices et les peines.

En conséquence, nous ordonnons à tous ceux qui suivent cette religion, depuis le Mandarin jusqu'au dernier du peuple, de l'abandonner sincèrement, s'ils reconnaissent et redoutent notre puissance. Nous voulons que les mandarins examinent avec soin si les chrétiens qui se trouvent sur leur territoire se préparent à obéir à nos ordres, et qu'ils les contraignent à fouler, en leur présence, la croix aux pieds ; après quoi, ils leur feront grâce pour cette fois. Pour les maisons du culte et les habitations des prêtres, ils devront veiller à ce qu'elles soient entièrement rasées, et dorénavant si quelqu'un de nos sujets est reconnu coupable de professer ces coutumes abominables, il sera puni avec la dernière rigueur, afin de détruire dans sa racine la religion perverse.

Ceci est notre volonté. Exécutez-la !

Le douzième jour de la onzième lune, la treizième année de notre règne.

*(Place du sceau royal).*

Fidèle à certain système asiatique, le persécuteur s'était bien gardé de dévoiler sa pensée tout entière. Il y avait un article secret contre les Missionnaires et les prêtres du pays ainsi conçu :

« Le Christianisme est digne de toute notre haine, mais notre peuple imbécile et idiot l'embrasse en grand nombre et sans examen, dans tous les endroits du royaume. Il ne convient pas de laisser s'affermir et s'accroître cet abus. C'est pourquoi nous avons déjà daigné porter un édit paternel, afin d'apprendre à notre peuple ce qu'il doit faire pour se corriger.



« Nous considérons que cette multitude insensée est pourtant notre peuple ; le nombre est très grand, et ils sont obstinés dans l'erreur, en sorte que corriger ce peuple de son aveuglement n'est pas une chose qui puisse s'exécuter en un instant. Si l'on voulait strictement se conformer aux lois, il faudrait en faire mourir des mille et des mille, mais cela coûterait trop à notre amour paternel pour ce peuple ; il pourrait arriver aussi que plusieurs, qui sont disposés à se corriger, périraient avec les coupables.

« Il est bon d'ailleurs d'agir en cette affaire avec prudence, selon la maxime qui dit : « Si tu veux détruire une mauvaise coutume, détruis-la avec ordre et patience <sup>1</sup> » ; et cette autre qui dit : « Si tu veux extirper la race des méchants, prends la cognée et frappe à la racine <sup>2</sup> ». Suivons donc le conseil des sages, pour réussir certainement dans une affaire si importante.

« Nous ordonnons à tous les gouverneurs de province et à tous nos Mandarins supérieurs :

« 1° De s'occuper à instruire sérieusement leurs inférieurs, qu'ils soient Mandarins, soldats ou peuple, de manière qu'ils se corrigent et abandonnent la religion perverse.

« 2° De s'informer exactement de l'emplacement des églises et des maisons de religion dans lesquelles les maîtres réunissent le peuple et de détruire tous ces édifices sans délai.

« 3° D'arrêter les maîtres de religion, mais en ayant soin d'user plutôt de ruse que de violence ; les maîtres européens, il faut les renvoyer promptement à la capitale, sous prétexte d'être employés par nous à traduire des lettres ; les maîtres du pays vous les retiendrez au chef-lieu de vos provinces et vous les garderez strictement, de peur qu'ils ne s'échappent ou n'aient des communications secrètes avec le peuple, ce qui maintiendrait celui-ci dans son erreur.

« Vous, préfets et gouverneurs de province, conformez-

1. Confucius.

2. Lao-Tseu.



vous à notre volonté ; surtout agissez avec précaution et prudence et veillez à n'exciter aucun trouble. C'est ainsi que vous vous rendrez dignes de notre confiance.

« Nous défendons de publier cet édit, de peur que la publication n'amène des troubles. Dès qu'il vous sera parvenu, vous seuls devez en prendre connaissance. Obéissez. »

— Mais, pensai-je, comment expliquer cette haine du Christianisme ? Minh-Mang n'était-il pas un lettré ?

— Faut-il rappeler l'histoire de Rome ? Les Empereurs aussi étaient des « lettrés » et lorsque l'un d'eux brûlait la ville impériale et se complaisait aux rumeurs de la cité en tumulte, aux bruits du cirque, aux cris des victimes, n'était-ce pas au nom de « l'Art » et d'une Philosophie supérieure ? L'ambition soupçonneuse d'un Empereur, l'orgueil sec d'un faux lettré, imbu de sa science ou de cette vaniteuse supériorité que confère le savoir, peuvent conduire l'homme à l'injustice, à la férocité la plus cruelle, aussi bien que l'amour du lucre, le désir des richesses et des satisfactions bestiales ?

Celui qui gouverne les hommes est trop souvent amené à vouloir les tyranniser. Il faut au-dessus des Empires comme au-dessus des Républiques, que passe le souffle des génies protecteurs, que planent les éternelles vérités !

Minh-Mang savait le précepte XVIII de Lao-Tseu et aurait pu s'inspirer de ce Christianisme primitif :

— Les hommes qui pratiquent la grande Voie connaissent la justice et l'Humanité. L'Empire est-il troublé et confus, voici les officiers Hoan <sup>1</sup>.

1. C'est le titre donné aux anciens Tukiums, aux Mandarins militaires nommés temporairement pour réprimer les révoltes et qui n'étaient estimés de personne, en raison de leur peu de science et de leur cruauté.



— Minh-Mang préférerait donner une fausse interprétation à la pensée des Sages, en nier la concordance avec les préceptes enseignés par les Pères. Jamais les chefs au Pouvoir n'ont admis qu'au nom des forces morales, des hommes viennent leur rappeler qu'ils doivent aux « Cent familles » autant de respect que leur en doivent les « Cent familles ». Or le Christianisme se recommande plus encore de la Justice qu'il ne se recommande de la Charité. Les Pères s'en constituent les défenseurs ; c'est à ce titre de protecteurs des petites gens de la rizière et de la forêt, des pêcheurs et des sampaniers du fleuve, qu'ils intervenaient, toujours respectueux de l'autorité impériale, dans les affaires des Mandarins. Aujourd'hui en présence même des arrogantes prétentions de nos hommes d'affaires, ils ont des révoltes fort peu goûtées de nos propres chefs ? C'est au nom de cette justice immanente qui n'a ni latitude, ni patrie, qu'agissent les Missionnaires Français. L'Empereur les trouvait parfois renfermés, négatifs, s'élevant, par leur silence et leur attitude, contre certains projets nettement favorables à ses besoins de lucre, cachant aux Mandarins concussionnaires les victimes terrorisées et exploitées ; et l'Empereur se sentait sans défense en présence d'hommes capables de mourir sans un cri, sans un geste de souffrance, avec une sorte d'extase, pour cette Justice céleste qu'ils essayaient de faire ruisseler sur un monde fruste, comme les étoiles font ruisseler des poussières de lumière dans les ombres de la nuit !

... Mais la reconnaissance, dans tous les pays, est un poids trop lourd à porter. Gia-Long savait ce que l'Annam devait à l'héroïsme de Mgr d'Adran, aux Capitaines Chaigneau, Vannier, de Forçant, à Marie Despiaux, à Julien de l'Isle ou à Jean Guillou, à tous ces soldats et marins rentrés en France ou



morts loin de leur Patrie pour la cause des Nguyen. Minh-Mang ne voulut pas s'en souvenir.

Alors, ce fut comme un signal de massacre.

Le décret de proscription tomba, tel un coup de foudre, au milieu des chrétiens. Il fallut fuir, fuir vers les montagnes que les peuples du Laos gardent jalousement de toute invasion, fuir par les sentiers semés de pieux et de têtes de flèches empoisonnées, et le soir l'appel du tigre et le mugissement des « gours » autour des chrétiens que conduisaient quelques Missionnaires remplaçaient les cris de la soldatesque jetée à leur poursuite. Et, tandis que brûlaient les trois cents églises de la Chrétienté, le séminaire de Lai-Thieu était envahi et pillé, partout la torche et le coupe-coupe des Co-Van laissaient des ruines fumantes et des cadavres décapités. Les seize tourments de l'enfer bouddhique étaient appliqués aux plus récalcitrants.

Le Père Jaccard, pris à Cam-Lo avec son disciple Thomas Thien, furent passés au rotin, aux tenailles, au carcan, à la cangue, et, finalement, étranglés<sup>1</sup> ; Antoine Nam, un Annamite fut coupé vif en quatre morceaux ; les femmes elles-mêmes n'échappèrent pas à la fureur des bourreaux : elles priaient encore sur les croix ou clouées sur les gibets, alors que leurs enfants dépecés gisaient sanglants sous leurs pieds.

Minh-Mang venait de délivrer la bête hurlante et satanique qui s'éveille parfois comme le Dragon Long dans « l'âme fendue » du peuple jaune. La « Bête » avait senti l'odeur du sang, du sang chaud, bouillonnant, généreux, qui s'échappait des cœurs des Chrétiens ; la « Bête » était lasse de se tendre vers des préceptes et des principes de paix ; elle voulait la liberté de tuer, de massacrer, la liberté de

1. 21 septembre 1838.



détruire. Minh-Mang la lui donna. La Cochinchine et l'Annam retentirent de plaintes hurlées jusqu'au ciel, et le sang, dans les arroyos, se mêla aux eaux boueuses qui descendent jusqu'à la mer !

« Tous les ports du royaume seront interdits aux navires barbares, à l'exception du seul port de Tourane, proclameront les courriers impériaux.

« Une surveillance rigoureuse sera exercée par le Mandarin de ce port sur tous les étrangers qui viennent y trafiquer.

« Le nombre de ces étrangers qui auront permission de descendre à terre pour leur commerce sera limité par le Mandarin ; on ne les perdra pas de vue, tout le temps qu'ils seront à terre ; il ne leur sera pas permis de se séparer, ni d'entrer dans aucune maison particulière ;

« Quand ils auront fini leurs affaires, ils seront comptés de nouveau et reconduits à leur navire sous escorte ;

« Si quelque barbare cherche à se cacher dans le pays, il sera saisi et puni de la peine capitale ;

« Les navires chinois peuvent aborder partout ; néanmoins, à leur entrée dans un port annamite, ils seront visités avec soin. S'il se trouve à bord un Européen soupçonné d'être prêtre, il sera saisi aussitôt et mis à mort ;

« Tout prêtre Européen saisi dans l'intérieur du pays sera puni de mort ;

« Seront punis de la même peine ceux qui le cacheraient chez eux ;

« Tous les officiers publics dans le territoire desquels un de ces prêtres sera découvert seront punis de mort, parce qu'ils n'ont pas fait les recherches nécessaires pour le saisir. »

—Soyez sans pitié, écrivait l'Empereur à ses Mandarins ; frappez, torturez, mettez à mort tous ceux qui se refusent à fouler aux pieds la croix. Sachez que ce refus seul les met en état de rébellion. Qu'on s'arme d'une hache, d'un sabre, d'un couteau, de tout ce qui tombera sous la main, et qu'on extermine ces endurcis, sans qu'il en réchappe un seul ! »



## CHAPITRE VI

### LE SUPPLICE DU PÈRE MARCHAND

#### LA MORT LENTE

Pour flatter la cruauté du Maître les serviteurs se font toujours plus cruels que lui.

Les Mandarins de Cochinchine rivalisèrent donc de férocité.

Le Gouverneur de Chau-Doc avait inventé une nouvelle manière de porter la cangue. Naturellement les Annamites chrétiens firent les frais de l'invention. Cet ingénieux novateur avait eu l'idée de remplacer la cangue individuelle par une cangue commune, longue comme une échelle et qu'il passait au cou de sept ou huit personnes à la fois.

Les malheureux ne pouvaient faire un mouvement sans mettre tous leurs compagnons au supplice. Sous la garde impitoyable de soldats venus de Saïgon, le Gouverneur tenait ses victimes exposées aux railleries, aux insultes, au soleil terrible des tropiques, aux pluies effroyables qui s'abattent soudaines sur ces régions. On refusait toute nourriture aux suppliciés ; chaque matin le bourreau déchirait leur échine à coups de rotin.

Parfois, — à la grande joie de la soldatesque et sous le fin sourire des lettrés délicats, — le Gouver-



neur faisait saisir les deux extrémités de l'échelle ; on traînait la pauvre grappe humaine, pantelante, hurlante, désorbitée, dans la poussière sanglante.

Le Mandarin de Chau-Doc, étendu sur un riche coussin de soie brodée au signe des cinq vertus cardinales, fumait sa pipe d'opium et riait aux larmes des soubresauts, des cris, des contorsions arrachés aux victimes !

Soudain un bruit se répandit dans toute la basse Cochinchine. Un sampang rapide venu de Phu-Quoc signalait que la flotte siamoise, avec des éléphants de guerre et du canon, faisait voile vers Ha-Tiên.

« Les jonques couvrent les détroits de Nang-Trang et Nang-Ngai : elles doivent avoir dépassé les îlots du Temple et cinglent autour des îles des Pirates ! »

Les Siamois avaient profité du trouble que la persécution jetait dans le pays.

Le Gouverneur perdit la tête. Comme tous les êtres cruels, le danger le trouvait lâche. Sur une jonque, empruntant l'actuel canal de Vinh-An, le tortionnaire prit la fuite. Il gagna Cai-Vung sur le Mekong et ne s'arrêta qu'aux limites de la province de Long-Xuen.

Mais le suprême édit parut sous le toit cornu des pagodes :

— Ordre de mettre à mort tous les Chrétiens de la province détenus en prison, avant que les Siamois ne puissent les délivrer !

Et, comme le temps pressait, comme l'on ne pouvait venir à bout d'ouvrir les cangues énormes, le Gouverneur fit scier le cou à cinq pêcheurs chrétiens qui étaient attachés ensemble.

Tel fut l'adieu de cette brute raffinée à ses petits administrés aux résignations patientes et douces.





Le canon siamois tenait Chau-Doc sous ses boulets ; les lourds éléphants de guerre piétinaient sur les ruines des villages fumants ; soixante-dix mille hommes se jetaient, haletants, furieux, les sabres larges au poing, sur les deux provinces.

Plus humain que le juge, les bourreaux ouvrirent les portes des prisons et des hautes cages de bambou.

— Pourvoyez à votre sûreté ! Vous avez la vie sauve ! dirent-ils aux chrétiens. Fuyez !

Et c'est ainsi que l'armée siamoise vit s'avancer au devant d'elle trois ou quatre mille Annamites, hommes, femmes, enfants, mêlés, conduits par de vieux patriarches qui chantaient sur des airs inconnus des invocations que les soldats bouddhistes ne comprenaient pas !

Un soir, alors qu'au loin des paillotes brûlaient et que des dragons de feu semblaient voler dans le ciel, les Chrétiens de Chau-Doc étaient embarqués sur les jonques et conduits à Bang-Kok, où les attendait Mgr Taberd, réfugié à Chantaboun.



Les Siamois, s'étant débandés pour piller le pays, se firent battre honteusement par les Annamites venus des basses provinces limitrophes. L'invasion fut refoulée. Mais elle devait avoir des conséquences inattendues.

Thuong-Cong, vice-roi de Saïgon, ami des catholiques et des Européens, était mort alors qu'il dirigeait la résistance annamite. Son tombeau qui subsiste encore, est situé en face de Bien-Hoa, au



milieu des techs et des tamariniers, près de l'arroyo de l'Avalanche.

Minh-Mang, débarrassé d'un homme dont il redoutait l'influence et méprisait les conseils, se vengea bassement de l'opposition qu'il avait toujours rencontrée à ses projets. L'Empereur mit la tombe du Vice-Roi à la cangue et lui fit administrer cent coups de rotin par le bourreau.

Des cris de menace montèrent de la foule. Les Annamites n'admettaient pas une telle profanation. Mais les soldats de Minh-Mang chargèrent le peuple, qui se débanda à travers les rizières sur lesquelles demeurèrent les morts.

Cette nuit-là, les gongs et les tam-tam résonnèrent de façon étrange dans l'ombre lourde et menaçante du pays mystérieux. Au clapotis du Donaï se mêlèrent les glissements des jonques et les heurts légers des sampangs.

Et quelques jours plus tard, la révolte éclatait, soudaine ; les anciens amis, les officiers de Thuong, conduits par Khoï<sup>1</sup>, s'emparaient de la citadelle. La cangue au col, essorillés, les officiers de Minh-Mang furent jetés dans le fleuve. Des six basses-provinces de la Cochinchine, remontant le Mekong, passant le Bassac, l'armée de la révolte reflua vers Gia-Dinh. Khoï prenait le titre de Nguyen-Saï, généralissime des armées.

Khoï était bouddhiste. Habilement il se déclara le protecteur des Chrétiens, afin de les attirer dans son armée. La tentation était forte pour ces malheureux, exilés dans tous les coins de l'Empire, réfugiés au Cambodge ou au Siam. Un certain nombre d'entre

1. Officier annamite qui avait pris le commandement des premiers révoltés et s'était particulièrement distingué dans les combats contre les Siamois.



eux rallièrent Saïgon. Ils envoyèrent une barque à Mgr Taberd pour lui demander de rentrer à Gia-Dinh, où le chef des révoltés promettait d'installer l'Evêque avec tous les honneurs et les égards dus « au chef de la Chrétienté ».

Démarche imprudente ! Le sampang quitte Saïgon de nuit, glisse sous les palmes et parmi les joncs, s'enfonce par l'inextricable réseau cochinchinois, d'arroyos en arroyos, vers l'Ouest. On traverse des pays hostiles, on se cache le jour chez des affiliés ou sous les palétuviers de la rive. On échappe aux embuscades, à la fièvre, aux sauriens qui infestaient alors le delta ; sous l'œil grave et étonné des buffles, parmi les petits villages mystérieux « qui savent », la barque passe de Cholon à Mytho ; de Mytho à Chau-Doc. On atteint Ha-Tien. On touche au but, la rive siamoise est proche...

Mais une jonque de guerre surgit dans l'aube jaune et se jette à la poursuite du petit sampang noir, qui danse sur l'eau verte, emporté par le Giam-Thanh.

Un rude abordage : les soldats de Minh-Mang accrochent la barque avec des harpons ou le fer recourbé des lances ; les émissaires sont hissés sur la jonque, les lettres saisies et sur le pont même le petit équipage est massacré !...

Les officiers de Minh-Mang et les Mandarins triomphèrent :

— « Les Chrétiens et les Missionnaires prêchent la révolte contre l'Empereur ! Ces lettres en témoignent ! »

Au bruit sourd des gongs, aux alentours des pagodes, à son de trompe sur les marches que fréquente le petit peuple bavard et gai de Cochinchine, on publia l'appel que les Annamites de Saïgon avaient adressé à Mgr Taberd.



Aujourd'hui, l'impression subsiste encore. L'imbécile mauvaise foi des sots y trouve même son compte.

Dans les têtes vides de certains Européens le bourdon de la médisance aime à mener son bruit de vanité sonore :

« Les Missionnaires prêchent la révolte dans les pays où ils pénètrent contre les autorités locales ».

Mgr Taberd fit justice de ce pépiement par la lettre suivante :

« Il y a dans l'armée un certain nombre de soldats et d'officiers chrétiens. Ils se laissèrent entraîner par le torrent parce qu'ils espéraient être délivrés de l'oppression du Roi et pouvoir libérer leurs parents et leurs amis. J'ai appris, en effet, qu'au mois de juillet Sa Majesté avait publié une nouvelle ordonnance qui enjoignait aux Mandarins de persécuter les Chrétiens âgés de plus de neuf ans. Les rebelles, au contraire, ont fait paraître une circulaire qui permet aux Chrétiens de restaurer leurs églises et de rejoindre leurs villages... La tentation était délicate ; j'ignore le nombre de ceux qui y ont succombé. »

Un peu plus loin, après avoir décrit la capture de la barque annamite envoyée vers lui, Mgr Taberd conclut :

« Cette arrestation et ces lettres suffiront aux yeux des ennemis du Christianisme, pour mettre cette révolte sur le compte des Chrétiens, quoique certainement ils n'en soient pas les auteurs. Mais qu'y faire ? Les Annamites savent très bien que nous n'avons jamais prêché la révolte, mais toujours la soumission au prince et que nous devons préférer d'être égorgés plutôt que de nous révolter. »



\*  
\* \*

Mais, à Saïgon les événements se précipitaient. L'armée de Minh-Mang avançait à marches forcées, sous ses immenses étendards quadrangulaires, à travers les forêts de l'Est. Son avant-garde avait atteint Bien-Hoa et la défection se mettait dans les troupes de Khoï.

Un matin, on vit arriver à Cho-Quan plusieurs officiers à cheval avec un éléphant richement caparaçonné et qui portait, en palanquin, un Missionnaire français.

C'était le Père Marchand, qui faisait, contraint et forcé, son entrée dans la ville.

Le chef des rebelles tenait à montrer, avec ostentation que les Annamites Chrétiens servaient dans son armée.

L'éléphant fut arrêté devant le quartier général du Ngugen-Sai. La garde d'honneur se rangea pour laisser passer le Missionnaire ; à l'intérieur, entouré de ses principaux officiers, Khoï attendait, debout.

Le Père salua à la française et les chefs s'inclinèrent profondément à l'annamite.

— Qu'attendez-vous de moi, Grand Mandarin ? demanda le Père, en fixant le général.

L'autre essaya d'abord de se dérober.

— Vous savez, dit-il, que les armées de Minh-Mang battent l'estrade autour de Saïgon.

— Oui, je le sais, et, si j'ai consenti à venir jusqu'ici c'est parce que je sais le sort que me réservent les soldats de l'Empereur si je tombe entre leurs mains.

Khoï sourit.

— J'ai un service à vous demander,

— Parlez ! S'il est compatible avec mes fonctions



de vous le rendre, je m'empresserai de me mettre à vos ordres.

— J'ai fait préparer plusieurs lettres à l'adresse des principaux villages où sont réfugiés les Chrétiens, je demande aux fidèles de prendre les armes ! Voulez-vous signer ces lettres ?

Le Père Marchand ne répondit rien, mais devant le regard qu'il jeta sur les Mandarins militaires, sur les lettrés et sur les officiers chrétiens qui entouraient le chef, tous détournèrent les yeux.

Il s'avança vers la table incrustée de nacre et d'or sur laquelle étaient posés les édits ; prit les lettres, les déchira et jeta les feuillets épars aux pieds des soldats, bravant ainsi la fureur de Khoï.

Le Nguyen-Saï ne fit pas un geste, mais dès cet instant il jugea la partie perdue. Quelques heures après, les trompes d'ivoire appelaient l'armée aux murailles ; les lourdes portes de lim étaient fermées ; déjà l'huile d'arèque fumait sur les remparts. Saïgon se préparait à recevoir les bandes féroces de Minh-Mang jetées sur la Cochinchine aux abois.

\*  
\* \*

Le 8 septembre 1835, la Rivière de Saïgon se couvrit de jonques ; venant de Cho-Lon une multitude de soldats se jeta à l'assaut ; attaquée de toutes parts, par le feu, par le fer, la ville frémit d'un remugle d'épouvante. Jetées bas à grands coups de bélier les portes churent dans un embrasement de fournaise ; l'armée de Minh-Mang après deux ans et demi de siège forçait enfin la citadelle.

Le Père Marchand, comme Xavier pendant l'assaut de Malacca, célébrait la messe dans la forteresse.

Les cris de triomphe redoublent, mêlés aux cla-



meurs de désespoir des assiégés. Ce sont les troupes royales qui viennent de pénétrer dans l'enceinte et massacrent tout ce qu'elles trouvent sur leur chemin. Les têtes des enfants s'écrasent contre les murs ; les femmes éventrées demandent quartier : les mains suppliantes sautent sur les lames des coupe-coupe ; une houle humaine, terrifiée, meuglante, se presse dans l'oratoire, encombre l'église.

Tranquillement le Père Marchand achève le Sacrifice ; il déposait ses vêtements sacerdotaux, lorsqu'un capitaine annamite, pénétrant dans la chapelle avec une troupe de soldats, lui assène sur les reins un violent coup de sabre et le renverse.

Alors la soldatesque se précipite sur le Missionnaire, on le ligote, on l'enchaîne, on lui passe la cangue, on le jette dans une cage de bambou. La cage n'a qu'un mètre de long sur soixante centimètres de large et quatre-vingts centimètres de haut ; sanglant, meurtri, mis aux fers comme un criminel, le Père se tient accroupi contre les barreaux, recroquevillé en une posture de souffrance qui l'ankylose et le fait crouler, évanoui.

Minh-Mang tenait sa proie !

Pendant les deux jours qui suivirent Saïgon fut mise à sac. Dix-neuf cent quatre-vingt-quatorze personnes trouvées dans la citadelle furent massacrées. La soldatesque fut surprise de ne trouver que soixante-six chrétiens parmi les prisonniers. Ils appartenaient tous aux villages de Cho-Quan et de Chi-Nghe et s'étaient réfugiés dans la citadelle à l'approche de l'armée royale.

Ces malheureux furent tous condamnés, comme rebelles, à être *lang-tri*, c'est à-dire à avoir les membres coupés aux jointures et le corps fendu en quatre. Courageusement ils subirent ce supplice, à l'exception de quelques enfants, dont les Mandarins



eurent pitié, malgré les ordres formels du roi et auxquels ils permirent de s'enfuir.

Restaient les principaux coupables, ceux qu'on regardait comme les chefs de la rébellion ; ils étaient six, parmi lesquels le Missionnaire. Le Roi avait là une occasion trop belle d'assouvir sa haine contre les Européens pour la laisser échapper.

Les six prisonniers furent promenés dans leur cage à travers toutes les provinces.

A son départ de Saïgon un trait touchant vint consoler l'apôtre. Comme tous les Missionnaires, M. Marchand avait à son service deux ou trois jeunes enfants qui prenaient soin de ses affaires. Quand il fut enfermé dans sa cage et près de partir pour Hué, un de ces enfants, âgé de quinze ans environ, vint en sanglotant demander aux Grands Mandarins la permission de suivre son Maître.

— Mais tu n'y penses pas, mon enfant, lui dit un des officiers de Minh-Mang ; quand ton maître sera arrivé à la capitale, il sera certainement mis à mort !

— C'est précisément pour mourir avec le Père que je veux le suivre.

Le Mandarin, plus touché qu'il n'eût voulu le faire paraître, fit semblant de ne pas entendre et tourna le dos à l'enfant ; mais celui-ci le suivait toujours, se prosternant à terre et demandant, en grâce, à mourir avec son Père. Il fallut le chasser à coups de rotin, l'emporter et l'attacher dans une pailote pour se débarrasser de lui.

Le 15 octobre les six prisonniers entraient à Hué !

\*  
\* \*

Il faut se reporter aux pages les plus sombres de l'histoire humaine pour trouver l'équivalent des



supplices atroces que la haine fanatique, combinée avec le désir d'épouvanter les Missionnaires Français, fit infliger à la victime de Minh-Mang.

Le 16 au matin, le Père Marchand était sorti de la cage où il restait accroupi depuis cinq semaines. Le Tribunal criminel était réuni. Aussitôt l'interrogatoire commença :

— Etes-vous Phu-hoai-nhon ? (C'était le nom annamite de Mgr Taberd).

— Non, je ne le suis pas.

— Où est-il maintenant ?

— Je n'en sais rien.

— Le connaissez-vous ?

— Oui, je le connais ; mais je ne l'ai pas vu depuis longtemps.

— Depuis combien d'années êtes-vous dans ce royaume ?

— Depuis cinq ans.

— Où avez-vous demeuré pendant les premières années ?

— D'abord à Lai-Thieu, puis chez différentes personnes qui sont mortes aujourd'hui.

— Avez-vous aidé Khoï à faire la guerre ?

— Non ; Khoï m'a fait prendre de force et conduire à Saïgon. Je suis entièrement étranger à l'art de faire la guerre. Je ne me suis occupé qu'à prier Dieu et à célébrer la messe.

— Est-ce vous qui avez envoyé des lettres au Siam et aux autres chrétiens du Donnaï<sup>1</sup>, pour les engager à venir au secours des rebelles ?

— Khoï m'a donné l'ordre de le faire, mais je m'y suis refusé, en lui déclarant que ma religion me le défendait et que j'aimerais mieux souffrir la mort que de consentir à de pareilles choses.

1. Région de Saïgon.



Cependant Khoï m'apporta ces lettres pour me les faire signer ; mais je les ai prises et mises au feu devant lui. »

L'interrogatoire en demeura là, bien qu'on eût commencé par étaler sous les yeux du Missionnaire tous les instruments de torture, des tenailles, des scies, des cangues, afin de l'effrayer. Et le Père Marchand fut reconduit dans sa cage.

Le Mandarin passa ensuite à l'interrogatoire des autres accusés ; ceux-ci, lâches et menteurs, rejetèrent toute leur faute sur Khoï, qui était mort pendant le siège, et sur le Missionnaire français. Ils forgèrent contre le Père Marchand tout un roman, qui, il faut l'avouer, ne manquait pas de vraisemblance et devait faire impression même sur des juges moins prévenus.

— Khoï s'est révolté, dirent-ils, à la demande du Vicaire apostolique et des Missionnaires, pour mettre sur le trône le prince Anhoa, neveu de Minh-Mang et fils du prince Canh<sup>1</sup>, l'ancien élève de l'Evêque d'Adran ! (On se rappelle que c'est à ce jeune prince que la couronne eût dû revenir de droit). Ce prince a promis, paraît-il, de se faire chrétien ! M. Marchand n'est resté dans le pays que pour entraîner les disciples dans ce parti. C'est lui qui fut l'âme de la révolte à l'intérieur, pendant que ses confrères sortaient du royaume, comme avait fait autrefois l'Evêque d'Adran, uniquement pour exciter les Siamois à envahir la Cochinchine. »

La colère de Minh-Mang fut épouvantable : ses deux neveux, les fils du prince Canh, reçurent l'ordre de mourir ; mais le tyran leur laissa gracieusement le choix du supplice ; ils s'empoisonnèrent avec leur mère. Quant au missionnaire, il

1. Fils de Gia-Long et vainqueur de Qui-Nhon.



fut décidé qu'on lui arracherait, à force de tortures, l'aveu de la prétendue conspiration, crime irrémissible en Annam, où, le Roi étant regardé comme le père de la famille nationale, la révolte est assimilée au parricide !

Dès le lendemain, 17 octobre, dans la nuit, M. Marchand, extrait de sa cage, était ramené au tribunal des supplices. Un vaste brasier, au milieu duquel rougissaient de longues tenailles, jetait ses reflets lugubres autour de la salle d'audience.

Les Mandarins sommèrent le Missionnaire de reconnaître la vérité des accusations portées contre lui :

— C'est faux ! s'écria-t-il avec énergie.

A l'instant, les bourreaux, aux torses nus et risolés de sueur, lui déchirent la chair des cuisses avec leurs pinces ardentes. Les tenailles refroidies, on renouvelle l'interrogatoire : nouvelles dénégations, suivies aussitôt de nouvelles tortures. L'abominable scène dura toute la nuit. On ne put cependant arracher au martyr un seul mot d'aveu. A l'aube, mourant, on le jeta dans sa cage.

Le 19 octobre, il comparut encore devant le tribunal, mais ne fut plus appliqué à la question. Il importait à la haine de Minh-Mang de le ménager, pour le grand jour du supplice.

Le Roi tenait sa vengeance. En compagnie de trois de ses prétendus complices et du jeune fils de Khoï, âgé de sept ans à peine, le prêtre fut condamné à l'horrible supplice de la mort lente ou des cent plaies. Afin que rien ne manquât à la solennité de cette lugubre fête, l'exécution fut remise au 30 novembre. Sa Majesté eut même la générosité de fournir à chacun des condamnés un franc par jour, pour sa nourriture, afin qu'ils fussent plus forts pour savourer les douleurs de leur lente agonie.



Le 30 novembre 1835, à cinq heures du matin, sept coups de canon réveillent les habitants. On tire de leurs cages M. Marchand, trois chefs de rebelles et l'infortuné fils de Khoï. Les bourreaux leur mettent le torse nu, relèvent leurs pantalons jusqu'aux cuisses et, dans cet état, les conduisent, entre deux haies de soldats, devant le palais impérial. Le Roi entouré de sa cour, attend et sourit en voyant paraître ses victimes. Aussitôt en présence de Sa Majesté, les bourreaux saisissent les malheureux par la peau de la poitrine, les font avancer afin que le Roi puisse les voir de plus près ; puis, ils les forcent à se prosterner cinq fois la face contre terre, pour saluer le tyran. Celui-ci les considère quelques instants d'un air indigné, laisse tomber un petit drapeau qu'il tenait à la main et tourne le dos aux condamnés. C'est le signe de les conduire à la mort.

Ils sont ramenés au tribunal des supplices, dépouillés de leurs vêtements et solidement ligotés de rotin sur des brancards. Arrivés devant la porte, le cortège funèbre fait halte et le brancard sur lequel est lié M. Marchand est déposé en face de l'entrée. Le Missionnaire aperçoit au milieu de la cour le foyer où rougissent les fers, qui, six semaines auparavant, ont brûlé ses chairs non encore cicatrisées. Un mouvement involontaire d'horreur le fait tressaillir ; il s'agite convulsivement sur son brancard. La populace, que ce spectacle intéresse, éclate de rire.

Alors, sur un coup de gong, donné par le Mandarin assis à l'intérieur du prêtoire, deux bourreaux prennent fortement les jambes du Père ; ils les maintiennent étendues sur le sol ; cinq autres saisissent chacun une grosse pince chauffée à blanc et tenaillent à cinq endroits les cuisses et les jambes du patient.



On entend un cri de douleur arraché à la victime.

— *O cha ! O Père !*

Puis... un grésillement... une fumée s'élève des chairs comburées, sur lesquelles les fers sont maintenus jusqu'à ce qu'ils se refroidissent.

Les bourreaux lâchent prise ; ils courent replonger leurs tenailles dans le foyer ardent.

Alors l'ultime interrogatoire commence. Le Mandarin criminel s'adresse au Père Marchand :

— Pourquoi dans la religion chrétienne arrache-t-on les yeux aux moribonds ? dit-il.

— C'est faux ! répond le Père. Jamais je n'ai vu faire pareille chose.

A ces mots, suit une seconde torture. Puis, quand les fers sont de nouveau éteints, le Mandarin pose une seconde question :

— Pourquoi les futurs époux se présentent-ils devant le prêtre au pied de l'autel ?

Le Missionnaire rassemble ses forces et répond :

— Les époux viennent faire reconnaître et bénir leur alliance par le prêtre, au milieu de l'assemblée des chrétiens.

Une troisième torture encore imprime cinq nouvelles cicatrices, ajoutées aux dix premières. La foule hurle de joie. Le Mandarin sourit et demande alors comme le faisaient déjà les juges de Rome :

— Ne se passe-t-il pas des abominations dans les festins que vous donnez à l'Eglise ?

— Non ! répond M. Marchand d'une voix mourante. Il ne se fait aucune abomination parmi nous.

— Mais quel est donc ce pain enchanté que vous donnez à ceux qui se sont confessés, pour qu'ils tiennent si fort à leur religion ?

...Il fallut en rester là ! Le martyr pouvait expirer avant d'arriver au lieu du supplice !



Pendant cette horrible scène, les autres condamnés étaient restés silencieux et mornes assis sur leurs brancards. On leur servit à tous un dernier repas, selon l'usage. Et le Mandarin criminel qui n'avait pu se défendre d'un sentiment de respect et de compassion pour la victime, appela un de ses soldats :

— Demande à Monsieur l'Européen ce qu'il veut manger !

— Merci, répond le Père Marchand ; je ne mangerai plus rien !

Et, pendant que ses compagnons mangent le riz et le nuoc-man promis aux condamnés, lui, absorbé dans la souffrance et la pensée de la mort, se recueille pour avoir la force de savourer jusqu'au bout les horreurs de la mort lente...

Le repas fini, on bâillonne les condamnés, on leur place un caillou dans la bouche, et, par-dessus, un frein en bambou, qu'on assujettit solidement derrière leur tête. Il convient d'étouffer les cris horribles que la souffrance poussée au paroxysme ne peut manquer de leur arracher ; puis, le terrible cortège se dirige au pas de course, vers le champ d'exécution.

Arrivés là, les soldats fichent en terre cinq poteaux en forme de croix. Ces préparatifs achevés, les bourreaux s'emparent des condamnés, les dressent contre les poteaux, les assujettissent solidement par le milieu du corps et attachent leurs bras aux deux branches de la croix <sup>1</sup>. Ils se placent alors de chaque côté des patients. Derrière eux, veillent des surveillants armés de rotin, prêts à les stimuler, s'ils sont tentés de s'attendrir au milieu de leur terrible besogne.

1. Voir le tableau dessiné par un Annamite et placé dans la salle des Martyrs aux Missions-Etrangères.



Le Père Marchand est attaché au second poteau. Deux bourreaux, armés de longues pinces et d'un coutelas, attendent le signal... Un roulement de tambour... Un coup de gong brutal !... Les bourreaux avec leurs pinces saisissent les mamelles, les coupent d'un seul coup et jettent à terre deux lambeaux sanglants d'un demi-pied de long ! Le Missionnaire ne fait pas un mouvement. Alors, se piquant d'une émulation atroce, les bourreaux le saisissent par derrière, lui enlèvent deux énormes morceaux de chair ! Le Père s'agite, lève les yeux au ciel. Les autres descendent aux cuisses, enfoncent leurs pinces aussi avant qu'elles peuvent pénétrer et deux nouveaux lambeaux tombent encore. A ce moment, les forces abandonnent la victime. La tête de M. Marchand s'incline sur sa poitrine, un léger soupir s'exhale de ses lèvres, la mort enfin a fait son œuvre... Il était 7 heures du matin. Un des bourreaux coupe la tête exsangue du Père et la jette dans un vase plein de chaux.

Puis, le corps, détaché du poteau, est étendu sur le ventre fendu en quatre comme celui d'un animal immonde, en long d'abord, puis en travers.

Après l'exécution, on ramassa pêle-mêle dans des corbeilles tous ces débris sanglants, que des soldats jetèrent à la mer en riant. La tête du Père fut promenée dans les provinces et exposée trois jours dans tous les principaux marchés, livrée aux rires des foules, aux sarcasmes des brutes, puis finalement broyée dans un mortier et jetée dans les flots.

La bestialité humaine, qui ne peut rien sur l'esprit, s'était vengée, comme toujours, sur la chair du Dieu fait homme !

Un jour l'Annam se crut délivré. Les Chrétiens sortirent des forêts, descendirent timidement des montagnes où ils avaient cherché refuge.



Les gongs, dans les pagodes, avaient annoncé la mort de l'Empereur. Et les édits de persécution voisinaient avec le rescrit impérial faisant savoir aux populations la fin de Sa Majesté et l'avènement au trône de son fils Thieu-Tri !



## CHAPITRE VII

### THIEU-TRI

C'était en 1842 ! Deux Missionnaires partis de Phu-Yen s'enfonçaient à marches forcées vers les montagnes de l'Ouest. Quatorze Annamites chrétiens les accompagnaient et portaient leur bagage. Mais les Mandarins de Thieu-Tri avaient partout des émissaires. Prévenus, les soldats se mirent à la poursuite de la caravane. Celle-ci se croyait en sûreté ; depuis deux jours elle avait franchi la frontière de Cochinchine et montait vers le Laos. Tout à coup des flèches sifflent, des javalots se fichent dans le sol, devant les voyageurs ! Les Co-Van de Thieu-Tri entourent la vaillante petite troupe, leurs cris menacent les seize voyageurs du massacre immédiat s'ils ne se rendent pas.

Les deux Missionnaires, MM. Miche et Duclos, s'avancent ; la bande forcenée se jette sur eux et les ligote ; puis, à coups de bois de lance, fait refluer les Annamites vers eux. Les coupe-coupe tranchent des bambous ; on cheville grossièrement de longues cangues, on attache à la même corde de rotin tressé les seize voyageurs et, sous la garde



ricanante des soldats, derrière le « Hoan » de Thien-Tri, à travers la forêt dense, épineuse, sous le soleil terrible de la haute Cochinchine, la caravane malheureuse retourne vers Phu-Yen.

Ils y arrivèrent le 24 février, trois heures après l'aube, un jour de marché et de fête : la rue était pleine d'enfants et de lanternes. Des fils de pêcheurs enrichis promenaient orgueilleusement des hexagones de toile huilée renfermant une cohorte de silhouettes découpées dans du carton. Les supplices des chrétiens étant à l'ordre du jour, les silhouettes des Missionnaires s'alignaient sous le sabre des bourreaux sur les hexagones. Une girouette ajustée sur le sommet de l'édifice mettait en mouvement les hommes de carton qui défilaient sous le coupe-coupe du bourreau méthodiquement relevé et abaissé.

Ce fut dans l'explosion des rires et des huées d'une foule lâche et servile que les deux Missionnaires et les quatorze Annamites traversèrent la ville et furent enfermés à la prison de Phu-Yen.

Les deux Pères furent séparés. M. Duclos avec sept de ses gens fut enfermé dans la première caserne à l'entrée du sanh ; M. Miche, avec le reste de la petite troupe, fut parqué dans un hangar si étroit que leurs cangues se heurtaient les unes contre les autres. Ils ne purent dormir de la nuit. Pour surcroît de souffrances, la soldatesque joyeuse les mit aux ceps.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, les deux Missionnaires comparurent à la barre du Quan-An<sup>1</sup>.

— Apostasiez, reconnaissez la parole de Phat et la supériorité de nos Sages sur les vôtres, dit le juge ; foulez au pied la Croix que vous portez sur vos poitrines !

1. Juge criminel.



— Plutôt cent fois mourir ! répondirent ensemble M. Duclos et M. Miche, redressés par l'indignation.

Il devenait évident que l'affaire serait chaude et qu'on aurait du mal à triompher de gens aussi déterminés. Le juge ordonne alors de délivrer les Missionnaires de leur cangue. On les charge de chaînes et l'on prend soin de river leurs fers de si près qu'ils ne peuvent faire un pas sans s'écorcher les chevilles. Quant aux Annamites, on se contente de changer leurs cangues légères de bambous contre d'autres plus pesantes en bois de lim garni de fer.

Et ce même jour, 25 février, dans l'après-midi, les deux Missionnaires comparaissaient en audience solennelle. Le Gouverneur de la province présidait, assisté du *Quan-An* et de trois assesseurs. Les deux Français, avant de répondre à aucune question, demandèrent à être conduits à Hué, comme c'était leur droit, leur affaire étant du nombre de ces causes majeures qui ne peuvent être jugées définitivement qu'à la capitale. A cette demande si juste, le Gouverneur dit en souriant au *Quan-An* et en vérifiant la propreté de ses ongles :

— Ils voudraient bien aller à Hué, mais nous manquons de distraction à Phu-Yen !

Il voulait se donner le plaisir de torturer les deux Européens et extorquer à cette occasion de nombreuses piastres aux chrétiens du pays.

On procède à l'interrogatoire. M. Miche plus fort que M. Duclos, doux et timide, se charge de répondre.

— Quels sont vos noms ?

— Mon frère se nomme Ong-Lo et moi, je m'appelle Miche.

— Votre Patrie ?



— Nous sommes Français.

— Votre âge ?

— Ong-Lo, trente-quatre ans, et moi, trente-sept.

— Qui vous a envoyés ?

— Personne ne nous a forcés à venir. Etrangers aux affaires de ce monde, nous en abandonnons le soin aux hommes de ce siècle, pour nous occuper uniquement de l'enseignement de la religion chrétienne et du salut des peuples.

— Etes-vous venus ensemble ou séparément ?

— C'est le même navire qui nous a amenés et nous avons débarqué ensemble à Singapore.

— A quelle nation appartient le navire qui vous a transportés de Singapore au Tonkin ?

— C'est une barque annamite.

— Cette barque s'est-elle rendue à Singapore dans l'intention de vous amener ici ?

— Nous n'avons pas interrogé le pilote sur ses intentions ; nous l'avons trouvé occupé de son commerce, et nous lui avons demandé de nous conduire en Cochinchine, moyennant un prix convenu.

— Quel est le nom du maître de la barque ?

— Nous l'ignorons.

— A quel port a-t-il touché ?

— Nous n'en savons rien.

— Comment se nomme le village où vous avez mis pied à terre ?

— Nous ne pouvons vous le dire.

A ces mots des cris de fureurs s'élèvent de l'enceinte du Tribunal :

— Ils ne veulent rien dire, mais les tenailles les feront parler, braillent les soldats.

Le Mandarin continue l'interrogatoire :

— Vous connaissez ces noms, et le rotin vous forcera de les révéler.



— Non, nous ne les connaissons pas<sup>1</sup>. Quand vous tiendriez le glaive suspendu sur nos têtes, nous vous répéterions encore et toujours que nous ignorons ce que vous nous demandez. Nous ne vous le dirons pas.

...Le 26 février, dès sept heures du matin, les deux Missionnaires étaient ramenés au Tribunal. Cette fois, les Mandarins firent comparaître les Annamites pris avec la Mission.

On harcèle d'abord de toute façon les Pères, afin de les surprendre plus facilement ; le président, les assesseurs, les scribes, jusqu'aux satellites, se mettent de la partie. M. Miche qui avait l'esprit vif et la répartie mordante tient tête à la meute. Avisant un misérable boy du *Quan-An*, qui l'embarrassait de questions, il l'apostrophe :

— Puisque c'est toi le Grand Mandarin, monte là-haut et dis à ton maître de descendre à ta place.

Dans la foule annamite chacun se mit à rire aux dépens de ce beau parleur qui alla grommelant cacher sa déconvenue dans un coin. Sans le vouloir le Père Miche avait gagné la sympathie de l'assistance.

Le Grand Mandarin, se voyant ainsi rappelé aux convenances, décida de diriger lui-même l'interrogatoire.

— Quelle était votre intention en venant ici ?

— De prêcher au peuple, de l'instruire.

1. Pour ne pas être exposés à trahir la vérité ou à livrer des innocents, les jeunes Missionnaires, arrivant en Annam, s'étaient imposé la loi de ne demander ni les noms des pilotes, ni ceux des villages où ils abordaient. Leurs conducteurs avaient le mot et on les introduisait dans le royaume sans qu'ils connussent aucun de ces noms. Les marchands chinois qui voulaient introduire Saint François-Xavier en Chine exigeaient le même serment, et les mêmes précautions.



— Nous ne voulons pas de votre religion, ni de vos morales.

— Vous n'en voulez pas, parce que vous ne connaissez pas le Christianisme ; mais ceux des Annamites qui le connaissent en veulent ! Après tout, nous ne forçons personne à l'embrasser.

— Saviez-vous que des lois très sévères défendent aux prêtres européens l'entrée de ce pays ?

— Oui.

— Comment avez-vous eu l'audace d'enfreindre ces lois ?

— Nous défendre de venir ici prêcher l'Évangile, c'est défendre ce que Dieu, le Grand Maître, ordonne. D'ailleurs le désir de procurer, en lui obéissant, le bonheur à nos semblables est un sentiment plus vif et plus fort en nous que l'attachement à la vie.

— Vous ne craignez donc pas la mort ?

— On ne craint pas de mourir quand on ne veut que le bien.

— Est-ce vouloir le bien que de violer les lois du royaume ?

— Je m'étonne que vous nous reprochiez si fort ce qu'ont fait, par ordre de Minh-Mang, vos Mandarins envoyés en France, l'année dernière<sup>1</sup>. Ils ont foulé le sol français, comme nous le sol annamite ; l'un est-il donc plus sacré que l'autre ? Voici l'unique différence qu'il y a entre eux et nous ; ils sont restés longtemps en France, et moi, j'ai traversé cette province en sept jours, pour me rendre chez les Laotiens. Là-bas on les a accueillis avec générosité ; ici vous nous chargez de cangues et de chaînes.

1. En 1839 Minh-Mang, on ne sait dans quelle intention, avait envoyé à Louis-Philippe une ambassade qui ne fut pas reçue officiellement.



Vraiment vous entendez l'hospitalité de façon étrange...

Et le Missionnaire agitait ses chaînes. L'assistance murmurait et les rieurs se mettaient du côté des victimes.

Les Mandarins disaient entre eux :

— C'est un *thang qui quoy* !..<sup>1</sup>

Le Gouverneur chercha à dominer le tumulte et continua l'interrogatoire d'un ton qu'il essayait de rendre sévère :

— N'avez-vous pas fait la guerre à Giah-Dinh ?<sup>2</sup>

— Nous n'avons jamais mis le pied dans cette province.

— On dit qu'un Européen nommé *Diu* est à la tête des rebelles, n'est-ce pas l'un d'entre vous ?

— Non, nous ne connaissons pas même ce nom.

— Mais enfin vous êtes venus pour faire la guerre ?

— Vous insistez beaucoup sur ce point ; mais je suis sûr que vous n'en croyez pas un mot. Les prêtres sont des hommes qui ne prêchent que la paix, et rien n'est plus opposé à leur ministère que les troubles et les révoltes.

— *Diu* est Français ?

— Je ne sais si ce *Diu* existe, mais ce nom n'est pas un nom français. Nos compatriotes n'ont jamais porté les armes en Cochinchine qu'une seule fois, et ce fut à la demande du meilleur de vos princes. Tandis que les Missionnaires gardaient et nourrissaient Gia-Long à Donai, les soldats envoyés par le Roi de France combattaient au nord et dissipaient l'armée des rebelles qui menaçaient le trône de votre souverain. Si Gia-Long a recouvré le trône,

1. Mot à mot : c'est un malin.

2. La province de Saïgon.



c'est à nous qu'il le doit. Ainsi les deux Rois qui lui ont succédé, Minh-Mang et Thieu-Tri qui règne maintenant, sont redevables de leur couronne aux Français et, par reconnaissance pour de si grands services, voilà ce que vous nous avez donné...

M. Miche leur montra de nouveau ses chaînes, désigna les cangues, les appareils de torture... Cette fois, personne ne rit. L'émotion était profonde dans l'auditoire, car l'ingratitude n'est pas un vice plus spécialement annamite qu'européen.

Désespérant de rien obtenir des Missionnaires, le Grand Mandarin tourna sa colère contre leurs gens. Quong, chef de l'expédition, fut le premier appliqué à la question. On l'étendit entre deux pieux ; la rage des bourreaux répondit si bien à la fureur des juges que le sang jaillit au premier coup de rotin. Vingt fois le bourreau recommença et Quong à demi mort refusa de parler.

Le soldat Thieu lui succéda. Les Missionnaires intercédèrent pour lui, parce qu'il avait la fièvre depuis quinze jours. Ce fut en vain. Les bourreaux étaient dans la joie de tenir un homme qui leur avait résisté trois ans auparavant. Il avait souri aux tenailles et au rotin, dans la persécution de 1838 ; bien que fort affaibli par la maladie, couvert de sang et de plaies, il n'ouvrit la bouche que pour protester contre les Mandarins.

Un jeune homme de vingt ans, nommé Ngai, descendit alors dans l'arène et fatigua le bras de plusieurs bourreaux. Tandis que le rotin sillonnait ses chairs, il priait.

— Le voici qui prie, s'écrièrent les satellites, et cet acte de foi semblait attiser leur colère.

Dans ce moment, un des juges dit à M. Miche :

— Voyez quel mal vous faites à ces pauvres gens !



— Que dites-vous là ? Nous avons formé leur cœur à la vertu et dissipé les ténèbres de leur esprit. Voilà notre œuvre à nous ; quant à ces plaies, à ces ruisseaux de sang, à ces tortures, n'est-ce pas votre propre ouvrage ?...

Ngai reçut ce matin-là quarante coups, à deux reprises différentes ; après lui, deux autres Annamites reçurent chacun vingt coups, sans pousser un soupir.

Cette séance épouvantable avait duré plus de cinq heures ; les bourreaux n'en pouvaient plus de fatigue. L'on remit donc à l'après-midi la fin de ce drame sanglant qui ne faisait que commencer.

A la séance de deux heures, le juge renvoya M. Duclos, ne gardant que M. Miche. Le tour du Missionnaire était venu de supporter la torture.

Quong avait complètement perdu la tête à la suite des tourments excessifs qu'il avait endurés le matin. N'osant plus contredire en rien le Grand Mandarin, celui-ci lui avait fait dire tout ce qu'il avait voulu ; entre autres on lui avait extorqué l'aveu que le Missionnaire était resté caché dans sa maison pendant sept mois. M. Miche, nullement prévenu de cette étrange déposition, qui d'ailleurs était fausse, nia énergiquement.

— Tu mens, cria le juge en fureur.

— Non, je ne mens pas. Si quelqu'un a menti, c'est celui qui me prête un séjour de sept mois chez cet homme.

— Si tu n'avoues pas, tu seras frappé.

— Frappez donc ! J'aime mieux être torturé en disant la vérité qu'échapper à la question en mentant pour vous complaire.

Et, sans attendre qu'on vînt le saisir, l'intrépide Missionnaire alla de lui-même se livrer aux mains des satellites qui, après l'avoir attaché aux pieux,



lui appliquèrent, pour cette première fois, dix coups de rotin.

On fit alors revenir tous les Annamites. Ils furent mis de nouveau et successivement à la torture. Pour clôturer dignement la journée, on fit apporter Ngai, que les quarante coups qu'il avait reçus le matin mettaient dans l'impossibilité de se mouvoir. On déchargea sur ses plaies vives dix nouveaux coups de rotin ; mais son courage héroïque trompa l'espoir des bourreaux. Il fut rapporté le soir à la prison.

Voici en quels termes M. Miche faisait part à son Evêque, Mgr Cuenot, de ses impressions pendant cette abominable journée :

« Les expressions me manquent, Monseigneur, pour redire à Votre Grandeur dans quelles angoisses nous plongea cette horrible scène : les souffrances de nos chrétiens, la chute de plusieurs d'entre eux, les insultes faites au signe sacré de la Rédemption, tout cela avait brisé notre âme. Bien des choses échappèrent à mes regards ; cependant j'en ai assez vu pour me convaincre que la rage dont sont animés les ennemis du nom chrétien ne peut être qu'une inspiration de l'enfer. Les bourreaux montraient sur leur visage que c'était pour eux une volupté, une ivresse, quand leurs verges tombaient sur les adorateurs du Christ. Si, par hasard, leurs bras fatigués frappaient quelques coups à faux, des cris d'indignation partaient du milieu de la foule, en même temps que des menaces leur étaient adressées du haut de l'estrade où siégeaient les mandarins. Arrachaient-ils quelques cris aigus à leur victime, les visages des spectateurs s'épanouissaient de joie et un sourire satanique courait sur leurs lèvres. Les sanglots, les cris de douleur, les gémissements plaintifs des chrétiens étaient pour ces hommes aux entrailles de bronze une musique délectable. Oh !



que l'homme est méchant, quand le christianisme n'a pas réformé son cœur ! »

L'instruction sommaire était achevée, restait à rédiger le rapport au Roi Thieu-Tri. Les Mandarins s'entendirent avec Quong pour composer un roman fantaisiste des conspirations organisées par les Missionnaires. Mais il fallait le consentement des victimes à ce bel arrangement. D'après la loi, ils devaient signer les pièces de l'instruction.

Naturellement ils s'y refusèrent.

Les juges, très embarrassés, voulurent à tout prix parvenir à leurs fins. Ils s'avisèrent d'un expédient qui leur réussit. Ils remirent Quong en compagnie des deux prêtres européens, avec injonction de les amener à avouer ce qu'on voulait d'eux. Comme il fallait s'y attendre, ce furent les Missionnaires qui ramenèrent Quong à confesser la vérité. Pouvant s'entretenir librement et sans témoin avec cet homme qui n'avait cédé qu'à la violence des tourments, ils lui firent comprendre la grandeur de sa faute :

— Il compromettait un grand nombre d'innocents et causait des dommages incalculables aux Annamites qu'il mettait en cause ; il devait donc en conscience rétracter, coûte que coûte, ses mensonges et conformer sa déposition à celles des Missionnaires. En agissant ainsi, il ferait un grand acte de charité, sauverait les innocents qu'il avait compromis ; cette rétractation lui vaudrait vraisemblablement une vingtaine de coups de rotin, ce qui ne pouvait que lui mériter le pardon de ses victimes.

En effet, à la séance générale qui suivit, Quong dénonça courageusement les agissements des Mandarins et reçut, sans broncher, vingt coups de rotin



pour prix de son démenti ; M. Duclos vingt-quatre, M. Miche douze, puis on les renvoya tous en prison menaçant de les tenailler le lendemain.

Néanmoins, voyant que la torture lui réussissait mal, le Grand Mandarin continua d'user de ruse. Le 25 mars, il fit comparaître devant lui M. Miche et lui demanda de signer certaines pièces en caractères chinois, dont par conséquent le Missionnaire ignorait la teneur. M. Miche, mis en défiance, refusa de signer avant de savoir ce que contenait l'écrit qu'on lui présentait.

— N'ayez pas peur ; il s'agit simplement de vos dépositions devant le Tribunal, dit le *Quan-An*.

— Grand Mandarin, vous le savez, mais moi, je l'ignore ; et, dans le cas où cet écrit renfermerait des calomnies, vous seriez le premier à rire de ma simplicité.

— Tu signeras, ou tu seras torturé et l'on te frappera jusqu'à la mort.

— Quand vous aurez affaire à des Annamites ou à des enfants parlez de la sorte ; vous leur ferez peur. Mais, avec des Européens, laissez-là vos menaces, vous devez déjà savoir combien peu elles nous importent.

— Si on te tranche la tête, est-ce que le Roi des Français le saura ?

— Oui.

— Comment le saura-t-il ?

— Votre question m'étonne ! Tout le monde connaît notre arrestation. Notre mort ne ferait-elle aucun bruit ?

— Qui donc ira le dire en France ?

— Vos ports sont remplis de bâtiments chinois, qui vont à Singapore et à Macao. En faut-il davantage pour répandre cette nouvelle ? Moi-même, avant d'arriver ici, j'ai connu l'arresta-



tion des deux prêtres qui sont détenus à Hué <sup>1</sup>.

— Si le Roi de France apprend votre mort, qu'en résultera-t-il ?

— Il en sera indigné, parce qu'il aime son peuple et que nous sommes ses sujets.

— Mais enfin viendra-t-il nous faire la guerre ?

— Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que, selon les lois et les coutumes de tous les peuples du monde, vous lui avez fourni une raison suffisante de vous la faire et vous semblez tous oublier que l'Evêque d'Adran fut l'ami de l'Empereur Gia-Long, que les officiers de France ont forcé les remparts de Qui-Nhon !

A ces mots, le juge, effrayé, lève la séance et fait reconduire le Missionnaire en prison.

Le soir, nouvelle comparution, mais en séance solennelle et devant tous les juges réunis. La perspective que les marins de France pouvaient venir un jour ou l'autre demander vengeance du sang de leurs frères avait fait réfléchir les Mandarins. Il était nécessaire de pouvoir présenter une excuse. En cas de réclamation de notre pays, il fallait absolument transformer les prédicateurs en chefs de rebelles ; l'interrogatoire fut donc dirigé en ce sens.

— Vous vous êtes rendus coupables d'un crime de lèse-majesté.

— Quel crime ?

— Vous avez voulu enlever le peuple au Roi, pour le conduire dans une autre croyance !

— Qui nous accuse ? Je pense que ce n'est pas vous, car tous nos porteurs mis à la question vous ont dit qu'ils devaient revenir dans leurs foyers.

1. MM. Galy et Berneux, du Tonkin occidental, arrêtés au mois d'avril 1841.



Amenez donc cet accusateur ; je me charge de le confondre en votre présence.

— Pourquoi donc aviez-vous tant de monde avec vous ?

— Pour pouvoir vivre dans le Laos, il fallait beaucoup d'effets. Vous savez que l'argent n'a pas cours dans ce pays. Il fallait beaucoup de porteurs ; nous avons payé leurs services. Où est notre crime ?

— Qu'alliez-vous faire au Laos ?

— Prêcher une religion de bonté.

— C'est faux, vous y alliez pour faire la guerre.

— Faire la guerre ? Avec quoi ? Contre qui ? Pas contre vous en tous cas, puisque nous nous éloignons de votre pays ; ce n'est pas contre les sauvages, puisque nous ne les connaissons pas ! Vous avez pris et visité tous nos effets ; qu'avez-vous trouvé ? De la toile, des ornements pour nos cérémonies, des livres de science et de prière. Est-ce avec cela qu'on fait la guerre ?

— Tu as dit, ce matin, que le Roi de France débarquerait des troupes à Tourane.

— Non ! J'ai dit que, par les mauvais traitements que vous nous prodiguez, vous lui fournissez une raison suffisante pour envoyer des navires de guerre.

A ces paroles, un des assesseurs à bouton de nacre s'écrie avec colère :

— Il est à la chaîne et il est hardi jusqu'à l'insolence ! Voudrait-il nous faire peur ?

— Oui, répond avec dignité le Missionnaire, je suis à la chaîne et je m'en fais gloire, parce que je suis innocent. Mais si les Mandarins ont peur, c'est leur faute. S'ils étaient innocents comme moi, s'ils étaient sans reproche, ils seraient aussi sans crainte. Pourquoi donc nous avez-vous arrêtés sur une terre étrangère à votre royaume ?

Il n'y avait rien à répondre. Les juges eurent



recours à la logique du bourreau. On fit appeler le sergent de la prison, homme aux formes athlétiques.

— Déploie toute ta force pour frapper, sans quoi tu prendras la place du patient, lui dit le juge.

Quand le sang eut jailli, on reprit l'interrogatoire.

— Hier tu n'as pas voulu signer les pièces de ton jugement. Pourquoi cela ?

— Parce que je ne suis pas un sot : cet écrit est sans doute un piège. Remettez-le à un Annamite chrétien qui connaisse vos caractères ; il m'expliquera la teneur de cet écrit ; s'il ne contient rien qui soit contraire à mes déclarations, je vous donnerai aussitôt ma signature.

Il fallut que les Mandarins en passassent par la volonté de l'intrépide Missionnaire.

Les deux prêtres eurent à subir plus de soixante interrogatoires, pendant les deux mois et demi qu'ils passèrent dans les prisons de Phu-Yen.

Les deux Missionnaires subirent les horreurs de la prison annamite dans toute leur amertume. Leur cachot était une espèce de grand four, n'ayant d'autre ouverture que la porte basse qui servait d'entrée. A la nuit tombante, quand tous les galériens rentraient dans leur tanière et qu'ils allumaient chacun leur feu pour faire cuire le riz, une fumée épaisse, une chaleur suffocante, un tapage infernal qui durait toute la nuit, empêchaient les deux hommes, épuisés par les tortures du jour, de fermer l'œil et de goûter un instant de repos. Pour extorquer de l'argent aux deux Européens, le chef du bagne avait lâché sur eux tous ces êtres immondes, qui se faisaient un jeu cruel de multiplier contre les Missionnaires les vexations, les avanies et les traitements les plus inhumains.



Le *Quan-An* était digne de ses geôliers : un mot dépeint l'homme. Il avait remarqué que la vue seule des tortures causait une impression pénible aux Missionnaires. Il se fit une jouissance d'étaler à leurs yeux cet horrible spectacle. Un jour, après trois heures d'interrogatoire, les prisonniers voient arriver douze voleurs qu'on s'apprête à mettre à la question. Le Grand Mandarin ordonne de faire placer les deux Européens de manière à ce qu'ils ne perdent rien de l'abominable spectacle. Au bout de deux heures, MM. Miche et Duclos voyant que vraisemblablement on ne s'occuperait plus d'eux ce jour-là, demandent à se retirer.

— Les misérables ! s'écrie le juge, en les regardant avec indignation. Ils veulent déjà s'en aller ! Ils ne comprennent donc pas que je les ai fait rester pour leur procurer le plaisir de voir comment on torture en Annam !

Enfin, le 2 mai 1842, deux mois et demi après leur arrestation, MM. Miche et Duclos furent transférés à la capitale où ils arrivèrent le 13 du même mois. Une grande consolation les y attendait ; ils trouvèrent dans le *tran-phu*<sup>1</sup> trois de leurs confrères du Tonkin occidental : MM. Galy, Berneux et Charrier. Sans être un paradis terrestre, leur nouveau séjour était bien préférable au précédent. Les Missionnaires ne furent plus appliqués à la torture. Après avoir instruit à nouveau leur affaire, le Conseil du Roi se contenta de les condamner à mort comme leurs trois confrères.

Les prisons regorgeaient de chrétiens, le rotin et les tenailles fonctionnaient chaque jour dans les prétoires. Néanmoins, par ordre de l'Empereur toutes les exécutions étaient suspendues. Était-ce

1. Nom de la grande prison de Hué.



humanité de la part de Thieu-Tri ? Non. En vérité Sa Majesté annamite avait peur. Elle avait entendu, aux portes de la Chine, gronder le canon des « barbares d'Occident ». Elle craignait, en versant le sang des Missionnaires, qu'on ne vint lui demander des comptes quelque jour.

Et, ce qui devait arriver arriva...

Le 25 février 1843, la corvette française l'*Héroïne* entra dans le port de Tourane. Le commandant Lévêque savait qu'il y avait, dans les prisons de la capitale, cinq Missionnaires français captifs destinés au coupe-coupe. *Il prit sur lui de les réclamer, bien qu'il n'eût aucune instruction de son gouvernement.* Le Mandarin du port de Tourane essaya d'abord de lui donner le change ; il joua l'étonnement :

— Il n'y a pas de Missionnaires français dans le pays... S'il en existait un seul en Cochinchine, le Roi le rendrait très volontiers<sup>1</sup> !...

Ce mensonge officiel ne pouvait tromper le commandant. Il insista. En vain, pour montrer sa bonne volonté, le Mandarin offrit de ravitailler le vaisseau.

— Nous avons des buffles, des porcs, des bœufs ; s'il vous en faut, nous sommes prêts à vous en vendre dans de bonnes conditions.

— Je n'en ai pas besoin, répondit le commandant. J'ai des vivres à mon bord pour six mois. Il ne manque que les cinq Missionnaires. Qu'on me les rende ce soir et je mets demain à la voile. Autrement, je reste ici six mois, et ensuite... J'ordonne le bombardement.

L'interprète ayant protesté qu'il n'oserait jamais transmettre au Roi une pareille demande, parce

1. Cette mesure avait souvent été conseillée à l'Empereur par de nombreux Mandarins.



qu'il lui en coûterait certainement la tête, M. Lévêque adressa par écrit la réclamation au Ministre des Affaires Étrangères et attendit.

Deux jours après, le Mandarin de Tourane rapporta la lettre. Il n'avait pas osé l'envoyer et grelottait d'épouvante.

— Thieu-Tri, répétait-il, me ferait exécuter.

— Eh bien ! j'irai moi-même, fit le commandant. Cherche-moi des porteurs pour me conduire avec mes officiers à la capitale. Je veux demander raison au Roi de ce que vous refusez de lui faire tenir mes dépêches.

— Mais c'est un voyage d'un mois que vous allez entreprendre...

— C'est faux ! Je connais la distance : Hué n'est qu'à quinze lieues d'ici. Trouve-moi des guides immédiatement. Sinon, je vais avec ma corvette mouiller en vue de la capitale.

Le Mandarin effrayé se hâta donc de transmettre la dépêche au ministère. Et Thieu-Tri aussi intimidé que ses conseillers se décida à lâcher sa proie, à faire ouvrir les cangues et les cages de bambous.

Pour masquer sa défaite, Thieu-Tri envoya dans toutes les provinces une circulaire dans laquelle il exposait la chose à sa manière : « Le Roi des Français, informé des crimes commis par les cinq prêtres européens, avait envoyé un *Mandarin sauvage* supplier humblement le Roi de Cochinchine de leur faire grâce, ce que Sa Majesté très clémentine avait cru devoir accorder, à condition qu'ils ne recommenceraient plus <sup>1</sup>. »

Le 17 mars 1843, les cinq prêtres, reçus avec les honneurs militaires par le commandant Lévêque, à

1. Textuel... Mais reconnaissons que le mensonge des « communiqués officiels » n'est point particulier à Thieu-Tri.



la tête de tout son état-major, montaient à bord de l'*Héroïne*. C'était une première apparition des marins de France. L'Annam se serait épargné bien des embarras, bien des déboires et bien des pertes, s'il avait su profiter de cette première leçon !

ASSOCIATION des ETUDIANTES  
de  
L'INSTITUT CATHOLIQUE



## CHAPITRE VIII

### TU-DUC

Tu-Duc succéda à Thieu-Tri.

En Cochinchine la question des Chrétiens et des Missionnaires était à l'ordre du jour.

Mais avant de continuer les persécutions Tu-Duc hésita longtemps.

Deux parties étaient en présence à la cour : celui de la Reine-Mère et des Lettrés voulait qu'on en finît avec les Chrétiens et les étrangers ; celui du vice-roi du Tonkin inclinait vers la tolérance.

Comme son ancêtre Gia-Long, l'Empereur Tu-Duc décida de rassembler les Grands Mandarins de l'Empire. En 1855 il leur adressait la consultation suivante...

#### APPEL AUX MANDARINS DE L'EMPIRE

« La mauvaise religion de Jésus est évidemment fausse ; elle trompe les peuples et lui est mille fois plus pernicieuse que les doctrines de Phat, de Lao, de Mac et de Duong. Cependant, parmi ses sectateurs, il est certainement des hommes qui ont étudié les livres des anciens Sages, il en est même qui ont obtenu des grades littéraires ; assurément ce ne sont pas les lumières qui leur manquent pour connaître l'erreur, et néanmoins ils ne



l'abandonnent pas. Quelle en peut être la raison ? Est-ce attachement à leurs familles ou crainte de leurs villages ? Ils habitent la terre du Roi, ils sont les sujets du Roi, et ils embrassent de tout leur cœur les mœurs des étrangers. Quelle dépravation ! Quel entêtement !...

« Par quel moyen pourrait-on les instruire et les ramener au bien ? Les poursuivre avec rigueur répugne à notre cœur vertueux ; mais si nous les traitons avec clémence, comment pourrions-nous remédier au mal ? La bonne administration du royaume demande qu'on réfléchisse sérieusement sur cette affaire.

« Nous avons examiné la doctrine des anciens, nous l'avons comparée avec les enseignements des modernes et nous ne les avons pas trouvés d'accord. Le philosophe Duong tient pour le système de la rigueur ; Quan-Tu se prononce dans le même sens : « Le pardon, dit-il, produit une mince utilité pour le présent, mais pour l'avenir, il est la source de grandes calamités. » Manh-Tu, au contraire, prétend que l'homme vertueux ne hait personne et n'a pas d'ennemis. Ces opinions nous paraissent tout à fait contradictoires.

« Quelle serait donc, eu égard aux dispositions de notre peuple et à notre système de gouvernement, la meilleure politique à suivre, pour éteindre les procès, faire fleurir l'agriculture, détruire l'injustice et abolir la mauvaise doctrine de Jésus ? Faut-il employer la force ou vaut-il mieux user de douceur ? »

\*  
\* \*

Les réponses furent nombreuses et ce soir-là, sous le regard fixe et figé sur l'incompréhensible des gigantesques Hac<sup>1</sup>, l'on tint longuement conseil au palais de Hué.

Chaque Mandarin, pour faire sa cour au prince et à la Reine-Mère, crut devoir développer un petit plan de persécution.

1. Oiseaux symboliques.



Le phu de Bind-Dinh demanda qu'on brûlât tous les villages chrétiens. Un Mandarin d'Annam fut plus modéré :

— Qu'on persécute encore pendant trois ou quatre années, dit-il, après quoi on laissera les Chrétiens en paix. On proposera à chacun de fouler la croix ; ceux qui obéiront recevront une piastre <sup>1</sup> de récompense ; ceux qui refuseront seront punis d'une amende de six cens <sup>2</sup>.

— Evidemment, celui-là tenait pour les moyens économiques.

Tu-Duc rejeta ces mesures, qu'il jugeait insuffisantes.

— Comment ? dit l'Empereur, il y a près de vingt ans que nous employons tous nos efforts pour arracher les chrétiens à la religion ; nous n'avons encore rien gagné, et vous croyez qu'en trois ou quatre ans, on viendra à bout de les convertir ? Ils ne craignent pas la mort, et vous vous imaginez qu'ils seront tentés par une piastre de récompense ou qu'ils seront épouvantés par une amende de six cens ? vous savez parlez, mais vous ne savez pas agir ; vous ressemblez à ceux qui regarderaient un tigre par un tube et croiraient apercevoir un chat.

D'autres Mandarins proposèrent des mesures plus sérieuses et plus redoutables ;

— Décapiter tous les Missionnaires européens, assommer à coups de bâton les prêtres indigènes, étrangler les catéchistes et les étudiants ecclésiastiques ; peine de mort pour quiconque cache un proscrit dans sa maison et pour tout maire de village qui ne le dénonce pas ; peine de mort contre

1. 1 fr. 25 au cours du temps.

2. 0 fr. 75 environ.



tout Mandarin chrétien qui refuse d'abjurer ; tout fonctionnaire sur le territoire duquel on arrêtera un prêtre, perdra sa place ; récompense de cinq cents taëls<sup>1</sup> à qui livre un prêtre européen, et de cent taëls<sup>2</sup> à qui livre un prêtre annamite.

Tuonh-Giai, vice-roi du Tonkin, parla le dernier. On le savait favorable aux Missionnaires, enclin à leur faire accorder la liberté religieuse. Il résolut de ne pas heurter trop vivement l'Empereur, afin de lui faire accepter son opinion.

— La religion de Jésus est absolument fausse, déclara Thuong-Giai après les saluts d'usage. Elle trompe les hommes et leur cause un mal affreux, ainsi que le dit très bien Sa Majesté. Néanmoins il faut considérer ceci, que ce n'est pas d'hier qu'elle s'est répandue parmi le peuple annamite. Les chrétiens actuels le sont par la tradition de leurs parents ou même de leurs ancêtres les plus reculés ; leur nombre y compris les vieillards, les femmes et les enfants, s'élève à plus de cent mille<sup>3</sup>. Or ce n'est pas en quelques mois, ni même dans quelques années qu'on peut espérer corriger les erreurs d'une telle multitude et les ramener au bien.

« Voici comment ils procèdent pour se répandre : ils gagnent d'abord un homme, d'où sort bientôt toute une famille, laquelle, avec le temps, devient une grande bourgade. Avec de faibles débuts, ils parviennent sans bruit à un agrandissement considérable. Ils nourrissent ceux qui ont faim, donnent des vêtements à ceux qui ont froid, portent des secours aux affligés et des consolations à ceux qui

1. 4.000 francs.

2. 800 francs.

3. C'est plus de 500.000 qu'il eût dû dire, mais il fallait prendre garde de blesser le prince.



souffrent ; ils s'unissent pour faire à leurs morts des funérailles honorables. Peu leur importe la différence du pays ; ils se regardent tous comme les membres d'un même corps, d'où il arrive que ceux qui suivent cette doctrine par principe s'en engouent tous les jours de plus en plus, et ceux qui s'y attachent par fanatisme ne soupçonnent pas même leur aveuglement. D'ailleurs les chrétiens voient l'autre partie de notre peuple, au dehors, écrasée de travaux, à l'intérieur, accablée de misères ; ils voient, parmi les bouddhistes, les pères et les enfants qui ne se portent aucun secours, les proches qui sont sans commisération les uns pour les autres ; ils les voient tous les jours plongés dans la luxure, adonnés à l'injustice, dévorés d'ambition et de haines. Est-il étonnant après cela, qu'ils cherchent à s'en emparer ? N'est-il pas à craindre, au contraire, que, séduits par la bonté des chrétiens, les autres ne viennent tous les jours en plus grand nombre à eux ?

« Leurs livres, quoique écrits d'un style simple et sans art, ne contiennent rien de contraire aux bonnes mœurs, rien de nuisible à la société. Tout le fond de leur doctrine et de leur enseignement ne tend qu'à un seul but : rendre les hommes heureux et bienfaisants. Aussi, malgré leurs erreurs, les chrétiens vivent en paix, chacun dans son état ; ils paient scrupuleusement le tribut et les impôts : parmi eux, on rencontre bien peu de voleurs et de rebelles : soir et matin, ils récitent des prières ; jour et nuit, ils s'efforcent de devenir meilleurs, dans la vue d'obtenir le bonheur du ciel. Pour de vieilles et sottes erreurs dont ils sont imbus, convient-il de les punir si sévèrement ?

« Si l'on emploie à leur égard le système de la violence, ils se laisseront tuer sans se repentir, et il



n'en résultera, au dedans, qu'une grande calamité pour les fidèles sujets de Votre Majesté et, au dehors, qu'un prétexte aux projets malveillants des étrangers.

« Faut-il donc accorder aux chrétiens une liberté pleine et entière ? Non, car il serait bientôt à craindre que l'Orient ne soit inondé de souillures de l'Occident, et plus tard il deviendrait impossible de détruire les abus. Que faire donc ? Il faut prendre un moyen terme.

« Qu'on accorde une entière liberté aux anciens chrétiens ; qu'on les force à se révéler tous, peuple, soldats ou Mandarins, pour en connaître exactement le nombre et savoir au juste combien ils sont dans chaque commune et dans chaque arrondissement. On en formera ensuite une liste à part, sans inquiéter ceux qui pour le passé se sont tenus cachés. On laissera tranquilles ceux qui forment des villages ou des hameaux séparés ; pour ceux qui se trouvent mêlés aux sujets fidèles, on les groupera, selon la commodité des lieux et on ne leur permettra plus désormais d'habiter au milieu du bon peuple.

« Les anciens chrétiens, ainsi placés ensemble, pourront en toute sécurité accomplir les cérémonies de leur culte et pratiquer leur religion sans que personne ait le droit de les vexer là-dessus. Pour ceux qui, à l'avenir, se cacheraient encore ou refuseraient de faire inscrire leur nom sur la liste commune, ils seront envoyés en exil. Il sera, en outre, sévèrement défendu de se faire chrétiens à ceux qui ne le sont pas encore ; et si les Mandarins locaux découvrent quelques individus qui aient osé, après ces dispositions, embrasser la fausse doctrine de Dato, ils leur appliqueront la loi contre les rebelles ; les chefs de canton et les maires de village qui auraient connivé à leur défection subiront la même peine.



« Quant aux prêtres européens, il faut leur appliquer les lois déjà portées contre eux et les proscrire sans rémission, afin de détruire le mal dans ses racines.

« De cette manière, les anciens chrétiens vivront en paix, sans être inquiétés sur leurs fautes passées, et la source du mal sera tarie pour l'avenir. Le peuple est naturellement imitateur : il faut, pour le corriger de ses erreurs, lui donner de bons exemples à suivre. La vérité est difficile à détruire, le mensonge se dissipe sans peine. Mettons en pratique notre religion sublime ; faisons-la briller d'un vif éclat ; on verra peu à peu l'erreur et la doctrine perverse disparaître d'elle-même, comme la neige fond aux rayons du soleil. Alors la paix et l'abondance règneront dans le royaume et chacun, dans le transport de sa joie, battra des deux mains le tambour sur son ventre<sup>1</sup>. Notre sainte religion sera de plus en plus prospère et celle des chrétiens tombera dans le mépris de jour en jour. Ses disciples se regardant alors entre eux et se voyant isolés, comme en dehors de l'espèce humaine, reviendront d'eux-mêmes à nous et se corrigeront, sans qu'il soit besoin d'employer pour cela la violence. »

Mais ni les sages et politiques représentations du vice-roi du Tonkin, ni celles, très fermes aussi du vice-roi des basses provinces, ne devaient l'emporter sur les conseils des Lettrés.

\*  
\* \*

Quelques semaines plus tard les trompes résonnaient lugubrement autour des pagodes impériales ;

1. Proverbe annamite, pour exprimer la joie portée à sa plus haute expression.



des cavaliers passèrent, armés de lances, rejetant sur les bords des routes les habitants accourus.

Une longue clameur d'angoisse retentit sur toute la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin, alors que les édits de persécution, revêtus du sceau royal, étaient étalés côte à côte sous l'auvent cornu des pagodes.

#### ÉDITS DE TU-DUC

« La religion perverse de Jésus a d'abord été apportée en Chine, du temps des Minh, par un certain Loi-ma-doi (le Père Ricoi, jésuite) ; ensuite elle s'est propagée dans notre pays sous la dynastie des Lé. Cette religion fausse commença par s'introduire furtivement parmi les populations ignorantes qui habitent les rivages de la mer ; ces gens simples et sans lettres furent séduits par les ruses et l'argent des prédicateurs. Ceux-ci achetèrent plusieurs grands terrains incultes qu'ils défrichèrent et où ils établirent de beaux villages, ils construisirent des greniers à riz, des églises pour exercer le culte et enseigner leur mauvaise doctrine. Le peuple s'est attaché à eux avec passion et leur est soumis en tout.

« Peu à peu cette mauvaise doctrine s'est répandue par tout le royaume, et maintenant environ les quatre dixièmes de notre peuple en sont infectés<sup>1</sup>. Ils ont beaucoup de partisans cachés parmi les Mandarins et les soldats et, si nous n'y prenons garde, cette peste finira par envahir tout le royaume. »

Après avoir rappelé tous les efforts que lui et ses prédécesseurs ont inutilement multipliés pour détruire le christianisme, le Roi blâme sévèrement la vénalité de ses Mandarins, qui ménagent cette canaille ; arrive enfin le dispositif :

<sup>1</sup> Tu-Duc exagère visiblement ; la proportion pour la Cochinchine seule était un chrétien sur cent et, pour la Cochinchine et le Tonkin réunis, un sur 50.



« Quant aux simples chrétiens, ordre est donné aux chefs de village de travailler à leur conversion, en leur faisant observer les cérémonies pour le mariage, les funérailles, le culte des ancêtres et celui des esprits tutélaires de chaque commune. Un délai d'un an est accordé pour cela ; passé ce temps, on laissera en paix les chrétiens revenus de leurs erreurs ; ceux qui auront persévéré dans le mal seront marqués sur les deux joues des caractères *ta-dao* (religion perverse) et le nom de la préfecture.

« Pour vaincre leur obstination, on fera de nouveaux efforts pendant un an, après quoi ceux qui sont incorrigibles seront condamnés, les hommes à servir dans la milice, les femmes à être domestiques des Mandarins. Les chefs de village qui auront bien rempli leur devoir et converti beaucoup de ces imbéciles, auront une récompense proportionnée à leurs mérites, les autres seront punis par la perte de leurs dignités. »

#### ÉDIT CONTRE LES MANDARINS CHRÉTIENS

« La religion perverse des chrétiens cause des maux infinis. On ne peut l'assimiler aux autres sectes superstitieuses, lesquelles sont tolérées par le gouvernement, tandis que la première a toujours été sévèrement proscrite. Ceux qui observent cette religion forment une société particulière et, quoiqu'ils ne se soient pas ouvertement révoltés contre nous, il est évident qu'au fond du cœur ils sont attachés fortement au parti d'un autre royaume.

« C'est pourquoi nous ordonnons qu'on fasse une recherche exacte de tous les mandarins qui appartiennent à cette secte maudite. Ceux qui l'auront abjurée sincèrement seront néanmoins déchus de toute dignité. Quant à ceux qui refuseront de l'abjurer, les Mandarins de lettres, du neuvième au dix-huitième degré, et les Mandarins militaires, depuis le sixième degré et au-dessous, seront condamnés à être étranglés sur le champ. Il faut donc précéder à une enquête générale, afin de découvrir jusqu'au dernier des fonctionnaires chrétiens. Tous ceux qui ne les accuseront pas ou qui les cacheront seront passibles de la même peine qu'eux. »



## AUTRE ÉDIT

« Depuis longtemps la religion perverse de Jésus a pénétré dans ce royaume, elle s'est répandue partout et a séduit le peuple ; des édits sévères la prohibent ; quand les chrétiens sont dénoncés, on les punit sans miséricorde ; mais ces imbéciles sont si profondément aveuglés, qu'un grand nombre demeurent encore attachés à cette mauvaise doctrine.

« Quand les navires étrangers sont venus ici, sans aucun motif, et ont jeté le trouble et le désordre dans les provinces de Quang-Nam et de Gia-Dinh (Tourane et Saïgon), sans cependant obtenir aucun succès, ils ont demandé d'abord à faire alliance avec nous et nous ont humblement prié d'accorder la liberté de religion. Il est donc évident que ces barbares n'ont pas d'autre intention en venant ici.

« Les sectateurs les plus influents de cette religion perverse pensent certainement qu'à la prière de ces barbares nous révoquerons peut-être les édits qui la prohibent. Nous sommes intimement persuadés qu'ils nourrissent cette espérance insensée au fond de leur cœur. Il faut donc les châtier une bonne fois, séparer le bon grain d'avec cette mauvaise herbe, le bon peuple d'avec cette canaille, afin d'anéantir ces espérances perfides.

« ... Quant à ceux qui nourrissent dans leur esprit des sentiments hostiles, il faut les séparer, les disperser dans les villages voisins et les mettre sous la surveillance de bons gardiens. Nous ne parlons pas ici des vieillards, des femmes, des enfants, ni de ceux qui demeurent paisibles. Ainsi nous avons clairement désigné ceux qu'il faut emprisonner, ceux qu'il faut disperser et ceux qu'on doit laisser tranquilles.

« ... Il y a des villages qui sont composés entièrement de cette canaille, il y en a d'autres où le bon peuple et la canaille sont en nombre égal, il y en a aussi où la canaille est peu nombreuse. Là où ils sont en majorité, il faut enfermer tous leurs chefs, ainsi que ces femmes déterminées (les religieuses indigènes) qui vont porter partout



des lettres et des nouvelles. Pour les villages où la canaille est en petit nombre, le bon peuple de ces villages suffira à les garder.

« Tout ce que nous venons de dire regarde spécialement les préfets et sous-préfets. Ces mandarins doivent aussi faire le dénombrement de tous les garçons au-dessus de quinze ans et les passer en revue à des jours fixés, afin de s'assurer s'ils sont dans leurs villages. Si quelques-uns s'absentent, il faudra aussitôt arrêter leurs gardiens, les punir et les obliger à les retrouver ; autrement ils seront responsables et punis à leur place. Les préfets et les sous-préfets qui seraient négligents seront punis aussi. C'est ainsi que nous arriverons à séparer les honnêtes gens des fourbes et les bons des méchants.

« Tous nos fonctionnaires doivent considérer attentivement ces prescriptions et s'y conformer avec soin. Si quelques-uns suivent encore leurs idées particulières, comme par le passé, ils seront châtiés comme désobéissant aux lois. Ne voyez-vous pas que nous sommes forcés de nous fatiguer continuellement pour vous instruire ? Pour tout le reste, qu'on se conforme aux anciens édits. »

#### ÉDIT D'EXTERMINATION

« ARTICLE 1. — Tous ceux qui portent le nom de chrétiens, hommes ou femmes, riches ou pauvres, vieillards ou enfants, seront dispersés dans les villages bouddhistes.

« ARTICLE 2. — Tout village est responsable de la garde des chrétiens qu'il aura reçus, dans la proportion d'un chrétien sur cinq habitants.

« ARTICLE 3. — Tous les villages chrétiens seront rasés et détruits ; les terres, jardins et maisons seront partagés entre les villages d'alentour, à la charge pour ceux-ci d'en acquitter les impôts.

« ARTICLE 4. — Les hommes seront séparés des femmes ; on enverra les hommes dans une province, les femmes dans une autre, afin qu'ils ne puissent se réunir ; les enfants seront partagés entre les familles qui voudront les nourrir.

« ARTICLE 5. — Avant de partir, tous les chrétiens,



hommes, femmes et enfants, seront marqués à la figure ; on gravera sur la joue gauche les deux caractères « *ta dao* » (religion perverse) et sur la joue droite, le nom du canton et de la préfecture où ils sont envoyés, afin qu'ils ne puissent s'enfuir. »

C'était la fin. Le décret fut exécuté avec la dernière rigueur dans toutes les provinces. Il aurait amené en peu de temps la ruine complète des efforts des Missionnaires, s'il avait été en vigueur seulement cinq ou six ans. Tel qu'il fut appliqué, il causa des désastres incalculables. Quand, après la paix, les fidèles se réunirent et rentrèrent chez eux, près de cinquante mille chrétiens manquaient à l'appel.

Cinq ans plus tard un certain nombre d'enfants que les décrets avaient arrachés à leur famille revenaient à My-Tho. L'impression de terreur dont ces scènes épouvantables les avaient frappés, quand ils furent enlevés des bras de leurs mères par la soldatesque, les faisait encore trembler. A tout ce qu'on pouvait leur dire ils ne savaient que répondre ce mot :

— *Sol !* J'ai peur !



Tu-Duc avait offert la vie aux Annamites qui voudraient rendre hommage aux Mandarins et fouler la Croix. Beaucoup refusèrent de se soumettre et partout tombaient des têtes qui n'avaient pas voulu se courber.

Voici ce que me conta un vieil Annamite que les persécutions avaient contraint de fuir à Tra-Vinh :

« Tout enfant, mon père m'avait conduit à Vinh-Tri pour vendre à un marchand de Chine le poisson sec de l'année.



Sur la place du marché entre ses deux aides, le bourreau mandarinal était debout. Il portait un tablier de cuir jaune ; le fourreau de son large sabre était de brocart d'or. Les Annamites de la Province qui n'avaient pas voulu se soumettre aux décrets de Tu-Duc, attendaient autour de lui, les mains liées derrière le dos. On leur avait placé une petite plaque de bambou entre les dents afin qu'ils ne pussent blasphémer l'Empereur. Ils étaient rangés en bon ordre et demeuraient indifférents, tandis que derrière eux, la foule, avide de spectacles sanglants et comme partout stupide autant que cruelle, ondulait bourdonnante. Ça et là un *Co-Vang*<sup>1</sup> à l'uniforme glorieux, la pique au poing, se tenait immobile sur son cheval... Entre les dalles le sang formait des mares où le ciel se reflétait rouge.

Une à une les victimes venaient s'agenouiller devant le bourreau. Il saisissait leur natte, les décapitait d'un seul coup de coupe-coupe appuyé extérieurement à son avant-bras. Puis il lançait au loin les têtes sanglantes, dont les lèvres, subitement tendues sur les dents, crispaient un rire atroce. Des flots de sang clair s'élançant sur le sol refoulaient les larges plaques qui s'en allaient ruisseler entre les genoux des chrétiens.

Dans un angle de la place mon père reconnut l'un de ses amis, le vieux constructeur de sampang-Khaï, chez lequel nous avons décidé de passer avant de rentrer au village. Il était assis sur une pierre, indifférent et superbe ; il attendait son tour. Sa fille Yo-Min-Lai était affaissée sur les dalles à ses pieds et levait vers lui des yeux désolés.

De temps en temps avec la régularité du flux et du reflux d'une mer, le flot de sang venait mouiller

1. Mercenaire chinois,



les pieds et souiller la robe de la jeune fille. Mais elle n'avait point le temps d'y prendre garde.

Elle ne songeait pas non plus que bientôt son tour viendrait, qu'il lui faudrait s'agenouiller devant le bourreau tonkinois, qu'elle sentirait la tiédeur du glaive ruisselant sur son cou pur comme le jade ; que sa jolie tête tomberait et irait se mêler à celle des rudes sampaniers et des paysans de la rizière... ni qu'elle était une faible enfant, ni qu'elle avait seize étés et que la vie lui souriait comme les ibiscus des haies paraissent sourire au soleil qui dépasse les banians. Son père allait mourir : pour la petite Annamite le ciel venait de s'effondrer. Il faisait noir. Quelqu'un avait soufflé le soleil.

... Cependant les exécutions étaient sur le point d'être terminées ; la garde des Co-Vang avait été triplée et l'on pouvait à peine approcher de la place. Le monceau des cadavres grossissait, tandis que celui des chrétiens diminuait. Bientôt ils ne furent plus que cinquante et bientôt plus que dix. Le soleil arrivait au milieu de sa course... Enfin la dernière tête roula dans un lac rouge qui fumait et les deux aides du bourreau s'avancèrent vers Khaï...

Alors on vit s'agiter les rideaux d'une chaise mandarinale. Une main les entr'ouvrit et fit un signe. Deux Co-Vang s'approchèrent de Khaï et l'emmenèrent devant la portière de la chaise. Les tentures s'écartèrent tout à fait et l'on vit apparaître le Quan-An.

— Ecoute, dit-il, voici les paroles de l'Empereur : unique sublimité. Tu as renoncé à la religion et aux coutumes des Ancêtres, malgré l'ordre des édits ; tu as caché les « barbares d'Europe » dans ton atelier. Tu as donc mérité la mort des régicides et tu devrais être « lang-tri ». Mais, sans le savoir peut-être, tu te faisais l'ennemi de l'Empire et tu n'étais



qu'un jouet entre les mains des prêtres-missionnaires. Or tu es le plus vieux et aussi le plus sage parmi ceux-ci, qui ne sont plus. La volonté de l'Empereur te dit par ma bouche : Abjure ton ambition et ton orgueil ; rends hommage à Phat et la clémence de Sa Majesté rayonnera sur toi.

— Tous mes frères sont morts, répondit le vieux Khai. Mes fils sont tombés au commencement de la dernière lune sous le coupe-coupe du bourreau de Hoang-Nguyen ; mon grand-père avait combattu les Tay-Son dans les rangs de l'armée fidèle ; je n'ai plus rien à chérir et l'Empire enseigne l'ingratitude. Que le bourreau achève ce que Thieu-Tri et Tu-Duc ont commencé ; je n'accepte plus rien des hommes.

Les rideaux retombèrent. La chaise s'éloigna. Les deux aides du bourreau entraînèrent Khai au milieu de la place. La foule se rapprocha chuchotante.

— C'est le tour du plus vieux des Chrétiens.

— Agenouille-toi, dirent les aides.

Yo-Min-Lai poussa un cri et se renversa en arrière. La tête du vieillard venait de tomber ; elle était là, blême, avec des yeux tristes qui semblaient lui adresser un dernier adieu.

— Et Yo-Min-Lai, qu'est-elle devenue, demandai-je ?

— Yo-Min-Lai ?

— Elle fut ma femme ! Le Quan-An avait ordonné qu'on lui fit grâce et qu'on la déportât. Nous l'avons ramenée le soir même dans notre paillote. Elle repose aujourd'hui près de son père dans le tombeau des Ancêtres. Et les tamariniers qui veillent à son chevet, à l'heure où les aigrettes blanches viennent de tous les points de la rizière, où semble se fondre lentement le soleil, murmurent encore au vent qui passe sur l'eau brunissante, les vertus de Yo-Min-Lai, la Chrétienne.



## CHAPITRE IX

### THÉOPHANE VÉNARD <sup>1</sup>

C'était le huitième mois, le soir de la fête du « Cai-den ».

Il y a longtemps, très longtemps, à l'époque où régnait en Chine la dynastie des Tongs, vivait un poisson prodigieux qui avait le don redoutable de se changer en homme. Et c'était alors un homme d'espèce malfaisante, qu'on voyait se glisser le soir dans les maisons des pauvres et des riches, dans les palais des grands. Il séduisait les jeunes filles et les emmenait avec lui dans son royaume d'algues et de corail.

La désolation était sur tout l'Empire. Mais un sorcier ingénieux inventa un stratagème pour mettre en fuite ce poisson « ma-couï <sup>2</sup> ». Sur son conseil les Chinois accrochèrent tous les soirs devant leurs cases une lanterne en forme de poisson ; dans cette lanterne brûlait une petite lampe. Le poisson « ma-couï » allait de porte en porte et devant chaque lanterne grommelait :

1. « Né à Saint-Loup-sur-Thouet (Deux-Sèvres) le 21 novembre 1829, — Martyr au Tong-King le 2 février 1861 ».

2. Le mauvais esprit qui rôde.



— « Ceci est la maison d'un frère, et voici son effigie ; rien à faire dans cette maison. »

Et il s'en allait. Et toujours et partout il voyait des lanternes ; et derrière leurs auvents clos, les gens frottaient leurs mains jaunes et se moquaient du poisson-homme. Un jour il mourut et l'on n'eut plus besoin au coucher du soleil d'allumer les lanternes de papier ; puis on ne les alluma plus qu'une fois l'an, la nuit du huitième mois, en souvenir du bon sorcier. Et on ne les découpa plus seulement en forme de poissons : les marchands en firent de toutes sortes, de toutes les dimensions, de toutes les couleurs. Et il n'y avait plus que les vieillards inutiles pour se rappeler les origines de la fête.

— Il ne faudrait pas conclure toutefois que les Annamites sont plus ridicules que les gens superstitieux de chez nous et surtout que ces riches trafiquants de riz ou commerçants de Saïgon dont les « porte-bonheur » en cacaouettes-fétiches dansent à la lucarne d'une automobile brutale comme l'ancien char des premiers Mings ?

C'était, donc, la fête du Caï-den. La rue était pleine des enfants et de lanternes. Toutes sortes d'animaux en papier évoluaient au-dessus de la foule : crabes verts qui plongent dans le ciel leurs pinces ouvertes ; con-ca-lay, poissons volants dont les deux ailes sont placées près des ouïes ; cou-la-ba, tortues de rivière qui branlent leur tête à bec de corne comme de vieilles « bahia » ; des con-ca-nham-cao, requins à tête de marteau, à la peau noire et lustrée comme du velours ; des libellules, des scorpions, des têtes de buffles, des tigres, des oiseaux étranges, des panthères articulées qui roulent des yeux torves et claquent sinistrement des mâchoires : tous les animaux de la jungle, de l'air et des eaux, des dragons, des licornes, des chimères, toutes les



bêtes de l'inconnu dandinaient leur carcasse légère au gré de la brise, à l'extrémité des bambous.

Les « niôs » trottaient, galopaient, roulaient à terre ; des embarcations arrivaient de toutes parts, s'abattaient sur la rive, toutes blanches, semblables, dans le clair de lune, à des cygnes... Des enfants levaient, pour éclairer les arrivants, leurs poings fermés qui brandissaient des lanternes ! D'autres surgissaient de la cabane des sampangs, descendaient, pateaugeaient dans l'écume, se bousculaient comme de jeunes buffles qui sortent de l'arroyo et agitaient toutes les tiges du « sage » à l'extrémité desquelles se balançaient des lanternes.

— Devant les boutiques, les Chinois placides, carrés dans leurs fauteuils d'ébène à dossiers ajourés, croisaient leurs mains sur leurs abdomens et fumaient de longues pipes en regardant la rue tumultueuse et flamboyante. Derrière eux, leurs épouses, haussées sur des sabots ouvragés, tendaient leurs figures maquillées et poudrées vers des bambins hurlants. Des mendiants vêtus de loques déchiquetées longèrent les boutiques. Les « Huong » passèrent, psalmodiant d'un ton larmoyant les supplications et les prières : ils allaient sans que personne leur donnât une sapèque, appuyés sur de longs roseaux et portant, jetée par-dessus l'épaule, la besace classique.

— Une petite voix de crécelle appela faiblement ; c'était un pêcheur qui passait ; essoufflé, il rejoignit un groupe, l'entraîna à l'écart, dans un massif d'aréquier.

— Je cours sur vos talons depuis une demi-heure, dit-il. Chaque fois que je croyais vous rejoindre, ces maudits garnements se jetaient dans mes jambes avec leurs lampions et leurs bambous.

— Au fait ! viens au fait, dit quelqu'un.



L'homme remit un papier sur lequel étaient tracés des signes. Les pêcheurs chrétiens de Hong-Kong à Haï-Nan et de Haï-Nan au Tonkin faisaient savoir que deux Missionnaires de France allaient aborder à proximité de Ving-Tri.

Il y avait près de deux heures que de la plage Nord les pêcheurs de Ving-Tri surveillaient le large. Parfois une barque de pêche agitait une lanterne verte au fond de la nuit et soudain l'on vit monter une lueur blanche, puis une autre, puis une troisième, le long d'un mât, à la hauteur de Cuam-Cam.

Un mot passa :

— C'est la Mission !

La baie s'étalait bleurâtre et pâle dans sa ceinture de blocs indistincts et de montagnes presque invisibles. La flottille des barques, où les lampions étaient éteints, s'approchait dans le brouillard tiède au chant des rameurs. Des lueurs blanches descendirent le long des mâts, coururent sur le rouf des jonques.

A cet instant même on distingua un léger clapotis, un chuchotement de voix et la pointe du sampang lancée d'un dernier élan vint broyer les cailloux et les varechs.

Et c'est ainsi que le Père Théophane Vénard et un autre Missionnaire, arrivant de Macao, après avoir échappé aux pirates de Tin-Pac et aux inquisitions mandarinales, purent débarquer au Tonkin, un soir de Cai-den.

— Avant la fin de la nuit, les pêcheurs avaient conduit les Missionnaires chez les Espagnols de Cuam-Cam. Les dangers ne faisaient que commencer.

— Il fallait quitter ce refuge. M. Vénard et un autre Missionnaire, M. Legrand, qui parlait et écri-



vait l'annamite, devaient rejoindre leur poste et les Missions françaises, que dirigeait Mgr Retord. Il fut décidé d'accompagner les deux Pères, de conduire le sampang qui devait aller aborder aux environs de Ving-Tri. On apprit au dernier moment que les jonques de guerre de Tu-Duc tenaient le golfe. Les soldats avaient été prévenus. On savait que des Missionnaires venus de Macao avaient débarqué ou cherchaient à débarquer ; l'on avait même promis le grade de Capitaine à tout soldat qui se saisirait des Européens et 1.000 piastres au pirate qui apporterait leur tête. A la dernière minute un fort vent se leva. Il fut convenu qu'on prendrait, à travers la forêt, des sentiers que connaissaient les guides, et l'on partit.

Et voici comment le Missionnaire décrit à sa sœur son voyage et son arrivée à Ving-Tri :

« Nous devons aller en barque, mais le vent étant contraire, nous ne pûmes nous rendre à temps à une certaine station. Il nous fallut changer de route et traverser, portés dans des filets, selon la coutume du pays, un grand nombre de villages annamites et même un grand marché qui se tenait en travers du chemin que nous devons prendre. Nous étions au beau milieu de ce marché, vis-à-vis la demeure d'une certaine autorité du village, devant laquelle la règle est que les inférieurs doivent marcher à pied par respect, et nous nous donnions bien garde d'observer la règle. Nos porteurs filaient au plus vite. Tout à coup un soldat crie :

— Quels sont ces hommes qui ne descendent pas de leurs filets ?

Le catéchiste chef de la bande répond :

— Ce sont des malades, gens de ma maison.

— Au moins, ajoute la sentinelle, il faut abaisser le filet.



« Les porteurs abaissent le filet, M. Legrand comprenait ce qui se passait, et, selon le langage du pays, il avait peur *dans son ventre*. Pour moi, je n'y entendais pas malice et, voyant abaisser mon filet, je crus dans ma simplicité qu'il fallait descendre. J'allongeais déjà mes jambes. Vous concevez quelle besogne j'allais faire. Heureusement les porteurs ne me laissèrent pas le temps d'accomplir mon dessein et remirent prestement le système sur leur dos. Si l'on avait fait une visite, vous pensez quelle trouvaille, quel nid, quels oiseaux !

« A peu de distance nous rencontrâmes un fleuve et plusieurs barques chrétiennes, nous nous jetâmes dans une, et, vogue la nacelle ! Elle nous mena directement chez Mgr Diaz, vicaire apostolique du Tong-King central. Deux courriers envoyés par Mgr Retord nous y attendaient pour nous prendre et nous piloter jusque dans notre Mission. Après quelques jours de repos, nous dûmes adieu à l'hospitalité espagnole, si vraie, si franche, si cordiale, si noble, et nous entreprîmes notre dernière étape, qui pour cela n'en était pas moins dangereuse !

« Nous allions de nuit et en barque. Nous dûmes passer devant une citadelle et devant un poste de 400 soldats occupés à garder le magasin de riz du Roi. Rendus vis-à-vis de la citadelle, nous fûmes interpellés ; les gens de notre barque répondirent qu'ils conduisaient un Mandarin. On ne les crut pas, et nous entendîmes aussitôt sonner la corne d'alarme, battre le tambour, et une barque de guerre se mit à notre poursuite. Mais nous avions le devant et elle ne put nous atteindre. Une seconde barque nous suivait, portant une partie de notre bande ; elle fut attaquée. Elle se défendit avec ses rames, et fit tant de manœuvres qu'elle put égale-



ment s'échapper ; quant au poste de 400 soldats il devait dormir.

« Voilà en gros, ma chère sœur, comment on voyage au Tong-King, le plus souvent la nuit, tantôt en naviguant sur les fleuves, les ruisseaux et même les rizières, avec un changement continuel de barques, tantôt comme de grands seigneurs sur le dos de ses semblables, dans des espèces de lits de sangle ou de hamacs ; une natte vous met à l'abri des regards indiscrets des passants ; tantôt à pied, sans chaussures, par de petits sentiers ménagés entre les champs de riz. Le jour, on peut se tirer de la difficulté du chemin ; mais la nuit, il faut se résigner à marcher clopin-clopant, à tomber dans les trous, dans l'eau des rizières, dans la boue ; souvent c'est en vain que l'on cherche la terre ferme ; chacun pour soi dans ces moments périlleux où, croyant poser solidement le pied, vous glissez légèrement sur une terre argileuse et humide et mesurez votre longueur par le terrain. N'est-ce pas que voilà une manière de voyager bien pittoresque ?

« Ce fut le treize à trois heures du matin, que je touchai le sol de ma Mission, et que je vis mon vicaire apostolique, l'illustre Mgr Retord. »

Théophane Vénard fut témoin de la grande inondation de 1856 qui faillit emporter les Missions ; il connut les espoirs que fit naître l'Ambassade française de 1857 ; puis il paya son tribut au climat ; il tomba terrassé par la fièvre. Un sampanier le conduisit au médecin chinois que lui avait désigné Mgr Retord et ce même sampanier sauva certain jour la Mission.

Il avait accompagné l'Evêque et les Missionnaires à la Communauté de Ké-Vinh. Il errait par la rizière, flanait comme aiment flaner les



Annamites et tous les Orientaux. Il aperçut des soldats qui se glissaient derrière les touffes de tamaris et les roseaux. Le sampanier put alerter les trois Européens avant l'arrivée des soldats et les soustraire en barque à leurs recherches.

Voici comment Théophane Vénard conte lui-même ces deux événements et révèle les étranges et souverains procédés de la médecine chinoise :

« A la fin de l'année 1856, j'étais devenu phthisique et asthmatique prononcé, sans espoir de guérison que la résurrection générale ; alors j'ai pris l'avis de Mgr Retord, et je me suis décidé à subir une opération très délicate, que la médecine chinoise n'emploie que dans les cas de maladie extrême ; j'appellerai cette opération *cautérisation* ; en annamite cela se dit *Phep-Quéuou* ; elle consiste à brûler des petites boulettes d'une certaine herbe un peu semblable à l'absinthe en certaines parties du corps.

« Dans le corps de l'homme, il y a 360 points où l'on peut brûler selon les différentes maladies. Vous avez mal aux yeux, on vous brûlera en un petit point qu'il faut chercher entre le pouce et l'index ; ainsi des autres maladies. Le point difficile, c'est de trouver juste l'endroit où il convient de brûler ; car si l'opérateur se trompe, il peut estropier, rendre un homme boiteux, aveugle, lui mettre la mâchoire de travers, etc. A ce préambule ne vous hâtez pas de sourire et de crier à la superstition, car je parle de choses parfaitement avérées et dont j'ai été témoin plusieurs fois ; enfin j'ai été moi-même patient sur la sellette.

« Or donc ma maladie n'était pas de celles qu'il est aisé de traiter, et, si l'on se résout à l'opération, il ne s'agit pas de brûler quelques dizaines de boulettes seulement, mais bien des centaines. Les



endroits où il faut brûler s'appellent *huyet*, fosses ; il y a des *fosses* qui veulent que l'on soit assis pour que l'on brûle efficacement ; pour d'autres on se couche ; pour celles-ci, il faut s'accroupir sur ses talons, pour celles-là se tenir debout ; et quand vous avez pris telle ou telle position, gardez-vous de remuer avant la fin de l'opération, mais armez-vous de votre grande vertu de patience pour souffrir le feu de ce petit purgatoire aussi longtemps que les Esculapes le jugeront opportun. Généralement pour trouver les *fosses*, on prend pour mesure la longueur de la seconde articulation du doigt majeur de la main gauche, et, plaçant une règle flexible à tel point de votre corps, la dirigeant selon telle direction qui varie suivant la maladie, l'on compte sur cette règle un certain nombre d'articulations selon que les livres l'indiquent ; quelquefois il faut prendre la largeur de la bouche fermée ; enfin il y a une foule de menues précautions qu'il serait trop long d'énumérer ici.

« Quant à ce qui me concerne, on m'a cautérisé ou brûlé des boulettes sur le sommet de la tête en quatre endroits, à côté des omoplates, vis-à-vis la naissance des poumons ; au-dessous, en six endroits ; le long de la colonne vertébrale, un peu en côté, au bas de la gorge, tout près de l'os, au milieu de la poitrine, sur le ventre, au-dessous des genoux, sur les pieds et sous les pieds, en tout 500 boulettes, dont un peu moins de 200 à la naissance des poumons. Quand on a brûlé, au bout de quelques jours les *fosses* rejettent le principe morbifique par un peu de pus jaunâtre ; mais quand il ne se forme pas de pus, l'opération est manquée et plus nuisible qu'utile. Pour moi, il y a des *fosses* qui ont réussi, et c'est le plus grand nombre ; quelques-unes seulement sont demeurées sans pus.



« Voilà donc où j'en suis de ma santé : en assez bonne voie, cependant encore un peu chancelant. Sans doute, la nature a bien envie quelquefois de se plaindre et de murmurer, et ce n'est certes pas elle qui choisit toutes ces croix et ces crucifiements ; mais nous ne sommes ici-bas que pour lutter contre les instincts déraisonnables de cette nature déchue.

« Après vous avoir parlé de mes maladies, c'est, ce semble, avoir tout dit à propos de moi ; car, être malade, c'est toute ma vie ». — (Mgr Retord disait du Missionnaire, au mois de juin 1857 : « M. Vénard semble avoir choisi les souffrances pour sa spécialité. ») — « Cependant, j'ajouterai quelques détails pour faire ma lettre plus longue, et ces détails ne diront que des choses désolantes et tristes, des blocus, des persécutions, des fuites et des morts.

« Je me trouvais avec Mgr Retord et un de mes confrères, M. Charbonnier, à la communauté de Kê-Vinh, quand, le vingt-sept février, à huit heures du matin, on nous annonce que le Mandarin de la sous-préfecture cerne le village. Aussitôt Monseigneur est conduit dans une cachette souterraine, et M. Charbonnier et moi sommes colloqués dans un entre-mur, où nous restons quatre heures sans voir la lumière du jour. Au bout de ce temps, on vient nous avertir que le Mandarin est reparti, emmenant avec lui le directeur du collège, prêtre vénérable, appelé Tinh, un de ses catéchistes, et le maire et l'adjoint du village. — Eh ! pourquoi donc, direz-vous, cet importun de Mandarin est-il allé si subitement troubler votre sécurité ? — C'est que, dans une province voisine, les Grands Mandarins ayant arrêté un certain nombre de chrétiens, les ont contraints, à force de coups de bâton, de faire des déclarations compromettantes sur le lieu de résidence des



chefs de religion, en particulier sur Kê-Vinh ; et en outre, une pauvre femme, qui portait plusieurs lettres européennes à un Missionnaire, a laissé saisir ces lettres, et, mise à la question, elle a déclaré qu'on les lui avait remises au village de Kê-Vinh. C'est pourquoi les grands Mandarins de notre province, informés par les grands Mandarins de la province voisine que ce village de Kê-Vinh était un repaire d'Européens et de chefs de religion, avaient envoyé le sous-préfet faire la visite domiciliaire dont j'ai parlé.

« Mais ce n'est là que le commencement d'une série de maux ; car le deux mars suivant, le général de division qui commande les troupes de la province et le Mandarin de la justice criminelle sont venus en personne avec deux cents soldats armés de fusils, de haches, de lances, de marteaux et de canons, pour mettre notre communauté au pillage, abattre l'église du village et l'église du collège ; mais d'Européens, de prêtres annamites et de catéchistes, ils n'ont pris personne, car nous avions reçu la nouvelle de leur venue et nous avions décampé avec armes et bagages. Le lendemain du désastre, nous sommes revenus au gîte, où nous n'avons trouvé que des ruines. Mais les alentours étaient remplis d'espions, nous dûmes quitter de nouveau la place ; Mgr Retord et M. Charbonnier allèrent se cacher sur les montagnes, et moi, je me suis rendu secrètement en barque jusqu'au collège de Hoang-Nghuyen, où j'avais déjà résidé les deux années précédentes, en compagnie de M. Castex. »

\*  
\* \*

— Mais les édits de Tu-Duc recevait de toutes parts leur application intégrale. « Nous vivions



comme les hérons de la rizière, toujours le regard et l'ouïe aux aguets, montant de la plaine à la montagne et de l'arroyo à la forêt ; parfois nous nous retirions dans des souterrains, espèces de tombeaux où nous nous enterrions avant la mort. Une nuit, nous sommes restés ensevelis pendant huit heures, n'ayant pour respirer que l'air communiqué par un tube de bambou. Quand nous en sortîmes, à demi-asphyxiés, nous avions l'air hébété et idiot. »

Les recherches des Mandarins étaient si actives qu'il était presque impossible de ne point tomber entre leurs mains. Un prêtre indigène fut pris et exécuté immédiatement ; ses compagnons furent envoyés en exil : les femmes subirent le sort épouvantable des captives livrées à ces pirates qui hantent la baie d'Along et cherchent des concubines aux riches chinois ; les enfants séparés de leur mère furent envoyés dans la basse Cochinchine et les hommes portèrent jusqu'à la mort en quelque pays malsain, la chaîne des malfaiteurs !

Hoang-Nghuyen fut un jour encerclé...

Il était trois heures, les Missionnaires voulaient aller en sampang jusqu'à Vinh-Tri. Le soleil chauffait les planches du tillac et le bois du bordage, grillait le treillage du rouf, les palmiers de la rive inclinaient vers l'arroyo leurs branches lasses et leurs feuillages enroulés en conques ; une vapeur légère et tremblotante fumait au-dessus des rizières... C'était l'habituel et doux paysage d'Indochine : des buffles, enfoncés jusqu'au garrot dans la boue, soulevaient leurs mufles noirs et leurs cornes aplaties, puis reprenaient leur sieste ; immobiles, debout, figés dans cette gangue, des crabiers sur une patte, parmi les mottes de terre grise, des tourterelles perchées sur les rejets de



bambous, tordaient, pour surveiller les intrus, leurs cous irisés. On vit alors s'élever dans l'air un vol tournoyant de hérons ; sur l'eau calme courut une rumeur ; des crabiers s'enfuirent et des aigrettes vinrent choir parmi les arbres de la Mission. Une troupe d'hommes, une flottille de sampangs devaient circuler invisibles ou se poster parmi les joncs.

Les sampaniers rentrèrent inquiets et confiaient leurs craintes au Père Vénard.

— Les Mandarins se borneront sans doute à nous espionner, répondit-il. Néanmoins qu'on se tienne prêt au départ.

Et voici le récit qu'il fit lui-même des événements qui suivirent :

« A la nuit, un chrétien arrive de la préfecture en hâte et nous annonce que les Mandarins sont en marche pour venir nous bloquer ; deux heures après, nouvelle que les troupes sont arrivées à tel endroit. Il faut donc se résigner à plier bagage, et promptement. Songe si c'était chose facile : deux Européens, trois Pères Annamites, dix à quinze catéchistes, plus de cent élèves, et tout le bagage de la Mission qu'il faut mettre en lieu sûr. Mais nos Annamites sont si bien exercés à plier bagage qu'en quelques heures, hommes et effets furent cachés en divers lieux.

« Dès le matin de la Saint-Barnabé, la troupe mandarine arrive au nombre de 2.000 plus 1.000 à 1.500 jeunes gens des villages voisins, partis pour garder les avenues. En un clin d'œil, ils bloquent non seulement Hoang-Nghuyen, mais encore trois autres villages chrétiens et un annamite, situés dans la même direction. Ils se croyaient bien sûrs de leur coup et pensaient prendre le lièvre au gîte ; heureusement nous avons placé notre monde dans nos



chrétientés plus éloignées, et il n'y eut que deux élèves qui furent saisis dans les champs en flagrant délit d'escapade, emportant avec eux leur petit bagage d'écoliers ; de suite ils furent gratifiés chacun d'une cangue.

« Les soldats s'étaient promis un large butin, mais ne ils trouvèrent que des maisons vides, comme si elles eussent été abandonnées depuis longtemps. Leur rage les porta alors à aller bloquer deux autres chrétientés d'un autre canton, où tous les élèves du collège s'étaient réfugiés, et où ils eussent été infailliblement pris, si nous ne les avions pas licenciés dès le grand matin. Il n'y eut qu'une dizaine de retardataires qui furent rencontrés fuyant dans la campagne et dont les soldats s'emparèrent et qu'ils mirent à la cangue, comme les deux autres. Dans ce nombre se trouva aussi un vieux diacre âgé de plus de soixante-dix ans. Les Mandarins ne pouvant trouver aucun catéchiste ou élève dans les quatre premiers villages, s'emparèrent de notre vieux portier, d'un aveugle que nous employions à piler le riz, et enfin d'une vieille femme avec sa fille, gardiennes de l'église. Les soldats ne pillèrent point les maisons des chrétiens, grâce à la protection d'un lieutenant-colonel et du sous-préfet, animés tous deux de bonnes intentions à notre égard. »

Ils errèrent de village en village pendant quinze jours, protégés par les Chrétiens qui montaient la garde autour d'eux et lançaient les soldats sur de fausses pistes.

Où allaient-ils ? Où se trouvaient-ils ? Les guides eux-mêmes n'auraient pu le dire.

Un soir, chez un Annamite qui leur avait donné l'hospitalité, une lettre de Mgr Retord leur parvint.



Il conseillait de quitter la plaine, de se retirer dans la montagne où lui-même avait trouvé refuge.

Avec un autre Missionnaire, M. Theurel, Théophane Vénard se rendit au village de Dong-Chiem.

C'est là qu'ils apprirent la mort de Mgr Retord. Un émissaire envoyé par le Père Théophane, en porta la nouvelle aux petites Sœurs annamites de But-Dong.

L'Evêque et ses deux compagnons, MM. Mathevou et Charbonnier, avaient erré dans les montagnes, nu-pieds, à travers l'épineuse forêt vierge, marchant sur ces pierres aiguës que les Annamites appellent « oreilles de chat », sanglants, meurtris, toujours pourchassés, toujours en alerte. Ils souffraient de la faim et ne pouvaient boire que les eaux malsaines de la forêt. Un jour ils décidèrent de construire une cabane au fond d'un fourré et s'arrêtèrent où les soldats n'osaient pas même atteindre.

Ils vécurent là pendant quatre mois, explique Théophane Vénard : « des chrétiens leur apportaient quelques vivres, non sans danger d'être dévorés par les tigres qui peuplent ces montagnes. J'ai envoyé un de mes catéchistes visiter Sa Grandeur vers la mi-août : il fit deux fois la rencontre d'un tigre royal, qui avait dévoré ce jour-là deux pauvres filles occupées à faire paître leurs buffles. Lui-même n'échappa à la griffe de l'animal féroce que par miracle. Mais aujourd'hui, Mgr Retord n'est plus. La fièvre des bois qui ne pardonne pas à ses victimes l'a emporté le 22 octobre. Ainsi s'est terminée dans le délaissement et la misère une vie de labeur, de souffrances, de sacrifices, mais aussi d'immenses espoirs. »

« Quant à nous, MM. Titaud, Theurel et moi, il



nous a aussi fallu gravir les montagnes, marcher sur les pierres *oreilles de chat* et installer un ermitage dans une clairière des forêts. Nous y demeurâmes de huit à quinze jours en paix, et chaque jour nous ajoutions quelque nouveau perfectionnement à notre vie de Robinson ; nous recueillions l'eau de pluie pour cuire nos aliments et infuser notre thé : nous avons aplani une allée pour nous promener ensemble. Chaque matin nos vivres nous étaient apportés par des chrétiens du village de Dong-Chiem, distant d'une lieue, et nous avions déjà défriché du terrain pour planter des ignames, quand une certaine matinée nous reçûmes la visite inattendue de six Annamites armés de fusils et de couteaux de chasse. Ils nous dirent être à la poursuite d'un tigre. Nous les reçûmes poliment, et, un instant après, prenant un prétexte pour nous écarter dans la forêt, nous descendîmes du plateau où était notre ermitage, au pied de la montagne baignée par les eaux de l'inondation annuelle, en un lieu où nous faisions tenir une barque toujours prête à nous recevoir en cas de danger. Ces Annamites n'étaient rien moins que des chasseurs, c'était des espions envoyés à notre recherche. Pour lors, nous résolûmes d'habiter sur notre barque dans les roseaux, tantôt ici, tantôt là ; et deux fois le jour, un jeune homme nous apportait notre nourriture, feignant d'aller pêcher. Nous menâmes cette vie d'oiseaux aquatiques quelques semaines, au bout desquelles nous reçûmes des nouvelles alarmantes, qui nous obligèrent de nous séparer, pour aller essayer si la vie de reclus dans les maisons des chrétiens nous offrirait plus de sécurité.

« Profitant donc des eaux de l'inondation qui couvraient tout le pays, j'ai pu revenir dans mon district ; je suis demeuré chez un chrétien pendant



trois semaines au milieu d'alertes continuelles et j'ai ensuite pris logement dans une maison de religieuses au village de But-Dong, où je suis encore. Ce village est moitié chrétien ; l'adjoint est chrétien et je suis convenu avec lui que, quelque alerte qu'il soit donné, je ne sortirai point du village, mais qu'en cas de blocus je descendrai dans un antre creusé à cet effet. — J'ai eu le bonheur d'offrir à un de mes confrères de venir partager mon asile. Ce confrère était condamné à vivre depuis trois mois entiers dans un réduit obscur, lorsque le chef du canton de l'endroit, ayant eu connaissance de son séjour, vint s'emparer de lui. Mais M. Saiget (c'est le nom de ce confrère) put s'évader du lieu où il était retenu, par un trou pratiqué dans le toit. J'ignorais complètement où il était ; mais, apprenant son aventure, je me suis empressé de lui donner de mes nouvelles et de l'inviter à se rendre dans le village de But-Dong, ce qu'il a pu faire non sans grande difficulté.

« Maintenant nous jouissons donc ensemble d'une certaine tranquillité ; les religieuses nous ont cédé une de leurs chambres, assez vaste pour que nous puissions faire cinq ou six pas ; deux de mes catéchistes sont avec nous et nous aident à étudier des lettres chinoises pour passer le temps. Les espions des Mandarins rôdent autour de nous, et nos pauvres religieuses, qui ne sont que seize, sont obligées de faire la garde nuit et jour ; elles sont dans des craintes continuelles : un chien qui aboie, la voix des gens qui se querellent, les font tressaillir. Cependant notre présence, tout en leur causant des inquiétudes, d'un autre côté les rassure et leur fait continuer en paix leurs petits travaux journaliers. Et, en effet, si nous n'étions pas chez elles, toutes les nouvelles du dehors, soit de villages blo-



qués, soit de chrétiens emprisonnés, soit des autres monialeries qui sont détruites, mettraient la perturbation dans leur esprit, tandis que par notre présence, nous les consolons et fortifions. »

\*  
\* \*

Les lettres et les documents recueillis par les Missions Etrangères permettent de définir exactement le caractère de l'intrépide et noble Théophane Vénard : le Missionnaire par excellence.

On peut le suivre dans son existence d'enfant, de son village natal aux Missions Etrangères, pépinière de héros et de saints ; des Missions, au Tonkin, jusqu'au supplice.

Je ne sais rien de plus sublime dans la simplicité que ces lettres où la bonne humeur d'un esprit toujours égal confine avec les plus hautes pensées !

Théophane Vénard parle de ce que tout un « vulgaire » de riches ou de pauvres a décidé d'appeler « le Monde ».

Il considère les manifestations de l'espèce dans ses formes les plus inattendues et ses classes les plus variées : peuple, bourgeoisie, aristocratie ; dans ses prétentions à la pensée, au savoir et à ce « distingué » : corde raide sur laquelle se tient en équilibre l'égoïsme.

Avec cette terrible clairvoyance que laisse aux êtres supérieurs cette « pitié chrétienne » où l'amour et l'indulgent mépris des petites ruses, des vanités, des erreurs et des mensonges, confinent au définitif, le Missionnaire jette un coup d'œil, plus amusé que colère, sur le Cirque.

Les animaux jouent : les Messieurs font les « Beaux », les dames font les « Belles ». Et l'on



imagine facilement la garde-robe pillée par les singes de Polydore Marasquin...

Voici comment Théophane Vénard jugeait la société de 1851, dans une lettre qu'il adressait à son frère Henri :

« A Paris, mon cher, comme tu le dis, les deux extrêmes sont en présence. Le vice et la vertu y règnent : le vice en ce qu'il y a de plus ignoble ; la vertu portée au plus haut degré d'héroïsme. J'ai pu, à loisir, contempler, en plusieurs occasions, ce qu'on appelle le monde. Il nous arrive souvent, en revenant de Meudon, où se trouve située notre modeste maison de campagne, de passer par Boulogne. C'est une promenade magnifique au milieu de bois très étendus, et où l'on a réuni tous les agréments imaginables. Le bois de Boulogne reçoit souvent une foule de visiteurs ; on ne voit que cavalcades, que trains de toute espèce.

« En sortant du bois, on se trouve dans l'avenue qui conduit à la place de la Concorde, par l'arc de triomphe de l'Etoile, avenue plantée d'arbres, bordée de superbes maisons, longue d'une lieue au moins. Il y a la route des voitures, qui s'y croisent par milliers, et la route des gens de pieds, qui s'y coudoient. C'est le chemin du plaisir, chacun veut en prendre sa part. Le plaisir est-il au milieu du tumulte et du fracas ? Oui, pour ceux qui veulent être étourdis. Et le bonheur ? Non, mon frère, si tu veux être heureux, reste au foyer paternel. C'est la vie de famille, quand Dieu est honoré, quand chacun s'aime et se soutient, qui satisfait le cœur, autant que le cœur ici-bas peut l'être. On dit maintenant : Le peuple, la grande famille humaine ! On voit écrit partout : Fraternité ! Mots vides de sens ! Dans ce Paris fameux, on a en effet aboli la famille. La fusion doit être complète ! Ah ! beau mélange que celui



qui s'est opéré ! Si je ne respectais pas les âmes honnêtes et vertueuses qui y font le bien malgré tout, je dirais : Paris est un pêle-mêle confus, où personne ne se connaît, ne s'aime, ne s'estime. Pour que la fraternité soit vraie, il faut qu'elle soit écrite, non sur les murs, mais dans les cœurs. Alors les liens de chaque famille, loin de se dissoudre, s'affermissent ; les familles ne s'isolent pas, mais s'entraident mutuellement. Il s'établit des rapports de réciprocité qui font le charme de la vie, et puis tous les membres sont unis, d'une manière plus ou moins étroite, dans la charité de Celui qui est mort pour tous ! Ainsi, mon cher Henri, chacun vit d'abord pour sa famille, chacun vit pour ses amis, chacun vit pour tous les hommes, mais premièrement chacun vit pour Dieu ; ou plutôt Dieu, en tout et toujours, notre principe et notre fin, devient le mobile de notre vie. Que chacun fasse de même — quelle belle harmonie en suivra ! »

Pour peu qu'on identifie Dieu à la Vérité Universelle, pour peu qu'on analyse les erreurs et les férocités de la politique au début de ce vingtième siècle éclaboussé de sang, hurlant l'agonie des sentiments de solidarité, l'on ne peut nier que la lettre de Théophane Vénard ne soit celle d'un homme profondément averti des choses humaines, d'un Juvénal sur lequel aurait passé le souffle chrétien, d'un La Rochefoucauld qui ne tiendrait plus à ses prérogatives de grand seigneur. Elle est l'expression d'un de ces nobles et puissants caractères qui pardonnent d'autant plus qu'ils savent et qu'ils ne sont pas dupes des grimaces consenties par les êtres à la vertu ! Mais comme il l'écrira : « un bon esprit prend le bon côté des personnes et des choses et laisse le mauvais ».

Le plus jeune frère avait demandé également à



Théophane une description de Paris : celui-ci, après bien des sollicitations, contenta enfin ses désirs :

« Tu voudrais, mon cher, que je te fisse faire une promenade d'imagination au milieu des beautés de la capitale. Mais comment veux-tu que je m'y prenne ? On a fait des livres sur ce sujet, de gros livres, et l'on n'a pas tout dit. A ce préambule je te vois ouvrir de grands yeux : Qu'est-ce donc que ce fameux Paris dont tout le monde parle ? Est-ce un pays enchanté ? Les pierres sont-elles argent et or ? Sans doute il y a un soleil et une lune pour Paris tout seul et les hommes y sont bien plus fins qu'ailleurs ? Eh bien ! entrons à Paris. Je ne veux pas te faire passer par certains faubourgs, tout noirs de la fumée des manufactures, boueux et fangeux, où les habitants ont des visages de déterrés. Nous pouvons tout simplement sortir du débarcadère d'Orléans, où finit le chemin de fer de Poitiers, et nous nous trouvons sur ce qu'on appelle les quais qui bordent la Seine, ou plutôt qui resserrent la Seine dans un lit très étroit où aboutissent tous les égouts, et qui roule une eau très peu claire, pour ne rien dire de plus (Notre Thouet a plus de charmes)... Le jardin des Tuileries serait à vanter comme celui du Luxembourg, si les ignobles statues dont ils sont peuplés ne les déshonoraient pas...

« Nous sommes au centre du monde parisien. Nous voyons les beaux hôtels, les équipages brillants, des oisifs qui hument l'air et les « nouvelles », des messieurs bien pimpés, des dames qui se prélassent à peu près comme des paons et qui auraient besoin d'aller à l'école de la modestie, de l'humilité et du bon sens même. On fait des promenades sentimentales, on circule dans les musées ou collections de curiosités universelles, dans les galeries



du Palais national autrefois Palais royal, autour des loges des animaux au Jardin des Plantes ; on visite les monuments, on va au bois de Boulogne étaler les nouvelles modes, *on veut voir et être vu*. Les bonnes font jouer les enfants, les singes font des singeries, les jets d'eau marchent, les jongleurs s'évertuent pour faire rire... Est-ce que le dîner n'est pas bien gagné ? Suit le salon, où chacun joue son rôle du mieux qu'il peut. Il faut aller au spectacle, au bal. Le gaz illumine la cité depuis la nuit tombante, il est temps d'aller prendre son repos. Quelle journée pour une créature raisonnable !!! Voilà le monde, le monde des heureux soi-disant de la terre. Je n'en dis pas davantage, mon bon ami ; j'ai toutes ces fadaises en dégoût. Et puis, je n'en finirais pas si j'entreprenais de caractériser tous les ridicules de la pauvre espèce humaine, quand elle ne pose pas Dieu, le bon Dieu, le grand Dieu Jésus-Christ, le Dieu Sauveur, principe, centre et fin de la vie. L'un se donnera des airs de philosophe, l'autre rêvera en poète ; celui-ci a la passion de la musique, celui-là la passion des tableaux. Il y en a qui causent à tort et à travers sur toutes sortes de sujets : qui n'essaie pas de dire son mot en politique ? Pitié ! Pitié ! !

« Ah ! mon bien cher ami, que je suis heureux, après avoir coudoyé le monde, entendu son tumulte, de rentrer dans notre retraite du Séminaire des Missions ! Que j'aime la solitude de ses corridors, la paix de ses cellules, l'ordre des exercices, les longues heures d'étude et de recueillement encore trop courtes, la gaieté de ses récréations, la charité de ses habitants, le charme de sa chapelle, la voix de ses souvenirs. »

A un ami d'enfance, le futur Missionnaire dit également :

« *J'ai visité Paris et ses merveilles !*



« Saint-Loup vaut mieux, car il donne le bonheur à ses paisibles habitants. Paris ne le donne guère aux siens. Crois-moi, mon ami : affectionne-toi au foyer paternel, et tu t'en trouveras bien. »

Théophane parle aussi des inventions du siècle, de ce Salon de l'automobile, avant l'heure où tout Paris accourt :

« Les dames même se donnent en spectacle ; autrefois, le paganisme les eût flétries ! Qu'est-ce que tout cela présage ? Si l'homme renvoyait à Dieu la gloire de ses découvertes, Dieu pourrait les bénir ; mais nous inclinons au matérialisme de la vie : que Dieu ait pitié de la France et de l'Europe ! »

Une autre fois, son esprit revient sur le frappant contraste du bien et du mal dans la même ville de Paris :

« Si tu y fais quelque voyage un jour, écrit-il, tu verras de tes yeux cette grande cité du bien et du mal, l'immense dissipation de sa vie, le brouhaha étourdissant de tout ce qui se remue en son enceinte. Ah ! que je déteste ses rues qui fatiguent mes pieds, mes oreilles et mes yeux, où circule le monde et le cortège de ses vices ! etc., etc., etc. »

Tous les passages extraits des lettres qu'il adressait à ses amis et à ses parents, démontrent comment Théophane Vénard jugeait de l'égoïsme et des bestialités dominant au cœur des êtres dans une société où « l'intérêt » constitue le seul motif d'agir.

Le futur Missionnaire, si dévoué à l'égard de son plus jeune frère, ne l'était pas moins à l'égard d'Henri son frère cadet. En différentes circonstances, il lui donne des avis d'une importance capitale.

« Je ne suis point étonné, mon cher Henri, dit-il, que tu aies vu de la poésie dans ma lettre, non pas qu'elle y fût véritablement, mais ton cœur l'y a



mise. Puisque tu me parles de poésie, je te ferai à ce sujet une réflexion : c'est que le mot et le chose ont été profanés par les hommes et le sont encore aujourd'hui plus que jamais. Poésie veut dire élévation de l'âme, épanchement du cœur épris des beautés qu'il découvre dans la création. Mais quand je vois Messieurs les soi-disant poètes porter leurs rêves poétiques dans un vague indéfini comme l'espace, sans s'arrêter à rien, puis ensuite abuser des mots les plus purs et les plus beaux pour revêtir leurs idées de boue et de fange, mon âme se soulève. Poésie n'est pas enivrement et exaltation des sens ! Et les trois quarts et plus des poètes font de cette poésie ! ! »

Puis Théophane fait part à Henri de ses réflexions sur le « jeune homme du Monde » :

« Bel âge que ton âge ! Bel âge que l'adolescence, que l'âge du jeune homme ! Mais qu'est-ce qu'un jeune homme ? Un être contradictoire, comme tout l'homme. Beaucoup d'orgueil avec beaucoup de générosité, beaucoup d'indépendance avec une certaine soumission, beaucoup de boue avec beaucoup de pensées pures, du courage et de l'audace avec de la lâcheté, de l'ardeur au travail avec une grande paresse, l'élément du mal et l'élément du bien.

« Je connais des jeunes gens au milieu du monde, vivant au sein du luxe et des plaisirs, humbles, doux, respectueux, charitables jusqu'à aller chercher le pauvre dans ses réduits les plus misérables. Leur démarche est simple, naturelle, dégagée ; leur abord est plein d'une aimable vivacité, leur regard se possède, leur front reflète la beauté de leur âme, leur présence est aimée et enviée, et toute leur vie s'écoule dans l'exercice du bien. Ils peuvent faire des fautes, car l'homme est faible, mais ils n'en mettent qu'une plus grande confiance en la miséricorde



divine, qui les garde sous son aile. Dieu soit béni ! Ces jeunes gens ne sont pas très rares, mais ils ne flânent pas dans les rues pour se faire connaître.

« Il y a une autre espèce de jeunes gens. On les voit au dehors ou dans les cafés et autres lieux de réunion pour le plaisir, jamais avec eux-mêmes. Ils sont inquiets, ils marchent comme des fous, rient ou raisonnent dans le même genre, ils prennent des airs d'importance, ils jugent et critiquent tout, ils ne respectent et ne vénèrent pas la femme, ils veulent tout voir, tout entendre ; ils parlent pour parler, leur moins mauvaise action est de ne rien faire, etc., etc... Ces jeunes gens fourmillent dans les rues de Paris : leur vie secrète est encore plus digne de pitié que leur vie publique.

« Tous les jeunes gens, plus ou moins, peuvent prendre rang dans ces deux bataillons. Or il en coûte moins pour se mettre du bon côté, mais il faut avoir du cœur et raisonner sa vie.

« Adieu, mon frère ; écris-moi longuement : tes lettres me font tant de bien !... »

\*  
\* \*

L'embarquement pour l'Asie avait eu lieu le vingt-trois septembre 1852.

« En partant, écrit Théophane, le navire dit adieu à la ville d'Anvers par neuf coups de canon, la citadelle répondit. Nous disions adieu et à Anvers et à chacune de nos patries, et à nos parents et amis, et à toute l'Europe.

« Nous avons passé deux nuits à bord du navire ; que les soirées sont belles sur l'eau ! Que sera-ce en pleine mer ? La lune répand sur les flots un immense jet de sa douce lumière, la vague murmure et nous murmurons avec elle quelque chant



de la patrie. Nous fumons, car désormais le tabac doit être une partie de notre vie, et pour faire connaissance avec lui, nous nous essayons sur de légers cigares vieux de douze ans ; nous en avons à souhait, un excellent Monsieur d'Anvers a exigé que nous en acceptassions un millier pour la traversée...

« J'ai pu entrevoir combien est dur le métier de matelot ; néanmoins il a ses charmes. J'aime entendre le chant qui accompagne la manœuvre, afin de l'exécuter en cadence et avec moins de fatigue ; j'admire comme nos marins grimpent le long des cordages, se balancent sur les vergues sans autre appui qu'une simple corde et se hissent au sommet des mâts, dont le plus haut sur notre navire a cent pieds d'élévation à compter du pont. J'aime surtout rêver devant l'immense étendue d'eau qui se déploie sous mes yeux. Les deux rives du fleuve m'apparaissent encore. Je dis adieu à chaque village, à chaque clocher. Bientôt nous ne verrons plus que le ciel et la mer. Adieu donc jusqu'à plusieurs mois. »

Ce n'était pas là le dernier adieu. Le lendemain, il y eut occasion pour le Missionnaire de dire encore un bonjour à sa famille et lui donner un simple bulletin de santé écrit à la hâte et au crayon. Ce billet était ainsi conçu :

« *Dimanche 26.*

« Par une barque de pêche, à sept lieues de Calais.

« Mes Chers Amis, Salut !

« Je me porte bien, mais je ressens un peu cependant le mal de mer ! Priez pour nous. La gaieté est à bord du *Philotaxe*. Bonjour, mon père ; bonjour, Mélanie ; bonjour, Henri ; bonjour, Eusèbe ; bonjour, les amis !

« France, Adieu ! »



D'après l'opinion commune et selon toutes les probabilités, cet adieu devait être le dernier venu de l'Europe ; mais, à la suite d'une tempête que les voyageurs eurent bientôt à essuyer, il fallut relâcher à Plymouth. De là pendant un séjour qui dura trois fois vingt-quatre heures, Théophane eut encore le loisir de saluer ses parents et amis. Venant à parler de la mer, il décrit la tempête :

« Peu à peu le vent devint violent et la mer agitée. Le navire montait et descendait les vagues, comme l'on monte et descend une escarpolette. L'exercice va bien quelques instants, mais à la longue il fatigue, la tête tourne, l'estomac se brouille et rend à la mer ce qu'il a pris à table, et il n'y a pas à demander de quel droit... Les matelots appellent cela *compter ses chemises*, et ils s'en amusent beaucoup. Pour moi, je ne m'en amusais qu'à demi : si je me tenais à l'air, si je descendais au carré, si je me couchais dans mon hamac ; les nausées me poursuivaient toujours ; j'aurais presque rendu l'âme. Aujourd'hui, cinquième jour de la tempête, je suis guéri. Nous n'avons couru aucun danger : ce n'était qu'un jeu, une accoutumance. Cependant notre mât d'artimon a fatigué un peu, et notre capitaine a jugé prudent de relâcher à Plymouth pour le consolider, et je me réjouis de l'occasion qui m'est procurée de saluer mes amis.

« Ce soir, je pus admirer un beau coucher du soleil sur l'Angleterre, pendant que la lune, lui empruntant ses reflets de pourpre, se levait de dessus la France. Je me mis à méditer sur cette Angleterre pour laquelle le soleil de vérité s'est couché depuis si longtemps : je priai pour elle de bon cœur. L'Angleterre ferait tant pour la bonne cause, si la bonne cause était la sienne ! Elle règne sur les mers, et elle ne sème que l'erreur. »



Dans la même lettre, le Missionnaire, parlant de Plymouth, donne à son père sur les Anglais quelques appréciations assez piquantes que nous allons reproduire :

« Il y a longtemps que le peuple anglais n'a vu la soutane du Prêtre ; tous ceux qui nous voyaient passer nous regardaient avec ébahissement : hommes, femmes, enfants faisaient cortège derrière nous ; il y avait même des petits enfants qui s'enfuyaient de peur ; un homme poussa la curiosité jusqu'à venir toucher la soutane de l'un de nous et en examiner les nombreux boutons. Nous les entendions rire à gorge déployée, ce qui nous faisait rire aussi ; si nous étions entrés dans la ville, nous n'aurions pu, sans doute, nous en tirer. L'Anglais est très curieux, et d'une façon assez peu spirituelle. Un de nos confrères, il y a un an, s'embarqua à Londres : les enfants couraient après lui ; *sur ce point, Anglais et Chinois se ressemblent.* »

De Plymouth, Théophane écrivit également à sa sœur, et c'est l'adieu ému de celui qui se sent promis aux hautes destinées et à la mort.

« La Providence veut que je passe quelques jours à Plymouth, port de guerre de la puissance britannique, pour attendre que notre navire, fatigué de la tempête qui nous a surpris au commencement de notre navigation, se mette en état de la continuer heureusement. Tout le monde dira que c'est l'unique raison de notre séjour en cette ville ; je n'en crois rien. N'est-ce pas plutôt afin que je puisse dire adieu à mes bons amis tout à mon aise ? J'ai été obligé de partir comme un courrier improvisé, sans saluer personne ; au moins qu'on se dise adieu, bon courage et bon voyage. N'est-ce pas, ma bonne Mélanie ?

« Quand, autrefois, mes vacances finies, je devais



reprendre la route du collège, nous prenions le chemin le plus long pour aller à la porte, et nous n'y allions que le plus lentement possible, en causant beaucoup. Je ne pouvais avoir la dernière parole, ni toi non plus : on a tant de choses à se dire en se quittant ! Aujourd'hui, je pars, et pour ne point revenir sans doute ; ma sœur, causons donc un peu. — Ah ! faut-il que je sois seul à parler ! Tu n'es pas ici pour me répondre ; tes yeux ne me regardent pas : ta main ne prend pas ma main comme pour me retenir quelques minutes de plus. Et notre père, notre bon père, et Henri, et Eusèbe ; où sont-ils ? Ah ! Ils sont tous réunis, et moi je suis seul, seul avec vous, mon Dieu, tout seul désormais... — Mais leur pensée m'a suivi, leur souvenir demeure en moi, et le mien avec eux ; et puis ma lettre ira frapper à la porte de la maison où ils demeurent, et elle aura bonne hospitalité. Ah ! comme je suis enfant, Mélanie... — Mon Dieu, vous le savez bien, ce n'est pas mal d'aimer son père, sa sœur, ses frères, de souffrir de leur séparation, de nous consoler l'un l'autre, de mêler nos pleurs, et aussi nos espérances ; car nous nous quittons pour vous, nous voulons travailler pour vous, et nous espérons être réunis avec vous et en vous pour toujours !

« Comme tu vois, ma sœur, je m'abandonne, mon cœur s'épanche... tu me comprends. Mais les moments sont comptés, faisons nos affaires. — Ma sœur, tout est fini, n'est-ce pas ? Une énorme distance nous sépare ; plus ne nous reverrons sur terre. Eh bien ! qu'importe, après tout ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, nous nous reverrons au ciel. Nos pères, nos mères, nos frères et sœurs, les Saints, sont partis avant nous : Au revoir ! ont-ils dit..., à nous de les rejoindre. Voyons, au plus vite



rendu : je passe par ici, toi par là ; le plus tôt arrivé encouragera l'autre...

« Mélanie, tu aideras notre père à passer de ce monde à Dieu, et consoleras les derniers jours de sa vie sur terre. Fais un pacte pour le bien avec Henri et Eusèbe. Unissez-vous, liez-vous des liens de l'amour fraternel le plus tendre : trois roseaux sont plus forts qu'un. Si l'avenir ne vous sépare pas dans le chemin, je vous en conjure à genoux, marchez de front en vous donnant le bras ; si un, si tous se séparent, frères, que nos souvenirs soient indivis. L'amour ne casse jamais ; il se dilate et se déploie, et ne fatigue point ; l'amour ne meurt pas non plus ; puisqu'il est plus fort que la mort, Dieu l'a dit. L'amour a sa force dans la prière et grandit par elle ; nous sommes petits et faibles, soutenons-nous à Celui qui a nom Fort et Puissant ; ses bras s'étendent vers nous : levons les nôtres.

« Notre existence a des jours bien amers, pleins de fatigues et d'ennuis ; sans doute nous n'existons qu'à demi. — Les petits ruisseaux et même les grands fleuves se rendent au même but, à la grande mer, Dieu est un Océan, une immensité ; en lui abondance et plénitude ; patience, courage ; nous y serons bientôt, il l'a promis. — Quand le ruisseau est desséché, le ciel verse la pluie, et le ruisseau reprend son cours ; quand notre vie est mal à l'aise, demandons la rosée, le rafraîchissement, la pluie, la nourriture. Notre Père qui est aux cieux, sait que nous avons nos besoins, et ses ministres ont ordre d'y pourvoir. Demandons, nous serons servis à souhait.

« Donc, c'est entendu : que chacun s'entr'aide, se fortifie, dise de bonnes paroles, prenne son élan avec les autres. Courte est la route... Adieu !...

« Ma sœur, tu vois, mes sentiments se heurtent



et se pressent ; mais tu devineras les choses dites à demi et tu les feras comprendre. Je te parle à toi, puis je m'adresse à tout le monde, comme tu vois. Il y a confusion, tu débrouilleras.

« Ma chère Mélanie, quand, assistant au saint sacrifice, tu entendras le Prêtre chanter *Sursum corda*, en haut les cœurs ! songe que c'est moi qui t'adresse la parole. En haut nos cœurs ! Toujours ! Montons, montons à tire d'ailes, comme des oiseaux de passage.

« Les cœurs en haut et la bêche à la main ! Il faut travailler, nous avons notre tâche ; sois patiente, sois douce, humble, sois aimante. Je vais aussi à mon chantier : prie pour ton frère afin qu'il devienne comme toi patient, doux, humble, aimant. Prie pour ceux avec lesquels je serai ; prie pour les familles et les peuples. Fais ta prière universelle ; c'est là la fraternité et la communion des Saints.

« De temps en temps tu prendras la plume et la feras courir sur le papier jusqu'à ma solitude ; tu prieras les amis de la famille et du dehors d'être de la partie. Quelles douces surprises ! Comme je serai joyeux ! J'enverrai aussi mes courriers habillés à la chinoise pour vous faire rire : la gaieté relève le cœur et anime la vie.

« Je ne veux pas continuer, ma chère sœur ; il y a terme à tout, par conséquent à trois petites pages de lettre. — Je mets mon cœur sur ton cœur et ma main dans ta main. Adieu ! *Tu entends bien ? A Dieu !* »

De Plymouth Théophane écrivit aussi à son jeune frère pour lui donner encore quelques avis. Voici de quelle manière il commençait sa lettre : on dirait un chant du Psalmiste ou une inspiration de saint Paul :

« Bénissez le Seigneur, pluie, vents et tempêtes



qui m'avez relégué dans le port de Plymouth pour que je dise encore un mot à mon Eusèbe. » — Puis, il continue : « Eh bien ! frère, l'adieu est dit ; notre vie ne s'écoulera pas sur le même coin de terre, à moins que tu n'aies aussi les goûts chinois. Je te tourne le dos, mais non pas le cœur, bien entendu ; nos pensées demeureront toujours unies avec nos prières et nos travaux.

« Tu vas retourner au collège : travaille, le temps est précieux au-delà de tout ce que tu peux imaginer. Apprends tout ce que tu seras à même d'apprendre, les langues en particulier ; car les peuples fraternisent et se fusionnent aujourd'hui, et il faut que ce soit pour le triomphe de la vérité. Apporte ta coopération.

« Je te laisse à la garde de ton bon Ange. Qu'il protège ta jeunesse, ton adolescence, toute ta vie.

« Cher frère, je te reverrai au ciel ! Je te donne pour devise, ainsi qu'à Mélanie, *Sursum corda*, en haut les cœurs ! — Que le bon Dieu te guérisse pleinement ! — Patience, paix et joie dans la vie !

« Adieu, frère, adieu ! »

Cette lettre et les précédentes étaient datées du sept octobre : deux jours après, les voyageurs quittaient le port de Plymouth et l'on ne reçut aucune nouvelle jusqu'au mois d'avril suivant, époque où arriva une lettre datée de Syngapour.

Les Missionnaires de France avaient atteint l'Asie mystérieuse, bloc de civilisations intangibles dont la douceur chrétienne entreprenait de fondre la terrible superbe.



## CHAPITRE X

### L'ÉPOPÉE DES HUMBLES

Et voici selon les lettres écrites par Théophane Vénard à l'Abbé Paziot, ce qu'on pourrait appeler « l'Épopée des Humbles ». L'épopée des semeurs de sublime, des héros aux soutanes luisantes, qui firent le grand rêve de réconcilier l'Asie, l'aïeule enfantine et cruelle, avec l'Occident matérialiste et brutal.

« A M. l'abbé PAZIOT.

« Mon Cher Ami,

« Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, et peut-être pensez-vous que je suis mort, ou que le temps, passant sur notre vieille amitié, en a fait comme une de ces ruines antiques à travers lesquelles l'œil avide cherche en vain à lire l'histoire du passé.

« Je vous écris toujours de Tong-King, et n'attendez pas que je vous donne signe de vie d'ailleurs, car j'espère que de là aussi vous recevrez la nouvelle de mon passage en l'autre vie. Je vous écris donc de Tong-King, dans un petit réduit obscur où ne pénétra jamais un rayon de soleil, où la porte



légèrement entr'ouverte, sert de fenêtre pour laisser passer avaricieusement jusqu'à moi quelque peu de lumière qui me permette de lire quelques feuilles de volumes dépareillés, ou de vous tracer péniblement ces lignes. Car il faut être aux aguets ; si le chien jappe, ou si quelque étranger passe, de suite je referme la porte, et je me tiens prêt à m'enfouir dans une petite cachette, pratiquée dans le coin de mon réduit. Voici trois mois que je l'habite, et j'ai quitté, pour y venir, d'autres réduits dans le même genre que j'ai occupés tantôt seul, tantôt en compagnie de Mgr Theurel, mon compagnon de voyage sur mer en 1852, devenu le Coadjuteur de notre Vicaire Apostolique, tantôt en compagnie d'un autre confrère.

« La monialerie qui nous abritait a été renversée par les Annamites, qui y sont entrés un jour pour nous prendre, car ils avaient eu vent qu'il y avait un chef de religion caché en ce lieu. J'étais avec Mgr Theurel, nous eûmes juste le temps de nous mettre dans une entre-cloison large d'un pied et disposée *ad hoc*. De là nous voyons, à travers les fentes de la cloison, cette bande d'hommes, le maire en tête, garrottant cinq ou six vieilles religieuses qui étaient restées pour faire face, tandis que les plus jeunes s'étaient sauvées. Ils frappaient ces pauvres filles à coups de verges, couraient par toute la maison pour prendre tout ce qui leur tombait sous la main, même les quelques vases de terre suspendus le long de notre cloison, et nous les entendions vociférer, hurler comme des démons, menaçant de tuer, d'incendier, si on ne leur donnait pas une grosse somme d'argent. Cette visite dura près de quatre heures, et nous étions là près d'eux, les touchant presque, n'osant faire le plus petit mouvement, retenant notre haleine, jusqu'à ce



qu'enfin, invités par un des premiers du village chrétien, ils fussent sortis pour aller manger et s'enivrer chez lui. Ils ne partirent point cependant sans laisser des gardes autour de la maison, et ce n'est que le matin au chant du coq, que nous pûmes nous évader et passer dans le taudis enfumé d'une vieille femme chrétienne, où un autre confrère, obligé aussi de décamper de son trou, vint au bout de deux jours partager nos délices.

« Quel sort digne d'envie, ami Paziôt : trois Missionnaires, dont un Evêque, couchés côte à côte jour et nuit dans un espace d'un mètre cinquante centimètres carrés, recevant un jour incertain par trois trous gros à passer le doigt, perforés dans la terre de la cloison et que notre vieille a bien soin encore de boucher à demi par un fagot de paille en dehors ! Et si les méchants nous inquiètent, ne croyez pas que nous soyons à bout de ressources. Sous nos pieds est un antre en briques fort bien construit, quoique à la chandelle, pendant deux ou trois nuits, par un de nos catéchistes ; dans cet antre, il y a trois tubes de bambous qui vont habilement sous terre chercher l'air extérieur sur les bords d'une mare voisine. Ce catéchiste a encore bâti deux antres dans le même village, sans compter quatre ou cinq entre-cloisons.

« Nous avons joui de l'hospitalité offerte par la vieille chrétienne pendant trois semaines, et ne croyez pas que nous éliions tristes au moins ; je n'ose le dire, mais peut-être eussiez-vous été mal édifié de notre gaieté. Quand notre fenêtre à trois trous nous refusait le jour, nous avions une lampe préparée artistement de manière à laisser échapper trois rayons de lumière, juste assez pour éclairer une demi-page d'un livre in-douze, et sans oublier l'abat-jour, afin que la lumière ne se reflétât pas sur



les cloisons et ne sortît pas à l'extérieur par les fentes. Cher ami, ce n'est qu'avec des précautions aussi minutieuses qu'il y a moyen d'éviter l'œil des espions et les recherches des méchants.

« Un jour nous nous sommes trouvés bloqués à l'improviste et d'une manière si bien combinée qu'avant l'aurore il y avait des sentinelles postées à toutes les maisons. Depuis le matin jusqu'au soir les soldats convoqués de divers endroits, ont passé et repassé près de nous, mis sens dessus dessous les meubles des maisons, fureté dans tous les coins. Ils ne découvrirent rien. Ils ont défoncé des cloisons à trois pas de l'entre-cloison où j'étais caché avec un de mes catéchistes, et un instant j'ai cru que l'heure du martyre allait sonner pour moi.

« Peut-être me demanderez-vous : Dans un pareil état de réclusion, sans air, sans lumière, sans exercice, comment pouvez-vous encore vivre ? — Cher ami, votre question est parfaitement raisonnable ; vous pourriez même demander : Comment ne devenez-vous pas fous ? Toujours renfermés dans l'étroitesse de quatre murs, sous un toit que vous touchez de la main ayant pour commensaux les araignées, les rats et les crapauds, obligés de toujours parler à voix basse, *comme le vent*, disent les Annamites, assaillis chaque jour de mauvaises nouvelles, prêtres pris, décapités, chrétientés détruites et dispersées au milieu d'ennemis, etc..., etc..., et cela sans que l'on puisse prévoir quelle en sera la fin, ou plutôt ne la prévoyant que trop ; j'avoue qu'il faut une grâce spéciale, ce qu'on appelle une grâce d'état, pour résister à la tentation du découragement et de la tristesse.

« Quant à ce qui est de notre physique, si j'étais élève de seconde en pleines humanités, je vous décrirais au fond des caves ces tubercules entassés



qui projettent vers un étroit soupirail leurs longues tiges grêles et blanchâtres pour y mendier un peu d'air et de lumière, sources de la vie pour toute créature visible. Je n'ai point honte de vous avouer, cher ami, qu'aussi moi de temps en temps je mets le nez à la porte entr'ouverte de mon réduit pour y aspirer à pleins poumons un peu de ce bon air répandu avec prodigalité autour de notre globe, et dont je vois avec quelque sentiment d'envie tous les êtres user sans mesure selon leur bon plaisir. — Un confrère d'une province voisine m'écrit qu'il y a dix-huit mois qu'il n'a vu le soleil, et sa lettre est datée du pays des taupes, à dix pieds sous terre : aussi son estomac est-il complètement délabré. Pour moi, je vivote encore sans me faire trop de bile ; la partie faible en moi sont les nerfs, et j'aurais besoin d'un régime fortifiant, d'un peu de vin surtout ; mais à peine en ai-je assez pour pouvoir dire la messe ; il ne faut donc pas y penser. J'use, à la place, de pilules fortifiantes qu'un médecin annamite m'a préparées. Il y a quelques jours je suis passé à la maison voisine confesser quelques personnes, et je me suis trouvé bien surpris de me voir trébucher comme un homme ivre ; j'avais perdu l'habitude de marcher : voilà tout le mystère. »

« En décembre 1858, j'ai écrit à ma famille quelques détails que vous avez pu lire ; il y avait alors plus de trois mois que l'escadre française s'était emparée de Tourane et, par son arrivée, avait excité l'attention du peuple annamite et ranimé l'espérance d'un secours efficace dans le cœur des chrétiens. Au commencement de 1859, l'escadre alla détruire les fortifications d'un lieu appelé Saïgon, en Basse Cochinchine, puis en se retirant laissa une petite garnison dans un des forts de la rivière. L'été arrivé, arrivèrent aussi les nouvelles de la guerre



avec l'Autriche, arrivèrent encore les maladies engendrées par différentes causes ; elles décimèrent le personnel de l'expédition, ce pourquoi on entra en pourparlers de paix avec les Annamites. Mais ne pouvant s'entendre et, d'un autre côté, la campagne d'Italie ayant amené la cessation de la guerre avec l'Autriche, on reprit de nouveau en automne les hostilités avec le gouvernement annamite, jusqu'en avril de cette année 1860, que l'escadre, pour des causes à moi complètement cachées, s'est retirée des points occupés jusqu'alors.

« Depuis cette époque jusqu'à ce jour, il paraît qu'il y a eu une communication secrète, faite par la cour aux Mandarins des provinces, de certains points de négociation soi-disant conclus avec les Français. J'ai lu une copie de cette communication : on y dit mille choses vraiment incroyables...

« Je ne sais qu'en penser ; si cette pièce est authentique il n'y a qu'un article d'exécuté, à savoir : la retraite de l'escadre française. Quant aux maux des chrétiens, ils vont toujours s'augmentant. Et voilà, cher ami, tout ce que je sais de l'expédition française en Annam ; je ne doute pas que vous ne soyez beaucoup mieux renseigné que moi sur cet article.

« Maintenant, vous croyez peut-être, mon cher ami, que je vais user ma plume à faire maints commentaires et critiques sur cette expédition ; que je demanderai, par exemple, pourquoi?... »

« Si je laissais courir ma plume, écrit-il, je n'aurais pas assez de papier pour dérouler le chapelet de mes *pourquoi*. Et si j'étais méchant, sans aiguïser mon esprit en pointes superflues, je rapporterais simplement les réflexions du peuple annamite sur l'expédition française, et pour bouquet, je m'amuserais à vous peindre la gentillesse et la gracieuseté de certains officiers de marine, faisant demander à



de pauvres Missionnaires qui ont le couteau sous la gorge, toutes espèces d'objets curieux, de beaux costumes de femmes annamites, etc., pour l'agrément de leurs beaux yeux.

« Mon cher ami, je ne me lancerai point dans cette voie de vaine critique ; disons ensemble le vieux proverbe : l'Homme propose et Dieu dispose. Une expédition que la volonté ferme de l'Empereur Napoléon III avait décidée et confiée au bras de M. l'amiral Rigault de Genouilly devait être couronnée d'un plein succès. Mais que sont les probabilités humaines devant les conseils divins ? »

Voici maintenant quel fut le contre-coup de ces événements sur la religion :

« Le gouvernement annamite, voyant que l'escadre française n'entreprenait rien de décisif contre lui, a résolu de détruire radicalement la religion chrétienne dans le royaume. Pour cela, les Mandarins favorables aux chrétiens ont été cassés et remplacés par d'autres, dont la haine était bien connue. Ordre a été donné de placer des croix, non seulement sur les grands chemins, mais à l'entrée de tous les villages, avec des corps de garde pour forcer les passants à les fouler aux pieds. En beaucoup d'endroits des gens dignes de l'infâme Mandarin qui a chanté en sales vers que les Européens ont tous des figures de chien, parce qu'ils tirent leur origine de *Zato* (c'est le nom de Jésus tel que les Annamites le prononcent en chinois) qui a vu que, d'après cet homme à jamais maudit, *Zato* a eu un chien pour père ; des ouvriers, dis-je, ont prêté la main pour l'exécution des figures de *Zato* crucifié, avec une figure de femme d'un côté et celle d'un chien de l'autre. Ils ont placé sur les chemins cette abominable sculpture, afin de réduire au dernier avilissement *Zato*, le Dieu des Européens.



« Mais les persécuteurs ont surtout pris à tâche de faire renier leur foi aux chrétiens. Un certain nombre de Mandarins se sont fait un vrai renom dans cette œuvre de destruction. Ils s'y sont pris avec perfidie, simulant d'un côté la compassion et la tendresse, afin d'assurer mieux leurs coups, et, d'un autre côté, lâchant la bride aux villages bouddhistes pour molester en toutes manières les villages chrétiens, les piller, les voler, les rassasier de vexations et les dégoûter de la religion. Après cela, les Mandarins ont envoyé émissaires sur émissaires que les chrétiens devaient payer grassement. Ils ont fait venir d'abord les principaux des chrétientés à leur tribunal et les ont renvoyés avec de bonnes paroles ; quelques jours après, même scène, de manière à lasser la patience des pauvres gens. Après ceux-là est venu le tour de toute la population masculine, et alors ces mandarins ont levé le masque... »

« Il y a en Annam une loi de solidarité qui rend tout un village et les fonctionnaires d'une même circonscription solidaires des crimes y commis. Il n'est pas rare de voir des villages se dissoudre et même se disperser pour le seul fait qu'un maire n'aura pas payé le tribut annuel, ou parce que la récolte aura manqué, ou parce qu'il l'aura dissipée à son profit. Si aujourd'hui on prenait un chef de religion dans un village, surtout un Européen, ce village serait rasé et les habitants une partie condamnée à mort, et l'autre dispersée aux quatre vents ; les maires et chefs de canton, même païens, au moins envoyés en exil, le Mandarin de la sous-préfecture cassé, et celui de la préfecture privé ou de sa solde ou d'une partie de ses grades ; tandis que, si ces fonctionnaires prennent eux-mêmes le chef de religion, ils recevront une grosse somme d'argent et seront promus à un grade supérieur.



Quoi de mieux pour stimuler l'ardeur des chiens à courir à la piste du gibier ? Voici donc le troupeau à la merci des loups dévorants. »

« En automne 1859 <sup>1</sup>, quand les Français reprirent l'offensive, le gouvernement annamite, pensant que tous les chrétiens avaient comploté un soulèvement général, crime dont ils étaient bien innocents, a fait saisir les principaux d'entre eux pour les emprisonner à la préfecture et confié un grand nombre d'autres à la garde de certains villages annamites, avec charge fort lourde à chaque chrétienté, de les nourrir. C'a été là un rude coup, parce qu'alors toutes les chrétientés privées de leur tête, ont été livrées de plus en plus à la merci des méchants. J'ai la consolation de compter un adjoint de la commune où j'ai commencé ma lettre, au nombre des braves qui n'ont pas écouté la chair ni le sang, mais qui, au contraire ont suivi le mouvement de l'esprit. Il est parti pour l'exil avec ses compagnons.

« Depuis l'arrivée des navires français, sur soixantedix prêtres annamites que compte notre Vicariat Occidental, dix ont déjà remporté la palme du martyr et sept autres attendent dans les prisons, que la sentence de mort, portée contre eux, soit confirmée par la cour. Les Vicariats des Dominicains peuvent se glorifier d'un plus grand nombre encore. Je ne sais pas au juste le nombre des exilés, tant dans les Vicariats voisins que dans le nôtre ; certainement il y en a plus de mille, prêtres ou chrétiens. Voilà les vaillants dont le souvenir nous console au milieu de nos désolations.

« Je vous ai dit, mon cher ami, au commencement de ma lettre, que je vous écrivais d'un petit

1. Première expédition. Voir plus loin.



réduit, au sein d'un village chrétien, mais il ne m'a pas été donné de la terminer dans ce fortuné réduit : des événements se sont passés qui m'ont obligé de transporter mes pénates ailleurs. Voici comment : cette chrétienté est dans la sous-préfecture d'un mandarin qui, je ne sais pourquoi, a une haine féroce contre tout chrétien. Or, elle lui a toujours résisté, malgré les moyens hypocrites qu'il a employés pour la réduire, premièrement parce qu'elle est bien unie et qu'elle a la foi vive ; deuxièmement parce qu'elle nous garde deux Missionnaires depuis avant l'arrivée de l'escadre française jusqu'à ce jour ; troisièmement parce que le chef de canton a de l'influence sur le mandarin et protège les chrétiens. Ce persécuteur s'est donc vu contrecarré dans ses desseins, mais ne les a point abandonnés et, pour y réussir, il se sert d'un Annamite d'un village de la même commune, qui ne craint pas le chef de canton et qui déteste beaucoup les chrétiens.

« Voici encore la tactique du mandarin : il annonce sans cesse qu'il va venir et qu'il faut que toute la population chrétienne se présente à lui. Aussitôt les bouddhistes se répandent par bandes dans la chrétienté, poursuivant surtout les jeunes filles, garrottant ceux et celles qu'ils rencontrent et s'emparant de tout ce qui leur tombe sous la main, sans que personne leur résiste ; et ensuite, le mandarin n'arrivant point, ils relâchent, moyennant une certaine somme, ceux qui ont été pris. Les chrétiens sont toujours sur le qui-vive, ils ne veulent pas fouler aux pieds la croix et, pour éviter ce malheur, ils préfèrent s'enfuir, hommes, femmes, enfants se cachant dans les rizières et demeurant des journées et des nuits entières à demi-couchés dans l'eau et dans la boue. Parfois on en a rapporté



quelques-uns à demi-morts de faim et de froid ; nous avons vu se répéter pareille scène assez souvent.

« Mon cher ami, en vous traçant ces lignes, la pensée de nos malheurs s'est présentée si vivement à mon esprit que j'ai eu bien de la peine à arrêter le cours de mes larmes et à achever ma lettre. Nous sommes comme Jérémie gémissant au milieu des ruines de Jérusalem ; autour de nous sont des ruines immenses : seront-elles jamais relevées ? C'est la plaine couverte d'ossements de la vision d'Eséchiël : y aura-t-il pour eux dans le temps un jour de résurrection ? — Je vous ai expliqué en gros nos désastres, mais ils sont compliqués d'une foule de circonstances qui les aggravent, qui tiennent au caractère et aux mœurs du pays, et qu'il serait fastidieux de vous énumérer. Quand la pensée du présent se porte vers l'avenir, un frisson glacial parcourt nos membres, le courage le plus mâle défailit et les eaux de l'angoisse menacent de submerger notre cœur. Les maux de la fille de Sion sont bien grands ! *Magna est velut mare contritio tua ! quis medebitur tui*<sup>1</sup> ? »

.....  
Tout le contenu de cette lettre et surtout les lignes qui la terminent ne font que trop prévoir le dénouement qui va suivre et que Théophane lui-même entrevoit le premier. Les Missionnaires, traités comme des bêtes sauvages, ne savent plus trouver de retraites pour se dérober aux investigations des satellites. M. Titaud, du diocèse de Puy, épuisé par le régime cellulaire auquel il était réduit depuis deux ans, meurt le 29 janvier 1860.

1. Votre tristesse est grande comme une mer ; qui donc aura pitié de vous ? (Jérém., ch. II, vers. 13).



Au mois d'août suivant M. Néron, du diocèse de Sainte-Claude, est livré par trahison aux Mandarins de Tu-Duc. Après avoir subi le supplice du rotin, être demeuré trois mois en prison dont vingt et un jours sans prendre d'autre nourriture que quelques gouttes d'eau chaque matin, il est décapité.



## CHAPITRE XI

### L'ARRESTATION

Le cercle de haine se rétrécissait. Les Missionnaires étaient réfugiés à Kim-Bang, quand un jour, le barbier Canh vint les prévenir que le Huyen avait l'intention de les arrêter.

— Il craint que le village vous protège et a demandé des soldats au Phu de la province.

On avertit le Père Théophile.

Il décida de partir dès le lendemain même pour Ké-Béo.

Le village était rassemblé sur le bord de l'arroyo que dorait le soleil levant. Le huyen était là, malgré sa menace de la veille, les mains passées dans les manches de sa tunique, l'air préoccupé. Derrière lui, à quelques pas, son linh-co à turban vert se tenait raide et muet, portant l'éventail et l'ombrelle du Mandarin, son maître... Van-Leong, le pêcheur, étalait à droite du huyen son torse de pirate et savourait par petites bouffées sa pipe à fourneau de cuivre.

En arrière, à distance respectueuse, la foule des simples bonnes gens s'était massée sur plusieurs



rangs et chacun gardait le silence un peu craintif qu'on garde dans les maisons mortuaires.

Un pressentiment secret avertissait-il le petit peuple du fleuve qu'il ne reverrait plus le Missionnaire ?

Tous se désolaient de perdre un ami et les enfants pleuraient de grosses larmes qui roulaient sur leurs joues rondes.

Ils étaient tous là, amenés par Canh, le chef des chrétiens. La face hilare de Buy exprimait une tristesse vraie que nul ne le croyait capable d'éprouver. Il y avait là Lin, le tailleur boiteux, qui s'était converti la semaine précédente, Ong, le marchand chinois, et tous les autres commerçants, sampagniers, pêcheurs, gens auxquels le Père avait rendu de menus services et évité souvent la cangue.

Tous avaient été charmés par sa grâce et sa bonne humeur toujours souriante ; par sa douceur inaltérable, par le dévouement qu'il apportait à soulager les infortunes et les malheurs autour de lui. Ils avaient senti que le jeune Missionnaire était un être exceptionnel, favorable aux « Génies » et à « l'Esprit des Ancêtres ». Les femmes surtout, celles qui vendent au marché les poissons du fleuve et les herbes de la montagne, se lamentaient à la pensée de perdre celui qui conseillait les enfants et réprimait la rudesse exigeante des durs hommes de la rizière. La veuve Nghiên pleurait doucement à genoux, la tête appuyée au sampang qui devait emporter le Père.

Les « niôs »<sup>1</sup> se blottissaient contre les jambes de leur mère ; sitôt que l'un d'eux ouvrait la bouche, une taloche lui démontrait la solennité du moment et le contraignait au silence. Alors les bambins,

1. Jeunes enfants.



ahuris et pétrifiés, contemplaient de leurs yeux ronds la barque échouée sur le sable, qui devait emporter « le bonze des blancs », celui qui pour eux n'avait eu que sourires et caresses...

— Allons, dit un sampanier au Père qui achevait sa prière du matin, il faut partir.

Il releva l'auvent de la paillote, franchit le seuil et se dirigea vers le sampang. Il serrait entre ses mains un crucifix qu'il avait amené des hauts pays.

Toute la foule, en l'apercevant, s'élança vers lui et le Huyen, suivi de son linh-co, se retira discrètement vers la maison mandarinale.

— N'avez-vous aucun regret de nous quitter, Père ? demanda Canh.

— Je regrette tous ceux que j'aimais et qui m'aimaient, mais la pensée que j'accomplis mon devoir et l'espoir de revenir parmi vous me réconfortent.

La veuve Nghiên cachait son visage dans ses mains et, lorsque le Père atteignit le sampang, elle baisa le bas de sa soutane ; Cheong et Buy le tenaient par le bras ; les enfants venaient frotter leur figure contre ses genoux et les frangipaniers aux fleurs blanches parfumaient l'air que le Missionnaire bénissait.

On ajusta le gouvernail sur ses gonds, pendant que Tao, le pêcheur fixait, les rames sur le tollet.

Il fallait faire vite : le Huyen pouvait ne point pencher longtemps à l'indulgence.

— Père, il faut embarquer.

Il prit place sur le banc de l'avant. Tao saisit les avirons et un autre le gouvernail, puis le sampang soulevé, oscilla, flotta, glissa sur l'arroyo vert.

— Allez dans la paix et le calme ! crièrent toutes les voix.



Deux fois le village répéta ce vœu.

— Demeurez ici dans la paix et le calme, sous la bénédiction de Dieu ! répondit le Père.

Alors les rames plongèrent dans l'eau frémissante et claire, le sampang vira de bord. La rive où se dispersait lentement la foule s'éloigna. Canh et Buy ne furent plus que deux silhouettes noires immobiles, la veuve Nghiên priait à genoux ; les sampapiers ramèrent plus vite en chantant. Derrière eux un sanglot retentit ; c'était le Père Théophane, qui tendait une dernière fois ses bras vers son troupeau abandonné à la toute-puissance des Mandarins.

\*  
\* \*

Théophane ne fit qu'un court séjour à Ké-Béo.

Le 30 novembre, vers neuf heures du matin, cinq ou six barques portant vingt hommes se présentent à quelques pas de la paillote qui cachait le Missionnaire. L'habitation était isolée et voisine des rizières. L'inondation couvrait encore tout le pays et les barques suffisaient pour garder toutes les avenues. Elles étaient amenées par un ancien chef du canton voisin, appelé Cai-Do.

On le vit dissimuler ses barques à quelque distance derrière des tamariniers, puis se diriger avec cinq ou six de ses gens vers la maison habitée par le Père. Celui-ci comprit d'un coup d'œil ce qui se préparait. Rapidement il se cacha dans un double mur.

Arrivé à la paillote Cai-Do s'écrie :

— Que le prêtre européen paraisse ici !

A cette sommation Khang, qui, occupé à cacher les effets du Missionnaire, n'avait sans doute pas eu le temps de se mettre lui-même en sûreté, se présente dans l'espoir de donner le change.



— C'est moi, dit-il, qui suis ici. J'y suis arrivé récemment. Si vous avez pitié de moi, je vous remercierai. Si vous me prenez, je me résignerai.

Alors Cai-Do fait signe à ses hommes de garrotter le catéchiste, puis, s'avance droit vers le double mur derrière lequel se trouvait le Missionnaire et l'enfonce d'un formidable coup de pied. Il en tire brutalement M. Vénard. Et le Père et son servent sont immédiatement jetés dans les barques.

— Fort belle capture ! ricanaient les soldats, et faite à très bon marché !

On alerta le village, mais lorsque tous arrivèrent armés de bambous pointus et de coupe-coupe, les barques avaient pris le large avec leurs prisonniers.

Qui avait trahi le Père Vénard ?

Sur ce point, il existe quatre versions.

Il serait trop long de les reproduire. Il suffit de savoir que la plus probable, — celle adoptée par Mgr Theurel lui-même et par tout le village de Ké-Béo, — accuse un Annamite du nom de Sû-Dôi, parent de la veuve chez qui le Missionnaire s'était réfugié. Quelque temps plus tard on le retrouva noyé dans l'arroyo...

La lettre suivante apprenait aux habitants du petit village du Limousin la capture du missionnaire.

\*  
\* \* \*

DE MA CAGE AU TONKIN

3 décembre 1860

« A MES PARENTS

« MES BIEN-AIMÉS,

« Dieu dans sa miséricorde a permis que je tombe entre les mains des méchants. C'est le jour de la saint André



que j'ai été mis dans une cage carrée et conduit à la sous-préfecture, d'où je vous trace ces lignes assez péniblement, car je n'ai qu'un pinceau pour écrire. Demain 4 décembre, je vais être conduit à la préfecture. J'ignore ce qui m'y est réservé, mais je ne crains rien, la grâce du Très-Haut sera avec moi. J'espère que l'on me fournira encore les moyens d'écrire. La maison du sous-préfet est pleine d'égards pour moi et je ne souffre pas beaucoup. Plusieurs viennent me voir, et on me laisse parler librement ».

— Le Mandarin sous-préfet, à l'arrivée du convoi, fut bien loin de se réjouir ; il protesta même, paraît-il, déclarant que l'odieux de cette affaire retombait sur les preneurs ; que pour lui, il ne recevait les prisonniers que parce qu'il ne pouvait s'y refuser. Il fut très poli avec le Père Vénard et lui changea sa cage de bambou pour une autre en bois convenable, longue et haute, dans laquelle le Missionnaire pouvait à peu près prendre toutes les positions qu'il voulait. Il lui fit aussi faire une chaîne extrêmement légère, je l'ai eue entre les mains et j'estime qu'elle pesait tout au plus un kilogramme<sup>1</sup>. Le prisonnier n'en a point porté d'autre jusqu'à sa mort. Enfin le sous-préfet porta les égards jusqu'à inviter le Missionnaire à manger à la salle d'audience, comme un homme libre.

Quelques jours après, un détachement de cinquante soldats commandés par un lieutenant-colonel, emmenait le prisonnier à Kecho, où le grand procès devait se juger.

Là, un chrétien à « cœur d'acier » servit d'intermédiaire entre les prisonniers et les chrétiens. C'était un chef de patrouille appelé Huong-Moï. Il s'était mêlé par dévouement à la troupe des huissiers et

1. Chaîne qui se trouve aujourd'hui aux Missions Etrangères.



serviteurs du prétoire. Dans un premier billet du 28 décembre 1860 le Père Théophane écrivait à Mgr Theurel :

« Il y a quatre jours que les mandarins ont donné à la capitale la nouvelle de ma prise, mais sans rédiger de sentence. Ils m'ont fait faire moi-même ma déclaration par écrit. J'ai signé avec le catéchiste Khang. Cette déclaration ne compromet personne. J'ai quelque pressentiment que j'irai à la capitale ; on me traite assez bien ; les soldats cochinchinois qui me gardent sont de braves gens. Mais je suis sur le passage, à la porte du mandarin-préfet ; c'est pourquoi je puis très difficilement écrire. Le grand-mandarin donne chaque jour six sous pour ma nourriture. Je me porte assez bien. Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein ; je n'ai pas peur. Le mandarin de Nam-Xang (qui molestait beaucoup les chrétiens) est venu me voir et je lui ai déclaré que « Jésus était plus fort que lui, que c'était en vain qu'il luttait contre lui et qu'il saurait bien l'abattre comme tant d'autres ». Le greffier Tû (qui en 1859 a pris quatre prêtres) m'a demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit en pleine séance qu'il faisait un vilain métier et que son diplôme de mandarin de neuvième classe, prix du sang des quatre prêtres versé par lui, se fanerait comme la fleur du printemps, ce qui a fait rire le mandarin de la justice et toute la légion des greffiers. Je suis aimé et respecté ; le grand-mandarin m'a festiné deux fois... »

Le trois janvier suivant, le prisonnier écrivait de nouveau :

« J'ai reçu votre lettre si affectueuse ! Merci ! Je profite de l'absence du grand-mandarin pour écrire avec quelque loisir... Le grand-mandarin donnait six sous pour ma nourriture ; mais il ne les donne



plus, de sorte qu'aujourd'hui je serais allé coucher sans souper, si le chef de canton Maï, qui est emprisonné avec moi, ne m'avait envoyé une écuelle de riz... Hier le nouveau mandarin de la justice est venu me voir et m'interroger pour la forme. Comme il me disait que le bonheur de l'autre vie était incertain, tandis que le bonheur de ce monde est certain et positif, je lui ai répondu :

« Pour moi, grand-mandarin, je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureux ; les richesses font des envieux et donnent des soucis, les plaisirs des sens enfantent une foule de maladies. Mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire. »

« Il a été passablement poli. Comme il ordonnait de me bien traiter, je lui ai dit que je n'avais plus rien à manger ; il a fait semblant de ne pas comprendre ; demain le capitaine de mes gardes ira lui renouveler la représentation. Tout en parlant de soins et d'attentions, ce mandarin a aussi ordonné de faire autour de moi une garde sévère, et ce soir il a envoyé quelqu'un voir si ma cage était fermée... Parmi les greffiers, il y en a un très bon, son nom est Tièn, il me témoigne beaucoup de respect. Lui seul, avec un certain capitaine, ne craint pas de se servir en me parlant, des expressions *bâm lay* (qui sont celles dont on se sert, quand on adresse la parole aux mandarins). Le premier jour de l'an, un capitaine de Sa Majesté m'ayant régélé d'une tasse de thé de première classe, mon greffier Tièn venant à passer, s'est assis aussitôt pour participer à la fête, mais avec des façons délicates et polies, d'une simplicité que l'hypocrisie ne contrefera jamais... »





— Et voici, comment Théophane Vénard relate lui-même l'interrogatoire que le Quan-An de Kécho lui fit subir :

« Nous entrons dans la citadelle de Kécho par la porte de l'Orient. L'on m'introduit au tribunal de la justice criminelle. Khang, mon catéchiste, marche derrière ma cage, la cangue au cou. J'invoque l'Esprit-Saint et le conjure d'assister ses deux visiteurs. Tout d'abord, le juge me gratifie d'une tasse de thé que je bois sans façon, derrière mes bambous. Ensuite, il procède à l'interrogatoire, selon la coutume, après avoir regardé ses ongles.

— D'où êtes-vous ?

— Je suis du Grand Occident, du royaume appelé France.

— Qu'êtes-vous venu faire en Annam ?

— Je suis venu pour prêcher la vraie religion à ceux qui l'ignorent.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente et un ans.

Le mandarin se tourne vers la suite et dit avec compassion :

— Il est bien jeune.

Mais les visages restent froids, et l'interrogatoire continue :

— Qui vous a envoyé ici ?

— Ce n'est ni le roi ni les Mandarins de France ; c'est de mon chef que j'ai voulu aller prêcher les Annamites, et mes supérieurs en religion m'ont assigné le royaume d'Annam comme district.

— Connaissez-vous l'Evêque Liéou ? (Nom donné par les indigènes à Mgr Retord, réfugié dans les forêts du Laos).



— Oui, je le connais.

— Pourquoi l'Evêque Liéou a-t-il donné des lettres de recommandation à des chefs rebelles pour enrôler les chrétiens ?

— De qui tenez-vous ces renseignements ?

— Le Phu de Nam-Dinh nous l'a écrit.

— Eh bien ! moi je témoigne que cela n'est pas vrai. L'Evêque Liéou était trop sage pour commettre de pareilles imprudences. Si l'on a trouvé de ces prétendues lettres, elles constituent des faux. J'ai vu une circulaire de l'Evêque, adressée à ses prêtres ; il défendait de suivre les chefs des rebelles ; il déclarait qu'il donnerait plutôt sa vie que de tremper sa crosse dans le sang.

— Et les guerriers d'Europe qui ont pris Tourane et Saïgon qui les a envoyés ? Quel est leur but ?

— Mandarin, j'ai bien entendu dire que la guerre existait ; mais, n'ayant aucune relation avec les Marins de France, je ne puis répondre à cette question.

Des gongs retentissent, la foule reflue ; des gardes précèdent un cortège, c'est le Phu de Kécho qui arrive et prend place à côté du Juge. A peine assis, il crie d'une voix vibrante afin d'être entendu de toute l'assistance :

— Ah ! ça, chef des Chrétiens, vous avez une physionomie distinguée. Vous savez que les lois annamites défendent l'entrée du royaume aux Européens. A quoi bon, dès lors, venir vous faire tuer par ici ? C'est vous qui avez excité les Navires européens à faire la guerre. Il faut dire la vérité, ou bien je vous fais mettre à la torture !

— Grand Mandarin, vous me demandez deux choses. A la première, je réponds que je suis envoyé pour prêcher la religion de fraternité à



ceux qui l'ignorent. Nous respectons l'autorité des rois de la terre, mais nous respectons, au-dessus de tout, l'autorité du Roi des Cieux. A la seconde, je réponds que je n'ai excité d'aucune manière les Européens à faire la guerre au royaume d'Annam.

— En ce cas, voulez-vous dire aux soldats étrangers de partir !

— Grand Mandarin, je n'ai aucune autorité pour régler une telle affaire ; cependant si Sa Majesté m'envoie, je prierai les guerriers européens de ne plus faire la guerre à l'Annam, et si je n'atteins pas mon but, *je reviendrai subir la mort.*

Et dès lors la scène prend l'allure de celles de l'Antique. Etonnée par tant de courage et de simple grandeur d'âme, la foule crie sa sympathie.

Avec une émotion contenue, le Phu continue l'interrogatoire, le secret asiatique est de savoir rester impassible.

— Vous ne craignez pas la mort ?

— Grand Mandarin, je ne la crains pas ; je n'ai commis aucun crime qui mérite la mort ; mais si l'Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour l'Annam.

— Avez-vous de la rancune contre celui qui vous a pris ?

— Aucunement, la religion chrétienne apprend à aimer ceux qui vous haïssent !

— Chef de la religion chrétienne, il faut déclarer les noms des hommes qui vous ont caché jusqu'à ce jour ?

— Grand Mandarin, l'on vous appelle le Père et la Mère du Peuple ; si je fais ces déclarations, je serai cause de beaucoup de maux. Jugez vous-même si cela convient oui ou non !

— Foulez la croix et vous aurez la vie sauve !



— Quoi ! réplique le Père, sortant de son calme, j'ai prêché la religion de la Croix jusqu'à ce jour et vous voulez que je l'abjure ? Je n'estime pas tant la vie de ce monde que je veuille la conserver au prix d'une apostasie.

— Si la mort a tant de charme à vos yeux, pourquoi vous cachez-vous de crainte d'être pris ?

— Grand Mandarin, la religion défend de présumer de ses forces et de se livrer soi-même. Mais Dieu ayant permis que je sois arrêté, il me donnera le courage de souffrir et d'être ferme jusqu'à la mort.

Sur ces derniers mots, l'interrogatoire du Père prit fin. Khang frappé de dix coups de rotin refusa lui-même d'abjurer et de dénoncer les Nha-Qué de la rizière, qui avaient donné asile aux Chrétiens dans leurs paillotes aux doubles murailles de terre. Théophane Vénard fut installé dans sa cage, à la porte même du palais mandarinal. Une compagnie de soldats cochinchinois montait la garde, nuit et jour. De nombreux Annamites venaient le visiter et tenaient urbainement conversation avec le Missionnaire. Les uns voulaient qu'ils soient un habile médecin, un devin capable de conjurer le Mâ-Cui ; bon nombre de femmes le priaient gentiment de leur prédire leur destinée. Des soldats l'interrogeaient sur l'Europe, sur la France, sur le monde entier ; le Père tint ainsi dans sa cage, et sous l'œil bienveillant des Mandarins eux-mêmes, son dernier cours, le plus héroïque de tous, de philosophie religieuse et de géographie universelle.

Et le Père d'écrire lui-même à ses parents, ces lettres que les gardiens firent parvenir :

« Les Annamites ont l'esprit léger. En revanche, leur cœur est bon, ils me témoignent de l'intérêt et de la pitié. Les soldats m'ont pris en affection et



quoiqu'ils aient été blâmés deux fois pour m'avoir  
laissé sortir prendre l'air, ils continuent à m'ouvrir,  
de temps en temps, la cage, et à me permettre quel-  
ques instants de promenade.



## CHAPITRE XII

### L'EXÉCUTION

*« En cage au Tong-King, le 20 janvier 1861.*

« CHÈRE SŒUR,

« J'ai écrit, il y a quelques jours, une lettre commune à toute la famille, dans laquelle je donne plusieurs détails sur ma prise et mon interrogatoire ; cette lettre est déjà partie et, j'espère, vous parviendra. Maintenant que mon dernier jour approche, je veux t'adresser, à toi, chère sœur et amie, quelques lignes d'un adieu spécial ; car, tu le sais, nos deux cœurs se sont compris et aimés dès l'enfance.

« C'est avec toi, chère Mélanie, que j'ai passé cette nuit du 26 février 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens si sympathiques, si doux, si saints, comme ceux de saint Benoit avec sa sainte sœur. Et quand j'ai eu franchi les mers, tes lettres, aimables messagères, m'ont suivi régulièrement pour me consoler, m'encourager, me fortifier. Il est donc juste que ton frère, à cette heure suprême qui précède son immolation, se souvienne de toi, chère sœur, et t'envoie un dernier souvenir.

« Il est près de minuit : autour de ma cage de bois sont des lances et de longs sabres. Dans un coin de la salle un groupe de soldats jouent aux cartes, un autre groupe



jouent aux dés. De temps en temps les sentinelles frappent sur le tam-tam et le tambour les veilles de la nuit. A deux mètres de moi, une lampe projette sa lumière vacillante sur ma feuille de papier chinois et me permet de te tracer ces lignes. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort... »

Le 1<sup>er</sup> février, M. Vénard écrivait encore une petite lettre qui ne parvint qu'après sa mort à Mgr Theurel. Entre autres choses il disait :

« Les jours de mon pèlerinage se prolongent. Le mandarin préfet est étonné que ma sentence ne soit pas encore arrivée... Toutes les dépêches passent devant moi ; à chaque fois, je demande si c'est mon arrêt de mort ; chaque fois le postillon me donne une réponse négative. Je salue chaque aurore qui se lève, comme l'aurore de l'Eternité. Mais l'Eternité ne s'ouvre point. Suivant la raison et suivant mon cœur, je salue la mort chaque jour ; mais si j'en croyais mes pressentiments, je n'ai point de réponse de mort : j'aurais même le pressentiment du contraire, si je ne le repoussais comme une embûche du démon. Adieu, Seigneur d'Acanthe ! Sera-ce le dernier ? Adieu ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse et non la mienne ! »

Cet adieu devait être réellement le dernier. Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 février la sentence arriva enfin ; mais le Père n'en sut rien. Le 2 au matin, il déjeuna comme d'habitude, puis sortit au jardin. La veuve Nghien l'y suivit et dit :

— Père, vous devez être exécuté aujourd'hui !

Il refusa d'y croire, pensant qu'il devait être conduit à Hanoï. Alors elle répliqua :

— C'est une chose certaine, Père, l'on vous exécute aujourd'hui ! Déjà les éléphants sont prêts, les soldats rangés en ordre. Dans un instant vous serez conduit à la mort.

Alors le Missionnaire crut à l'authenticité de cette



nouvelle ; souriant il revint à sa cage pour distribuer à son entourage ce qu'il possédait.

Quelques instants après la garde mandarinale apparut. Les mandarins firent appeler le Père pour lui signifier sa sentence et l'envoyer au supplice. M. Vénard s'était fait préparer pour ce jour suprême un habit de coton blanc et un autre de soie noire.

S'en étant revêtu, il se présenta devant les mandarins ; lorsqu'il eut entendu sa sentence il prit la parole. C'était une déclaration formelle qu'il n'était venu en ce pays que pour y enseigner le christianisme.

Il termina disant aux mandarins :

— Un jour nous nous reverrons au tribunal de Dieu.

Le mandarin de la justice répondit d'un ton sec :

— Pas d'insolence !

Et le convoi se mit en marche vers le lieu de l'exécution. Deux éléphants et deux cents soldats commandés par un lieutenant-colonel attendaient. Le Père entonna des chants latins qu'il prolongea jusqu'à la sortie de la ville. Le lieu de l'exécution en était éloigné d'environ une demi-heure ; lorsqu'on y fut parvenu, tous les curieux furent refoulés à l'exception de la veuve Nghien, qui obtint de rester dans l'intérieur jusqu'au dernier moment.

M. Vénard, le visage tranquille, promena ses regards sur toute la foule, y cherchant sans doute, des figures amies. Il ôta ses sandales et les donna à la veuve Nghien, puis il s'assit sur une natte. Alors le bourreau lui enleva sa chaîne ; fit sauter, au moyen d'un marteau et d'un coin de fer, les clous qui fermaient les anneaux du cou et des



pieds. A ce moment les soldats repoussèrent la veuve Nghien elle-même en dehors de l'enceinte.

Le bourreau était un bossu appelé Tûé, ancien soldat, devenu comédien. Il avait déjà décapité quatre prêtres et avait sollicité cette triste fonction pour avoir les dépouilles du Martyr,

— Que me donnerez-vous pour être exécuté habilement et promptement ? demande cet homme.

— Plus cela durera, mieux cela vaudra ! répond le martyr.

Cependant, voyant le Père vêtu d'habits propres et neufs, Tûé veut s'en emparer avant que le sang ne les souille. Il prie sa victime de s'en dépouiller. Comme cette première invitation demeure sans effet, il use de ruse et dit à M. Vénard :

— Vous devez être *lang-tri* !

C'est-à-dire avoir les membres coupés à toutes les jointures et le tronc fendu en quatre.

Le Missionnaire, soit qu'il crût à ce mensonge, ce que je ne pense pas, soit plutôt pour en finir avec les importunités de cette brute impitoyable, se dépouille de tous ses vêtements.

L'autre, pour l'obliger à tenir la tête élevée et à présenter le cou au sabre fatal, lui lie fortement les coudes derrière le dos. Il l'attache ensuite à un pieu de bambou mal affermi. Dans cette position, au signal donné, le Père reçoit le premier coup. Ce n'était qu'un coup d'essai : la peau fut à peine entamée. Le deuxième coup mieux appliqué tranche la tête presque entièrement et renverse à la fois le Martyr et le pieu. Le bourreau, voyant son sabre ébréché, en prend un autre et donne encore trois autres coups. Après quoi il saisit la tête par l'oreille l'élève pour la montrer au lieutenant-colonel qui préside l'exécution. Immédiatement celui-ci fait sonner les trompes de justice et ramène ses soldats à la ville.



\*  
\* \*

Pendant ce temps la veuve Nghien et plusieurs autres femmes chrétiennes se lamentaient comme à la mort de leur premier-né. Aussitôt que les troupes eurent laissé le champ libre, ces femmes et toute la foule se précipitent sur le corps et trempent dans le sang du supplicié des étoffes et du papier. L'on y mit une telle ardeur que pas un brin d'herbe ne resta sur les lieux.

On savait que le grand-mandarin avait donné l'ordre que le Missionnaire fût décapité sur le bord du fleuve, afin qu'on fût plus à portée d'y jeter la tête après l'exposition. C'est pourquoi une partie des curieux avait fait fausse route et avec eux un Annamite de mes amis, Huong Da, qui s'était chargé de l'ensevelissement du Martyr. L'exécution avait eu lieu de huit à neuf heures du matin. Cependant, jusque vers midi, le corps, recouvert d'une natte, demeura étendu sur le sable. A ce moment la bière fut rapportée du côté du fleuve. Outre la famille de Huong-Da, il y avait la veuve Nghien, qui n'avait pas quitté le corps un seul instant ; puis, Ly-Vûng, ancien maire chrétien du village de Đông-Tri et un batelier du Tonkin méridional. Ce dernier eut la délicatesse de revêtir le Martyr de son propre habit. Ensuite le corps fut enveloppé de toile de coton, puis lié solidement avec trois bandelettes, par lesquelles on avait dessein de l'enlever les jours suivants. Pour la même raison, les Annamites se contentèrent d'enterrer le cercueil à un pied seulement de profondeur.

Restait la tête qui, immédiatement après l'exécution, avait été mise dans une petite caisse de bois et élevée au bout d'une perche. Le maire Ly-Vûng,



ayant confectionné une boîte toute semblable, essaya de la substituer à celle qui renfermait la tête ; mais il fut impossible de surprendre la vigilance des gardes. On chercha d'autres expédients. Le maire parla au greffier qui devait présider à la projection de la tête au fleuve : on lui promit une barre d'argent s'il consentait à ne rien voir, à ne rien entendre. Les officiers furent également pressentis et l'on attendit la fin du troisième jour. Le greffier qui avait bonne envie de gagner la récompense ne se présenta qu'à la nuit noire pour faciliter l'escamotage. Malheureusement un autre personnage intervint : ce fut le petit mandarin du canton, jeune loup de 23 ans, qui, fort de son origine royale, ne se donnait d'autre souci que de dévorer son peuple. Il envoya un homme de sa maison pour assister à la projection de la tête dans le fleuve. Selon un témoin oculaire voici comment se déroulèrent les événements qui suivirent :

« Le chef de patrouille Huong-Moï avait piqué à l'oreille droite un hameçon avec 200 pieds de ficelle et un petit flotteur, recommandant au maire de l'endroit de jeter le tout au fleuve : le lendemain la vue du flotteur eût fait trouver la tête sans difficulté. Le maire voulut faire quelque chose de mieux. A peine quelques coups de rames avaient-ils mis au large la barque qui portait la tête que le maire en question jeta celle-ci à l'eau, mais sans lâcher la ficelle, qu'il attachait à la barque. L'homme du mandarin, soupçonnant quelque supercherie, se fâcha de ce qu'on ne lui avait pas fait voir la tête avant de la jeter et éclata en menaces. Cependant, après avoir décrit un long circuit, la barque revint à son point de départ ; la tête, sous l'eau, suivait encore. Nous n'étions plus qu'à quelques pas du rivage, lorsque quelqu'un s'écrie que le mandarin arrivait



pour visiter la barque. A ce cri, le maire se trouble ; il agite violemment la ficelle dans l'intention de se débarrasser de la tête, qui, effectivement, se détache et roule au fond du fleuve... Les jours suivants, je fis toutes les recherches possibles, mais sans résultats...

Or, le 15 février, au matin, des Annamites, amis du maire Ly-Vûng, descendant le fleuve en barque, aperçurent à fleur d'eau quelque chose d'extraordinaire qui se présentait tantôt noir tantôt blanc. Ils s'approchèrent et recueillirent dans leur barque le chef du Martyr si regretté ; c'était environ à quatre lieues de l'endroit de l'exécution ! Le maire Ly-Vûng vint recevoir la tête, la porta dans sa maison et donna la nouvelle au Père Thinh, qui vint lui-même faire la reconnaissance de la relique...

Quelques jours plus tard, le Père Thinh et moi quitions la région sans être suivis et remettions à Mgr Theurel les restes de Théophane Vénard. Il ouvrit le vase en notre présence. Il prit le sachet de soie blanche où était enfermée la tête, enleva de l'oreille droite l'hameçon que Huong-Moï y avait attaché. Il était largement ouvert comme par une secousse violente. L'aspect des chairs au-dessous de l'oreille gauche indiquait que le bourreau avait fait plusieurs fois usage du sabre. Les cheveux se détachaient. L'Evêque en coupa cinq ou six mèches, tourna et retourna plusieurs fois dans ses mains cette jeune tête, exsangue et calme, et releva sur nous des yeux remplis de larmes.

— Faites enterrer les restes de Théophane Vénard, dans la maison de Khai le sampanier, nous dit-il. Il nous faudra joindre le corps à la tête dès que nous le pourrons. Puis quelque jour, si la paix revient en Annam et au Tonkin, nous ren-



drons à la France les reliques d'un de ses martyrs<sup>1</sup>. »

\*  
\* \* \*

Le dernier sacrifice était consommé.

Celui qui avait été le meilleur ami du peuple d'Annam n'était plus. Là-bas on le pleure encore ; car, ainsi qu'il est écrit dans les livres ; « Tous les hommes bons sont frères » et comme l'a dit Lao-Tseu : « Hors l'amitié il n'y a plus de voie ».

Puis l'on apprit un jour que les bandes chinoises envahissaient le Tonkin ; on conta que les bateaux français remplissaient la baie d'Along. Des marins armés de carabine, des soldats casqués de blancs, se répandaient sur le Delta.

Au loin le canon grondait, quelque part au sud, du côté de Tourane. L'eau noire charriait des poissons morts qui dérivait le ventre en l'air parmi des carcasses de jonques, des radeaux de bambous et des méduses pourries ; des algues gluantes et visqueuses s'accrochaient comme des chevelures glauques à tous les débris et à... des cadavres... Sur les rochers de la côte, parmi les palmes et les tiges retombantes, des lumières brûlaient, des cierges fumaient et les volutes du santal tombaient sur les flots... Des incantations, des prières s'élevaient vers le ciel sanglant : é'était le peuple d'Annam qui, sur l'ordre de Tu-Duc, suppliait les Génies de faire reculer les Barbares... Mais, le sang des Annamites mêlé à celui des Missionnaires, le parjure accompli sur les mânes de Gia-Long et de l'Evêque d'Adran

1. C'est fait. Les restes de Théophane Vénard ont été rendus aux Missions-Etrangères. Au musée de la rue du Bac se trouvent sa canne et la chaîne qui lui fut passée aux poignets quand on le conduisit au supplice.



précipitaient la justice immanente incluse dans le mystère des choses.

L'effroyable hurlement de mort des canons allait couvrir les paroles de clémence et de pitié, parce que des hommes du vulgaire avaient méconnu le conseil des Sages, incompris le rêve sublime de l'Evêque et de l'Empereur.

\*  
\* \*

Mais, quelle étrange et terrible loi veut donc que l'Occident et l'Orient n'aillent l'un vers l'autre que sur une mer de sang ? et quelle sublime énigme, quelle leçon d'énergie et de persévérance renferment donc ces paroles du Christ :

— Je vous apporte la guerre et non la paix ; je vous aimerai comme mon père m'a aimé en vous préparant aux plus rudes combats.



## CHAPITRE XIII

### A L'ABORDAGE DU VIÊT NAM <sup>1</sup>

FRANCIS GARNIER.

... « C'était en 1873. Nous avions été vaincus sur les champs de bataille de l'Europe et l'on disait, tout bas dans les cases, que la domination des Tay allait cesser. L'expédition du Commandant Francis Garnier descendit alors la Donaï. Deux canonnières,

1. C'est en 1859 que l'expédition franco-espagnole dirigée par l'Amiral Rigault de Genouilly commença la conquête de la Basse-Cochinchine.

Le 10 février, l'Amiral se présenta devant le mouillage du Cap Saint-Jacques et détruisit les deux forts qui le couvraient. Puis il remonta le Donaï, se dirigeant vers Saïgon. Il enleva successivement les forts qui gardaient la route : Cangio, Ong-Gia, Cha-La, Tay-Ray, Tang-Ki. Le 15 février il parut devant Saïgon. Le lendemain les forts étaient pris ; le surlendemain la citadelle était enlevée d'assaut.

La guerre continua ensuite du côté de Tourane. Mais la diversion créée par la guerre de Chine affaiblit le corps expéditionnaire. Il fallut abandonner Tourane le 23 mars 1860. Le contre-amiral Page se concentra à Saïgon, où il laissa le capitaine de vaisseau l'Ariès avec 800 Français et 200 Espagnols. Il s'y fortifia couvrant la ville de Cholon.

Les Annamites commandés par Nguyen Tu-Phuong se retranchèrent à Ki-Hoa, à quatre kilomètres au Nord, bloquèrent la garnison qui resta six mois isolée.

Quand l'expédition de Chine fut terminée, les renforts arri-



cent soixante-quinze hommes, c'était tout. Et les Annamites pensaient que les troupes du vice-roi de Hanoï n'auraient qu'à paraître pour faire fuir les Français.

La mission du Commandant était la suivante :

vèrent, commandés par l'Amiral Charner. Le 25 février 1861 les lignes de Ki-Hoa étaient enlevées d'assaut. 4.000 hommes avaient participé au combat, ainsi qu'une division navale forte de douze bâtiments. Les pertes françaises furent élevées et permirent, dès ce jour, de comprendre que les Asiatiques, fortement retranchés et commandés par des hommes énergiques tels que le vieux Nguyen-Tri-Phuong, étaient des adversaires avec lesquels il fallait compter. La province de Saïgon était conquise.

L'Amiral Bonnard, successeur de Charner, prit successivement My-Tho, Bien-Hoa, Bahria, Vinh-Long. L'Empereur Tu-Duc, menacé d'une révolte au Tonkin, privé des envois de riz de la Cochinchine, consentit alors à signer la paix de Saïgon (5 juin 1862). Il cédait à la France les trois provinces de My-Tho, de Bien-Hoa, de Saïgon et le groupe de Poulo-Condore.

Il s'engageait à payer une indemnité de guerre de vingt millions, ouvrait au commerce européen les ports de Tourane, Balat et Quan-An, accordait la liberté religieuse aux Annamites.

Ce fut à Hué que le traité fut ratifié, le 4 avril 1863, par Tu-Duc, l'Amiral Bonnard et le colonel Palanca. Nous rendions Vinh-Lonh à l'Annam.

Or en ces heures de péril causé par l'intolérance impériale et par la haine des Mandarins, le Viêt Nam eut aussi ses héros ! L'un des hommes les plus remarquables que les Français trouvèrent devant eux fut le Grand Mandarin Phan-Than-Giang. Il avait été nommé vice-roi des contrées occidentales du bas Mékong demeurées sous la domination impériale. Les chrétiens s'étaient réfugiés en masse dans les provinces qu'il gouvernait et chacun louait son autorité ferme et tolérante.

D'une part Phan-Than-Giang s'efforçait de convaincre la cour de l'inutilité d'efforts hostiles dirigés contre les établissements français ; d'autre part il était contraint par les ordres secrets de l'Empereur de soutenir les révoltes qui éclataient contre les troupes d'occupation.

Il devait s'épuiser et mourir à cette tâche ingrate. Pour



« Chercher à apaiser les conflits élevés entre vos commerçants et le roi du Yun-Nan d'une part et les Mandarins annamites de l'autre ; étudier les dispositions des populations, s'en servir au besoin pour vaincre les dernières résistances des Lettrés tonkinois ; négocier avec eux et les autorités du Yun-Nan un traité économique satisfaisant... »

Le 5 novembre les deux canonnières mouillaient devant Hanoï.

Et le Commandant adressait les deux rescrits suivants à ses soldats et aux populations.

mettre un terme aux révoltés de l'Ouest, l'Amiral de la Grandière occupa Vinh-Long, Chau-Doc et Ha-Tien, les provinces du vice-roi.

Convaincu de l'inutilité de la résistance, Phan-Than-Giang donna l'ordre aux Mandarins de recevoir les troupes françaises. Mais...

L'Amiral de la Grandière avait dépêché auprès du vice-roi un courrier et une escorte. Quand les Français se présentèrent, la consternation régnait dans le palais : Phan-Than-Giang, comme ces héros de l'antique, dont l'honneur ne supportait aucune souillure, s'était empoisonné.

\* \* \*

Durant les années qui suivrent, les Français eurent à lutter contre plusieurs insurrections.

L'occupation du Tonkin fut la conséquence de ces conflits commerciaux que font naître un peu partout les Européens, plus pressés de faire fortune que de faire assaut de qualités morales.

L'Amiral Dupuis, qui commandait alors les forces militaires de Saïgon, dut intervenir « pour protéger au Tonkin les biens de nos nationaux ». Il fit appel au lieutenant de vaisseau Francis Garnier.

— A vrai dire, avait conclu Tao, avec je ne sais quelle tristesse, la guerre commençait seulement, la guerre causée par le manque de clairvoyance et la cruauté des Empereurs, la guerre qui devait donner le Viêt Nam à ceux qui l'avaient rendu à Gia-Long ! »



## MARINS ET SOLDATS.

« En vous envoyant au Tonkin sauvegarder les intérêts de la Civilisation et de la France, l'Amiral-Gouverneur vous a fait une faveur et donné une preuve de confiance.

« Vous méritez l'une, vous justifierez l'autre.

« Vous vous rappellerez que vous êtes au milieu de populations inoffensives et malheureuses, que votre séjour au milieu d'elles ne doit pas être une charge ajoutée à toutes celles qui pèsent déjà sur elles ; il doit inaugurer, au contraire, une ère de soulagement et de paix. Vous vous abstenrez donc de tout acte de brutalité ; vous vous efforcerez de faire aimer et respecter le drapeau qui vous abrite ; vous ne négligerez aucune occasion de vous rendre utiles, en vous montrant en toute circonstance, justes et bienfaisants.

« Vous êtes peu nombreux, mais vos armes, votre discipline, la cause que vous servez, vous rendent redoutables. Vous conserverez soigneusement ce prestige par une fidélité absolue aux règlements militaires, par une subordination complète à vos supérieurs de tout grade et de toute arme, par cette union de camaraderie qui allège les devoirs les plus pénibles.

« J'aurai beaucoup à vous demander et je compte sur vous. Je me montrerai inflexible à réprimer tout acte de violence, d'intempérance ou d'indiscipline, mais vous ne trouverez pas de chef plus ardent que moi à vous faire obtenir les récompenses que vous aurez méritées.

« De ces devoirs, j'espère, vous ne me laisserez que celui-ci à remplir. »

— Ensuite la proclamation suivante, fut adressée à tous les habitants du Delta, répandue de nuit par les Annamites chrétiens, confiée aux jonquiers et sampaniers qui descendent et remontent le Fleuve-Rouge, à tout ce qui circulait de Haï-Nan à Tourane et se révoltait contre la cruauté froide et impitoyablement souriante des Mandarins.



« Le représentant du noble royaume de France Nge-An (c'est-à-dire, paix) fait savoir à tous les habitants que, les Mandarins du noble royaume d'Annam étant venus à Saïgon demander assistance, l'Amiral nous a envoyés au Tonkin pour voir comment les choses s'y passaient.

« De plus, ici, au Tonkin, les côtes sont désolées par de nombreux pirates qui font beaucoup de ravages. Nous avons l'intention de pourchasser ces bandits, afin que les habitants de ces lieux puissent en paix vaquer à leurs affaires.

« Quant à nos soldats, si quelqu'un d'entre eux commet quelque acte répréhensible, que l'on vienne porter plainte, et nous ne manquons pas de faire justice.

« Tout peuple se laisse facilement entraîner par les exemples de vertu, pour nous, en parlant au peuple, nous n'avons en vue que la vertu.

« En conséquence, nous désirons procurer au Tonkin la facilité de faire le commerce, et par là lui apporter la richesse et la paix. Telles sont nos intentions ; nous vous les faisons connaître à tous, mandarins, soldats et populations du Tonkin. »

\*  
\* \*

— Mais pendant que les Français s'organisaient dans leur camp, le Gouvernement annamite accumulait les maladresses. Le Maréchal Nguyen-Tri-Phuong, implacable ennemi des Européens, avait été nommé gouverneur militaire de Hanoï. Avec cet homme, disaient les Pères, les « classepots partiront tout seuls ».

Quand le Commandant se présenta aux portes de la ville, personne ne vint le recevoir et, quand il exigea des locaux pour loger ses troupes, des man-



darins de la dernière classe le conduisirent dans les mauvaises paillotes du port.

Le Commandant n'était pas homme à souffrir pareil traitement. Il fit sonner le clairon, rallia tout son monde et marcha vers la citadelle où le capitaine qui commandait lui rendit les honneurs.

Nguyen-Tri-Phuong attendait les Français.

— Je ne puis loger dans une auberge, déclara leur chef, après avoir salué du sabre, mais sans descendre de cheval. Je suis bien dans la Citadelle et j'y reste, si vous ne me trouvez pas un local qui présente les conditions voulues d'isolement et de sécurité.

Nguyen rendit les honneurs et s'inclina devant l'ordre.

— Que le Camp des Lettrés, dit-il, soit mis à la disposition des Français.

Francis Garnier continua, pendant que les Mandarins s'empressaient :

— Je suis venu pour m'entendre avec Votre Excellence, pour poser les bases d'un traité qui doit ouvrir le Fleuve Rouge à la navigation. Je compte sur le concours de votre haute puissance pour mener à bien les négociations.

Nguyen répondit :

— Je n'ai pas les pouvoirs nécessaires pour discuter utilement de cette affaire. Je dois au préalable consulter la Cour de Hué.

— Bien ! reprit Francis Garnier d'un ton sec, j'attendrai la réponse de l'Empereur.

Et les compagnies de marins et d'infanterie de marine s'en furent vers le vieux camp mandarinal, où depuis des siècles les Lettrés d'Empire s'assemblaient pour discuter du Tao et de Kong-Phu-T'seu.

Une semaine s'écoula. Nguyen-Tri-Phuong ma-



nœuvrait, mais, habitué à cette duplicité annamite qui est peut-être la seule force des vieux peuples, Francis Garnier observait.

Il n'avait pas reçu la visite officielle du Maréchal ; puis, il apprit qu'on avait sournoisement interdit aux négociants chinois et annamites d'entrer en relations avec les Français ; le capitaine qui avait rendu les honneurs militaires avait reçu cent coups de rotin, avait été jeté dans une cage, la cangue au cou, destitué de son grade et emprisonné.

— Il n'y a qu'un coup d'éclat qui puisse contrebalancer l'effet des menées annamites, redonner confiance aux populations, rétablir l'autorité et le prestige dont j'étais entouré à l'arrivée, avait dit Garnier au capitaine Balny.

— Et c'est... ?

— M'emparer de la Citadelle.

— C'est également mon avis.

— Le 15 novembre j'attaquerai. Avec les 180 hommes dont nous disposons, nous donnerons l'assaut, nous prendrons le Maréchal et l'enverrons à l'Amiral Dupré<sup>1</sup>.

Le 13 novembre, alors que secrètement, pour répondre à la manœuvre sournoise de Nguyen, les Français se disposaient à emporter la place, le canon tonna sur la rizière.

C'était l'*Espingole* et le *Scorpion*, deux canonnières qui arrivaient en renfort avec le *Decrès*, mouillé à Cua-Cam et une Compagnie de débarquement.

Le 19 novembre Francis Garnier réunit tous les officiers.

— Le Maréchal Nguyen-Tri-Phuong cherche à gagner du temps, dit-il. Il arme la citadelle et

1. Alors Gouverneur de Saïgon.



pousse sourdement à la révolte le peuple de la ville. Une tentative suprême de conciliation n'a reçu qu'un accueil hautain. J'ai décidé d'envoyer demain matin un ultimatum et d'exiger la reddition de la citadelle. Si les portes de la forteresse ne sont pas ouvertes immédiatement, à 6 heures nous donnerons l'assaut.

— Voici l'ordre d'attaque :

« Les hommes seront réveillés à 4 heures, sans clairon ; ils recevront un jour de vivres, dix paquets de cartouches, par chassepot et 24 cartouches par revolver.

« La première colonne commandée par M. Bain de la Coquerie quittera le camp à 5 heures et demie précises ; elle sera composée de 30 hommes et de la pièce de montagne du *Decrès*. Elle se portera sans bruit de clairon et le plus rapidement possible devant la porte Sud-Ouest de la Citadelle. M. Bain lui fera prendre position de façon à se ménager l'abri de la résidence murée qui est dans le voisinage. Il mettra sa pièce en batterie de façon à balayer la pièce ouest de la citadelle. Ses hommes seront déployés en tirailleurs.

« La 2<sup>e</sup> colonne sera formée :

1<sup>o</sup> par le détachement d'infanterie de marine (25 soldats et 2 gabiers armés de grenades et de haches) sous les ordres de M. de Trentinian ;

2<sup>o</sup> par un détachement de marins commandés par M. Esmez ;

3<sup>o</sup> par un détachement de réserve de 19 hommes du *Decrès*.

« Le camp devra être gardé par dix hommes sous le commandement de M. l'ingénieur Bouillet.

« Mais une fois la lutte corps-à-corps engagée et l'ennemi défait, les chefs devront modérer l'ardeur de leurs hommes et éviter toute effusion de sang



inutile. Tout ennemi qui rendra les armes doit être épargné. »

— Allez, Messieurs et préparez votre monde... Restez Balny.

— C'est à vous, continua le Commandant, qu'est confié le tir des deux canonnières. Vous ouvrirez donc le feu à 6 heures et continuerez de tirer jusqu'à l'apparition d'un drapeau français sur la porte orientale ou sur la tour de la Citadelle ; mais, respectez la ville. C'est une règle à laquelle notre marine doit toujours être fidèle pendant les hostilités. Je compte sur vous, mon cher ami. »

Les deux officiers se serrèrent la main, puis se quittèrent et, au camp des Français, comme à bord des navires, l'on continua de vaquer aux occupations d'ordinaire, sous l'œil placide, en apparence, des marchands de poissons et de canards laqués.

Et cependant que Nguyen-Tri-Phyong s'en remettait à ses espions, du haut des cot-da, miradores des portes, on voyait de grands mouvements du côté des Tay (Français). Sous les grands flamboyants qui bordaient le Camp des Lettrés, près des marécages extérieurs où fumaient doucement les canonnières, des bateaux plats, des chaloupes armées semblaient être aux aguets,

Le lendemain l'aube se leva sur un tableau de bataille.

Les Français sortaient du camp, un groupe d'hommes et une pièce d'artillerie venaient se poster au sud-ouest de l'immense quadrilatère que forme l'antique citadelle de Thanh-Long.

M. Bain de la Coquerie avait pris ses emplacement. Les deux canonnières sortaient lentement du coude de Gia-Lam et venaient s'arrêter au point du fleuve le plus proche des fossés.

Nguyen-Tri-Phuong était monté sur le grand



mirador central de la citadelle aussitôt que le parlementaire du Commandant lui avait porté l'ultimatum.

De là, il voyait les sentinelles Tay, se rapprocher dans la rizière, se rejoindre, former une grande ligne. Une patrouille tenait la route de Hué, une autre la route de Son-Tay.

Alors, du côté de Thanh-Hoai, un homme bondit dans la plaine. Il courait vers la citadelle. Nguyen le vit sauter sur les glacis, dans les fossés, s'accrocher aux lianes et atteindre aux coupées des remparts. Là, il tomba aux mains des linh-co, qui l'amènèrent au Maître.

— Les Tay attaquent, dit-il après s'être prosterné dans la poussière. Des hommes, avec des casques blancs, sont en réserve le long du fleuve... Fais, ô toute puissance, qu'ils n'entrent pas dans la citadelle des Lê et ne profanent point la Capitale !

Alors Nguyen fit sonner la trompe de guerre. Les portes se couronnèrent immédiatement de linh-co et d'étendards bariolés ; la garde des canons fut doublée et le reste des forces annamites se retira vers la porte du Nord afin de pouvoir procéder à un retour offensif au moment même où les Tay<sup>1</sup> croiraient la bataille gagnée,

Si développée était la citadelle de Hanoï qu'on ne pouvait ni l'attaquer, ni la défendre sur toutes les faces à la fois. Et soudain, le canon tonna à la porte du Sud-Ouest. Un obus s'écrasa sur la muraille ; des pierres éclaboussèrent les défenseurs. Les canons de la citadelle envoyèrent des boulets qu'on vit rouler au loin vers les canonnières immobiles et sournoises. Les combattants apportaient sur les remparts de gros blocs de pierre et des noix d'huile

1. Soldats européens.



bouillante. Et là-bas les matelots du *Décrés* se dissimulaient dans la rizière.

Soudain, à un signal que répétèrent les bateaux, signal qui monta comme une flamme le long des mâts et des cordages, fut répété par le hurlement terrible des canons, du Phô-hang-Dông (rue du cuivre) au Fleuve, la plaine se couvrit de points blancs. Déployés en tirailleurs, crânes, superbes, magnifiques d'audace et d'insolence, trois cents marins et soldats de France affrontaient l'intratable citadelle que les Tay-Son n'avaient pu réduire.

L'*Espingole* et le *Scorpion* avaient ouvert un feu rapide et rageur. Le *Décrés* ponctuait de la détonation puissante et sourde de ses lourdes pièces, les détonations sèches des canonnières. Les projectiles, jusqu'alors inconnus, jetés avec une force prodigieuse, d'une si longue distance, éclataient contre terre, faisaient sauter les pagodes et les toits cornus des tours ; le gong de veille et le veilleur furent précipités des remparts. De pagode en pagode les lettrés peu familiers de la lutte, fuyaient éperdus le vacarme et la destruction. Des blessés couraient, créant le désordre parmi les défenseurs et déjà l'on commençait de distinguer parmi les baïonnettes roides, l'éclair bleu des grandes haches d'acier. Gabiers et Mathurins accourus du *Décrés* et du *Scorpion* s'apprêtaient à recommencer les exploits de leurs ancêtres devant Qui-Nhon.

Nguyen-Tri-Phuong, calme et résigné, escomptait déjà l'issue probable du combat. Soudain la porte du Sud-Ouest sauta et sous la voûte sombre assaillants et défenseurs s'entr'égorgèrent au hasard. Le Maréchal fit battre le gong à coups précipités ; appela le reste de l'armée en ligne, afin d'enfermer les Tay dans la citadelle et de les détruire.

Au gong, au tumulte qui se faisait sur les rem-



parts, des sifflements plus violents, plus rapides répondirent. L'*Espingole* et le *Scorpion*, remontant au-delà de Gia-Lam, canonnaient l'intérieur de la citadelle. Les éclatements se firent précis, au milieu de la réserve massée. Un obus du *Décres* vint ronflant dans une trajectoire immense, heurter le grand mirador central et le renversa sur les Linh-Co dans une hurlée du fer éclaté et de la tour détruite. Et l'on vit Nguyen-Tri-Phuong chanceler, s'abattre sous le drapeau quadricolore dont le dragon héraldique parut saigner : le vieux Maréchal, la cuisse droite fracassée par un coup à mitraille, était tombé à son poste de commandement. Alors, au cri d'épouvante des Annamites, répondit le cri de victoire des Français.

Ils accouraient tous avec de grands gestes de joie, comme des enfants auxquels on a promis quelque jouet chinois inconnu, mystérieux, vers cette citadelle, maintenant silencieuse et dont les portes trouées n'avaient plus de défenseurs.

Les matelots de Bain de la Coquerie, traînant leur canon de montagne, avaient pénétré dans la ville. En les voyant paraître, la hache au poing, l'arme à la bretelle et baïonnette haute, traînant cette pièce qui faisait feu à mitraille en avançant, les Annamites jetèrent leurs armes ; en proie à une terreur vertigineuse, ils se précipitèrent vers les issues. En vain les officiers tentèrent de les arrêter. Un Doï fut renversé, écrasé, par ce flot humain sourd et affolé, d'où des cris de mort et de détresse s'échappaient sinistres, pitoyables.

Alors Nguyen-Tri-Phuong, étendu sur une civière, se fit porter vers la porte du Sud-Ouest ; il cherchait la mort passive, seul refuge des vaincus, sans songer à se débarrasser de ses riches habits qui le rendaient facilement reconnaissable. Il vit apparaître



les premiers uniformes français ; des clairons sonnaient la charge, d'autres répondaient des miradors forcés et des remparts emportés par les gabiers. L'*Espingole* et le *Scorpion* allongeaient leur tir, les obus du *Décéré*s allaient choir au-delà de la porte du Nord, et le jeune lieutenant de vaisseau Francis Garnier parut, poussant devant lui les marins de Bain de la Coquerie, suivi par une houle de baïonnettes.

Nguyen-Tri-Phuong entendit venir, bourdonnante et terrible, la croissante rumeur des envahisseurs victorieux. Une défaillance le saisit ; il sentit que ses derniers fidèles soulevaient la litière et l'emportaient parmi la cohue des derniers fuyards, sur les corps écrasés des mourants.

Sur la porte de l'Est, sur la tour de la Citadelle, un pavillon tricolore monta, les canons firent silence : Hanoï était pris.

\*  
\* \*

Le gouvernement de la province incombait à Francis Garnier. En prévision de cette éventualité, il avait précédemment organisé, en secret, le pays, formé les cadres d'une milice, établi des courriers pour correspondre avec les diverses provinces.

Le corps expéditionnaire alla s'établir dans la citadelle.

Le jeune chef lui adressa la proclamation suivante :

« MARINS ET SOLDATS,

« Je suis heureux d'avoir à vous adresser les éloges que mérite le courage.

« Grâce à l'activité et au dévouement de tous, en peu de jours et avec peu de moyens, de grands résultats ont été obtenus. Vous avez le droit d'en être fiers.



« Je vous félicite de la modération que vous avez montrée, des égards témoignés aux blessés.

« Continuez à honorer le pavillon, en respectant scrupuleusement les propriétés privées, en vous abstenant de toute destruction inutile, en protégeant les habitants inoffensifs. »

Aux Tonkinois Garnier disait :

« L'envoyé du noble royaume de France, le grand mandarin Garnier, fait savoir à tous les habitants que, venu au Tonkin par ordre de l'Amiral pour ouvrir une voie au commerce, il n'avait nullement l'intention de s'emparer du pays ; mais que, les mandarins de Hanoï ayant tendu des embûches, il n'a pu tolérer leur conduite et a dû s'emparer de ces mandarins perfides. Mais que le peuple reste en paix à s'occuper de ses travaux, il n'a rien à craindre pour ses coutumes, ni pour ses biens ; il sera traité en frère ; que ses chefs, grands et petits, observent envers lui la justice, et la tranquillité régnera dans le pays.

« Dans le cas où il y aurait des gens pervers pour troubler l'ordre, ils seraient châtiés sévèrement.

« Maintenant que les gens capables de gouverner le peuple viennent nous offrir leurs services. Nous laisserons en place tous les mandarins qui feront leur soumission. Pour ceux qui se retirent, nous les remplacerons par des hommes prudents et sachant défendre les intérêts du peuple ; puis nous recommanderons au roi et aux mandarins de traiter le peuple comme un père traite ses enfants.

« Nous récompenserons dignement ceux qui nous auront rendu quelque service. Tous les mandarins que nous aurons nommés seront maintenus en place et ne seront inquiétés en aucune façon. »



Le commandant E. de Trentinian rappelle ainsi l'action du chef après la prise de la citadelle de Hanoï, et l'accueil que nous firent les Tonkinois. Ces paroles expliquent l'étonnant succès du jeune et aventureux lieutenant de vaisseau<sup>1</sup> :

« Au Tonkin, en 1873, les Français se sont présentés dans un pays profondément troublé, où d'incessantes révoltes étaient difficilement comprimées par les habiles mandarins de Tu-Duc. A notre apparition, la population crut que nous allions enfin la sauver de tous ces maux qui la désolaient si cruellement depuis de nombreuses années.

« Les Tonkinois étaient trop mous, trop méfiants et sceptiques pour nous aider à chasser leurs mandarins : mais une fois que nous nous fûmes emparés du Delta, ils accoururent en masse au-devant de nous. Pour qui connaît ce peuple, c'était une manifestation extraordinaire et qui dépassait toutes les promesses qui nous avaient été faites. Les riverains fabriquèrent même des drapeaux français, qu'ils déployaient quand passaient nos canonnières.

« Les premiers coups hardiment frappés, Garnier, profitant de la sympathie que nous trouvions presque partout, et s'appuyant sur le prestige étonnant de nos armes, provoqua toutes les provinces à la révolte contre leurs maîtres. De nombreuses proclamations promirent la liberté et la richesse ; les mandarins furent signalés à la colère du peuple, mais on ménagea le respect superstitieux qui restait au cœur de l'Annamite pour l'Empereur Tu-Duc.

« Chez ces populations, où tous savent lire et où les communications sont si faciles, le but des Français, leurs succès, leurs merveilleuses promesses furent vite connus d'un bout à l'autre du

1. Les Annales de la Marine.



Tonkin. Notre puissance extraordinaire frappa l'imagination ; nous fûmes acceptés comme les nouveaux maîtres du pays.

« Avec les notables, Garnier remplaça les mandarins de Hué. Chez le peuple, il recruta ces innombrables miliciens qui, sous les ordres des nouveaux fonctionnaires tonkinois et sous la direction de quelques Français, devaient défendre notre conquête contre toutes les attaques de Hué, des mandarins et des lettrés ; du moins, Garnier comptait bien triompher assez longtemps pour désespérer Tu-Duc et l'obliger à des concessions considérables en échange des provinces perdues.

« Sa confiance était telle dans la lutte qu'il entreprenait qu'il ne demandait pas un homme de renfort. Le dévouement des miliciens et la sympathie d'une partie de la population valaient mieux que dix mille soldats français.

« Garnier profitait de l'expérience acquise en Cochinchine.

« Dans ce pays où nous fûmes si mal accueillis, nous nous étions rapidement emparés de l'administration et nous avons organisé en quelques mois 3.000 miliciens, qui furent le véritable instrument de la pacification des provinces conquises.

« Dès les premiers jours de son arrivée dans l'arrondissement qui lui était confié, l'officier-administrateur, presque abandonné avec cinq ou six Français, réunissait des miliciens et nommait des fonctionnaires annamites. En peu de temps il était le maître absolu du pays, qu'il parcourait dans tous les sens et où il châtiât rudement tous les révoltés.

« Nos troupes françaises, très réduites par la maladie, prenaient part aux affaires importantes, tandis que nos canonnières apparaissaient subitement sur



tous les points où l'effervescence semblait se manifester. Mais nos forces françaises produisaient surtout un effet moral, l'œuvre de la pacification était accomplie par l'administration et ses miliciens. »

C'est ainsi que, suivant l'observation de Montesquieu, Alexandre le Grand agissait avec les nombreuses populations de l'immense empire des Perses ; le conquérant macédonien savait intéresser les vaincus à la grandeur de son empire.



Après la prise de Hanoï, les soldats avaient besoin de repos. D'ailleurs, le commandant attendait les renforts demandés au gouverneur de la Cochinchine.

A mesure que les jours s'écoulaient, Francis Garnier sentait croître ses inquiétudes. On devait connaître à Hué le désastre subi par Nguyen-Tri-Phuong. Au surplus Garnier savait, par les prisonniers, que son ennemi vaincu venait de succomber à ses blessures.

Le 20 décembre, vers midi, une petite troupe envoyée en reconnaissance du côté de Nam-Din apporta une nouvelle grave. Elle avait rencontré des paysans annamites fuyant en désordre, refoulés par une nombreuse bande de pirates. Garnier ne pouvait plus disposer que d'une centaine d'hommes. Il en confia trente à Balny, avec ordre de pousser droit devant lui du côté de Hoaï Duc, sur la route de Son-Tay.

De son côté, il se dirigerait un peu plus au sud, vers Thu-Lê, avec les fusiliers marins. Le commandant espérait prendre les Chinois en tête et en queue et les mettre en fuite par une attaque imprévue et hardie. Balny se mit en marche, le 21 décembre, à



neuf heures du matin ; Garnier ne devait partir que vers onze heures.

Le commandant arrivait à deux kilomètres de la ville, lorsqu'on vit paraître trois hommes à deminus, ensanglantés, qui se précipitaient vers les fusiliers en agitant les bras. C'étaient des soldats d'infanterie de marine, les seuls survivants de la colonne commandée par Balny. Ils racontaient des choses affreuses. Une heure à peine après leur départ de Hanoï un brouillard opaque les avait enveloppés subitement. Soudain deux ou trois cents coups de fusil, tirés presque à bout portant, sèment la mort au milieu d'eux. Adrien Balny tombe le premier, frappé d'une balle en pleine poitrine, et avec lui, presque aussitôt, ceux qui l'entourent.

Les marsouins avaient essayé de répondre à cette violente surprise ; mais le brouillard intense les empêchait de voir à quinze pas devant eux. Tous avaient succombé ; de ce carnage, restaient seuls les trois malheureux qui venaient hurler en montrant leurs blessures saignantes. Un frisson secoua les matelots. Francis Garnier pâlit à la pensée que son ami Balny gisait, abandonné sur le sol, et que les pirates mutilaient son corps, après avoir scié la tête. Et, devant l'ardeur de ses soldats exaspérés, une fièvre le secoua.

— Au pas de course ! cria-t-il, et faisons vite, les enfants !

La pièce de 4 ne peut suivre ; elle est laissée à la garde de trois servants. La troupe est déployée en tirailleurs. Garnier s'avance toujours, le revolver au poing, et aborde le remblai de la route de Thu-Lê. Lès trois hommes qui le suivent sont à peine en vue sur la chaussée qu'ils reçoivent une décharge ; le sergent-fourrier Dagorne est frappé d'une balle à la poitrine : l'autre, le caporal Guérin, est effleuré à la



tempe ; le troisième recule. Garnier était tombé dans l'embuscade ; son pied butte, les Pavillons-Noirs se précipitent et le percent de coups de lances. Quelques instants après, les groupes d'arrière-garde apprenaient de Guérin et de son compagnon que leur chef avait été enveloppé sans qu'ils aient pu le dégager.

Immédiatement les patrouilles se rassemblent. Un revolver crépite précipitamment, une voix crie :

— A moi mes braves ! Venez ! Nous les battons !

Puis le silence se fait sur les rizières ; les bambous s'agitent comme au passage des fauves. Les marins s'avancent, tournent le village de Thu-Lê, suivent la digue et trouvent d'abord le cadavre de Dagorne, puis celui de Garnier, décapité, le cœur arraché.

Au loin des ombres rapides, filaient, une corne de guerre fit retentir l'appel des Pavillons-Noirs. C'était le doï de garde, à la porte du camp de Haï-Duc qui signalait aux pirates la direction qu'ils devaient prendre.

Ironie du sort ! Trois heures après la mort du chef, les renforts attendus étaient annoncés et arrivaient à Hanoï avec quatre jours d'avance.

— Qu'importe la mort d'un homme quand le souffle de son âme a passé dans l'âme des survivants ?

Le chef avait exercé sur ses officiers et sur ses matelots le triple ascendant de la science, de la volonté, de l'héroïsme, son ombre parut les entraîner de victoire en victoire.

\*  
\* \*

Quelques semaines plus tard, la cour d'Annam demanda la paix.

Le Roi Tu-Duc avait peur. Les mânes des massa-



crés assiégeaient les tombeaux et leur colère semblait se manifester par la voix des sourds canons qui avaient broyé Hanoï.

Les Français consentirent à évacuer le Delta du Tonkin, mais occupèrent définitivement la Cochinchine. Et, quelques semaines après ces événements, Tu-Duc lançait un édit dans lequel pour la première fois, il rendait à peu près justice aux Chrétiens, hommage à ces Missionnaires qu'il avait torturés et dont il méprisait l'enseignement.

— Voici les principaux passages de cette pièce :

#### ÉDIT

« Jeune encore, nous avons hérité, malgré notre insuffisance du pouvoir des Rois nos Ancêtres, pour devenir le père et la mère de dix mille familles. C'est pourquoi nous considérons tous nos sujets comme nos enfants ; quelquefois les enfants sont bons, quelquefois méchants ; alors il est du devoir des parents de les châtier, mais, après le châtiment, ils doivent les aimer comme auparavant, car s'ils les frappent, c'est uniquement pour les forcer à reconnaître leurs fautes et à s'amender.

« Il y a quelques années, les Français et les Espagnols sont venus, à l'improviste, dans notre pays. Pour leur résister, notre peuple a dû souffrir toutes sortes de fatigues et de travaux. Alors les mandarins ont dit : « Ce sont les chrétiens qui, ne pouvant exercer librement leur religion, ont appelé les Français. » Pour ces motifs, les mandarins disaient : « Il faut disperser et emprisonner les chrétiens, afin d'éviter un plus grand malheur. » Mal informé, entouré d'avis contradictoires, nous pouvions démêler la vérité. Ne sachant donc quel parti adopter, nous avons été amené par nos man-



darins à prendre des mesures sévères... Nous espé-  
rions que les chrétiens changeraient de conduite ou  
que, leur innocence était reconnue, nous pourrions,  
mieux informé, réparer tous leurs maux.

« Nous sommes les père et mère du peuple. Com-  
ment pourrions-nous jamais laisser nos entrailles  
de père et de mère faire périr notre peuple?... Il y  
avait des mandarins qui demandaient l'extermina-  
tion en masse des chrétiens ; notre cœur paternel  
ne pouvait se résigner à cette mesure sévère...  
Enfin nous avons pris le parti le plus modéré,  
celui de la dispersion. Voyez combien grande a été  
notre miséricorde ! Certes les faits ici parlent d'eux-  
mêmes.

« Mais qui l'eût cru ? Les exécuteurs de notre  
volonté ont dépassé nos ordres. Il y a eu des man-  
darins modérés, mais il y en a eu de cruels, qui ont  
tourmenté notre peuple à l'excès, et cela à notre  
grand déplaisir. Dès que la paix a été conclue, nous  
nous sommes empressé de renvoyer les chrétiens  
chez eux, pour qu'ils pussent reprendre leurs tra-  
vaux et observer en paix leur religion. Nous  
sommes sévère ou miséricordieux, selon l'exigence  
des temps. Il y a un proverbe qui dit : « Si le Roi  
se trompe, les sujets ne doivent pas s'irriter contre  
lui ; si le père manque de douceur, ce n'est pas  
une raison pour le fils d'être ingrat. » Cela est  
encore plus vrai, quand il n'y a pas eu mauvaise  
intention.

« Cependant il y a encore des partis dans le  
royaume ; l'un (les chrétiens) qui se sent appuyé,  
devient orgueilleux, médite des vengeances et sou-  
lève contre lui l'indignation publique ; cela montre  
que ces hommes ont le cœur étroit ; l'autre parti les  
hait, s'obstine dans ses aversions et vexe ses enne-  
mis de toutes manières ; il est également répréhen-



sible. Ainsi chacun se livre à ses penchants opposés et par leurs divisions tous déchirent nos entrailles...

« Vous donc, chrétiens, il faut bien reconnaître que votre position était des plus pénibles ; cependant vous avez toujours persévéré dans votre religion, tout en restant fidèles aux lois du royaume, ce dont nous vous félicitons grandement. Nous en gardons le souvenir ; nous l'avons toujours présent à l'esprit. Vous nous devez donc la plus entière reconnaissance. Si vous conserviez au fond du cœur des pensées de vengeance, vous n'obéiriez pas au Roi ; si vous n'obéissiez pas au Roi, vous seriez rebelles ; si vous étiez rebelles, comment pourriez-vous encore vous dire chrétiens ? Il ne faut donc pas de vengeance ; c'est clair.

« Travaillez uniquement à acquérir la perfection, afin que vos prières soient plus facilement exaucées au ciel. La gloire et l'ignominie, la fortune ou la souffrance, toutes les vicissitudes humaines, vous n'y devez seulement pas faire attention, d'après vos principes...

« Vous, lettrés, je ne sais dans quels livres vous avez étudié, pour violer les saines doctrines en tenant dans les villages des rassemblements où l'on jure d'exterminer les chrétiens. N'est-ce pas vraiment porter les choses à l'excès ? Les philosophes ont condamné la colère ; il n'est donc pas permis d'agir ainsi.

« Si on laisse les haines s'enraciner, non seulement les hommes se mangeront les uns les autres, comme font les poissons dans la mer, mais encore ils se révolteront contre le gouvernement, ce qui amènera toutes sortes de calamités. Et qui en sera la cause, sinon vous autres, lettrés ?

« On accuse les chrétiens de rebellion, on les



accuse sans preuve. Ce qui est prouvé, constaté, c'est votre insubordination, ce sont vos tentatives de révolte ; vous vous dites lettrés et vous tenez une pareille conduite !

« Les chrétiens ont été maltraités. Ils n'étaient pas exempts de fautes, puisqu'ils suivaient une religion différente de la nôtre ; leurs pratiques singulières les faisaient soupçonner à bon droit. Maintenant que la paix est rétablie, leur cœur déborde de reconnaissance et leurs maux sont déjà oubliés. Pourquoi redoutez-vous tant leur vengeance ? Un chrétien avant d'agir examine ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Oserait-il troubler le bon ordre ? S'il murmure, s'il désobéit, il pèche contre sa religion, et d'ailleurs le gouvernement a bien assez de puissance pour se faire respecter.

« Croyez-moi, lettrés ; occupez-vous d'instruire vos enfants ; qu'ils connaissent et embrassent les bonnes coutumes et les saintes doctrines du royaume ; si vous le voulez, ne les laissez pas devenir chrétiens, cela ne vous suffit-il pas ?

« Les chrétiens sont inébranlables dans leur religion ; faut-il donc leur garder une haine éternelle ? Je vois bien que vous voudriez rejeter vos torts sur le gouvernement, mais vous devez savoir que nous n'avons jamais eu en vue que le bonheur de notre peuple...

« Cependant, en voyant le royaume accablé de tant de maux comment ceux qui gouvernent pourraient-ils s'excuser ? Hélas ! notre intelligence est très faible et notre jugement très borné.

« Quand notre santé sera rétablie, nous chercherons les meilleurs moyens de soulager la misère de notre peuple... D'un côté, les chrétiens se plaignent et réclament, de l'autre les païens s'obstinent dans leur haine... Tout cela vient de la faute des



Mandarins qui ne prennent pas soin d'instruire le peuple.

« Les Mandarins sont les maîtres du peuple, l'appui et le soutien du ministère, et ils négligent d'apprendre au peuple la concorde, bien plus, ils le ruinent, ils l'oppriment, ils ne songent qu'à s'en-graisser de ses dépouilles, ils ne prennent aucun souci des affaires de l'Etat. A quoi donc vous sert votre autorité ? Est-ce là remplir votre devoir ? Cette conduite est-elle digne d'un représentant du Roi ?

« Mais laissons le passé. Qu'à l'avenir chacun soit fidèle à ses devoirs : Vous, préfet de la ville (Hué), vous, vice-rois des provinces, gouverneurs, ministres de la justice, préfets, sous-préfets, maîtres d'écoles, chefs de cantons, maires, notables des villages, tous, Mandarins grands et petits, considérez la sincérité de nos intentions, afin d'apprendre au peuple à vivre en paix.

« Ceux qui auront négligé d'agir ainsi, qu'ils sachent qu'ils seront punis sévèrement. Respectez ceci. »

\*  
\* \*

L'effet produit fut favorable aux Missionnaires, car, à travers la phraséologie embarrassée du rhéteur royal, on distinguait très nettement l'hommage rendu à la fidélité des Annamites chrétiens, à leur dévouement aux institutions du Viêt Nam.

— Quels malheurs les Nguyen se seraient évités s'ils avaient compris plus tôt, que les Missionnaires, écoutant l'ordre secret de Mgr d'Adran, et les serments des Martyrs, ne cherchaient pas à nuire à l'autorité des Empereurs.



## CHAPITRE XIV

### LES PAVILLONS-NOIRS

#### ONG-LUU ET RIVIÈRE

Pendant que les Missionnaires et les Annamites chrétiens subissaient les persécutions des Empereurs, les Génies préparaient le heurt des deux races et donnaient au peuple jaune le seul chef, capable de lutter contre les blancs.

C'était le Trung-Thu : la fête des enfants, le quinzième jour du huitième mois, le jour où les nouveau-nés sont consacrés à l'Etre inconnu qui créa les êtres et la forme des Mondes, les anima et les jeta dans l'espace, d'un souffle.

La lune était superbe, bleulait l'impalpable gaze de l'atmosphère, enchantait les pagodes cornues qu'elle enveloppait d'un halo. Sur les toitures, les chimères et les dragons veillaient immobiles, figés en des attitudes de menace ou de repos. La terre crevassée, rongée de lumière et de chaleur, respirait, exhalait vers le ciel des colonnes ténues de vapeur. Sous le tiède souffle des nuits parfumées de barasite, les riz verts houlait sur l'étendue, les bambous effilés jouaient avec la clarté lunaire qui



filtrait entre leurs feuilles pointues, bavardes les palmes chuchotaient. Les banians, les caoutchouquiers, les manguiers aux feuillages étoilés découpaient une ombre profonde sur les verdure pâles. Le village accroupissait ses toits de latanier sous les palmes ; du fouillis sortait un sentier qui ondulait vers les rizières. A l'Est une large et jaune pagode trouait le ciel des bords recourbés de ses toits chimeriques : La nature quiète était sans bruit ; au son des cerfs-volants qui susurrent au-dessus des portes fermées, les veilleurs de nuit s'étaient endormis. A leurs pieds avait roulé le « mô » de bois, les trompes des appels nocturnes ; seules les cigales strillaient le calme et berçaient l'enchantement des choses somnolentes dans la lumière bleue.

...Une grêle sonnerie tinta.

Un coup frappé dans la pagode sur le gong d'appel suspendu à ses bras de laque répondit. Les ondes sonores coururent sans écho à la surface de l'immense plaine, s'écartèrent, s'enfuirent, se fondirent dans la lueur exhalée du ciel et les brumes de chaleur exhalées du sol.

...C'était le signal de la fête.

Alors quelques rumeurs montèrent du village.

Des bruits de nattes qu'on froisse, de portes qu'on lève sur leurs charnières rustiques de bambou ; des herbes furent foulées...

Le long des sentiers s'avancèrent des femmes vêtues de couleurs claires, sandalées et coiffées comme le sont toutes les jeunes mères de la Chine Méridionale. Elles tenaient des petits enfants silencieux dans leurs bras.

Toutes se dirigèrent vers la pagode. Un petit domestique les suivait et portait sur sa tête le plateau de laque brune couvert des offrandes coutumières : riz blanc épais ; prières écrites sur fin



papier, phao rouges, baguettes noires trempées dans les parfums rituels.

Elles pénétrèrent toutes sous le péristyle ; des lumières clignotantes coururent à l'intérieur, dessinèrent des ombres fantomatiques et rapides, et une mélodie grave s'éleva touchante, sincère, du pied des tablettes confucéennes.

Les jeunes mères chinoises priaient pour leurs enfants.

Mais l'une des femmes, vêtue d'une longue robe de soie blanche qui ondoyait autour d'elle comme une nuée, s'était écartée de la pagode. Elle vint droit aux grands banians qui projetaient sur la plaine d'opale leur ombre circulaire. Deux femmes la suivaient, silencieuses, recueillies. L'une portait l'enfant emmaillotté de soie jaune brochée, l'autre le sacrifice de propitiation des riches : la tablette laquée d'argent et rehaussée de lettres d'or en relief qui signifiaient le nom du nouveau-né.

La femme s'arrêta sous le premier banian, fit un geste et l'une de ses suivantes lui donna l'enfant. La jeune mère le déshabilla, le mit tout nu, l'étendit sur la soie bleue qui faisait une tache douce sur le tapis épais de l'ombre ; alors elle alluma les parfums devant la laque argentée et devant le Tay-Ky, grand extrême symbolique.

Trois fois de suite, tournée vers le Nord, elle se prosterna et toucha la terre du front ; puis elle fit la prière traditionnelle de la consécration taoïste et chanta comme les jeunes mères dans la Pagode, l'Hymne du Trung-Thu.

— « OEil de la Nuit, ô regard d'un Dieu, vois avec un sourcil tutélaire mon fils nouveau-né que j'amène à toi et que je consacre à la resplendissante pureté. Son père et son frère tués dans les guerres, il est le dernier sang de notre sang de prêtres ou de



Rois. Sans bonze et sans pagode, je t'offre le sacrifice propitiatoire au milieu de la nature amie, dans le calme favorable des Eléments. Ceins sa tête de l'auréole, mets dans son bras la force, donne à son esprit la lumière, ô Tho-Long, Tho-Dia, Tho-Ky, gardiens des maisons, du feu de la Terre, soyez-lui doux et d'éléments ; soyez ses génies familiers ; étendez sous ses pas une plaine fertile, sur sa tête des ombrages généreux, sur son front des toits solides.

« Que mes supplications, ô toi qu'on n'a jamais nommé, le fassent rapide comme Trung-Phi, qui voit à travers les murs, pur comme Duc-Thanh, dont le bras est armé du glaive éternel, et prudent comme Lun-By, qui reste au pied de l'arbre de la science divine. Que les héros soient ses guides, les sages ses modèles, que les hommes doués reconnaissent en lui le sang divin de ses ancêtres !

« Esprits du ciel, Puissances de l'air, Vous, Génies du Ciel qui commandez sous la terre, sous l'invocation des livres sacrés, moi Thi-Tiep, princesse obéissante de la loi, je marque mon fils aux trois signes qui lui sont destinés par les astres de sa naissance. Au signe *Luu* afin que sa vie, exempte de traverses, soit majestueuse et large comme un fleuve des plaines ; au signe *Phuoc*, afin que sa maison soit prospère et que naissent de sa tige des fils dignes de lui ; au signe *Vinh*, afin que la victoire accompagne ses projets. Ainsi je te prie et t'invoque, Nguyêt, œil de la nuit, ô regard d'un Dieu. »

Le front dans la poussière, la jeune princesse demeura implorante, prosternée, attendant que les baguettes parfumées s'éteignissent et que l'odeur ténue s'en fût dissipée. Puis elle se releva, enveloppa dans les larges plis plis bleus et chatoyants l'enfant qui souriait à la lune ; suivie des servantes



qui portaient les langes et la tunique dorée, elle alla par les chemins silencieux, tandis que ses mules en bois de citronnier claquaient sur la terre séchée ; des lucioles la suivirent.

...Puis tout retomba dans le silence apaisé de la nuit étincelante...

...Et c'est ainsi que, dix jours après sa naissance, au milieu de la rizière enchantée et réjouie par la lumière céleste, sous le regard ami des grands astres, Luu-Vinh-Phuoc, le futur Chef des Pavillons-Noirs, fut présenté à la lune, promis au commandement et à l'amitié des hommes, dévoué à la garde tutélaire des Esprits de la Terre, de l'Air, et du Ciel.

\*  
\* \*

Il semble qu'à la valeur des héros de France, le Ciel ait voulu aux portes de Hanoï opposer la science et la sagesse d'Ong-Luu et le courage de ses Co-Den, toute la valeur et toute la force de l'Asie. Et voici ce qu'il advint :

Un matin de printemps, le peuple était arrêté au bas du monticule de Ding-Nhé.

L'aube d'Annam était encore verte ; les pêcheurs et les laboureurs passaient, attirés par la curiosité, tirés du sommeil de la dernière heure ; les grands tam-tam de guerre avaient résonné toute la nuit dans la citadelle et le gong avait retenti sur les collines où sont les veilleurs. L'inquiétude des bruits de guerre qui depuis longtemps couraient le pays, saisissait au cœur les paysans.

...C'était bien la forme du rescrit de Hué ; un grand papyrus rectangulaire, jaune d'or, avec, dans sa trame soyeuse, les dessins argentés qui représentent le dragon à cinq griffes, les caractères hié-



ratiques du nom impérial ; de grandes colonnes de lettres ; des cachets du Comat et des Colonnes ; en bas le sceau impérial frappé au minium fixait la signature souveraine. Le grand édit, pendu à la porte par la bande de moire, se balançait au vent.

Nul ne savait lire et nul ne bougeait.

Un lettré bien reconnaissable à son profil émacié, à ses lunettes chinoises et à sa longue robe de soie, monta vers le monticule et lut au peuple assemblé la volonté de l'Empereur :

« Le Thuong-Ta-Trantien, Ministre des Travaux, au nom de l'Empereur, ayant en présence les Camchanh chargés des sceaux et des affaires, parle aux envoyés royaux, gouverneurs de province, aux officiers de l'Empire.

« J'admire la grandeur de la France, et je n'ai que des intentions loyales vis-à-vis d'elle. Mais si une ombre douloureuse obscurcit encore nos relations, cela tient à l'amertume de mes derniers jours.

« Parmi les causes diverses, dans lesquelles entrent mes fautes, j'ai amoindri l'œuvre de mes ancêtres et je vois le terme de ma vie approcher, sans espoir de réparer le mal. Pourquoi faut-il que, après avoir contribué à édifier l'œuvre, la France en soit venue à la détruire ?

« Elle n'a point voulu me faire entrer en possession de ce que j'ai perdu<sup>1</sup>, en effaçant pour jamais de ma mémoire les griefs dont je souffre. L'Envoyé du Gouvernement de la France annonce au contraire que les soldats de cette nation vont être augmentés dans le pays. C'est pourquoi j'ai écrit au Vice-Roi des deux Quangs<sup>2</sup> pour lui demander son

1. Allusion à l'occupation de la Cochinchine par les Français.

2. Kouangtoug et Kouangsi (Chine).



appui, n'ayant pas oublié son utile intervention contre Li-Hung-Choi, il y a deux ans. L'Empereur du Nord a accepté de venir en aide à l'Empire d'Annam, et, en son nom, le De Ngau-Luu-Vinh-Phuoc, qui est le maître des Co-Den<sup>1</sup>, des Co-Vang<sup>2</sup> et des Tai-Ping<sup>3</sup>, viendra protéger les provinces du Nord de notre Empire... Et nous souhaitons que chacun de nos sujets fasse ce qu'il doit pour conserver intact son héritage et le sol où sont couchés ses pères. »

\*  
\* \*

En vérité, l'Empereur Tu-Duc, qui devait mourir quelques semaines plus tard, ne pouvait supporter la présence des Français à Saïgon, ni le protectorat qu'ils exerçaient sur l'Annam. La Cour et les Mandarins avaient intrigué auprès de la Chine. Des révoltes soudaines éclataient de toutes parts et les villages chrétiens avaient de rudes assauts à repousser.

Le commandant Rivière<sup>4</sup> fut chargé d'occuper de nouveau Hanoï dont il prit possession au nom de la France le 25 avril 1882. Les Français s'installèrent fortement dans la ville et bien des cloches sonnèrent de joie, bien des tam-tam retentirent autour des Missions ce soir-là.

1. Pavillons-Noirs.

2. Soldats du Yunnan.

3. Autres réguliers chinois.

4. M. Lemyre de Villiers, qui était alors Gouverneur de Saïgon, devant l'attitude hostile des Mandarins annamites, envoya des troupes au Tonkin. Le capitaine de vaisseau Henri Rivière fut chargé du commandement des troupes. Cet officier arriva à Hanoï avec quatre compagnies d'infanterie de marine, sous les ordres des commandants Chanu et Berthe de Villiers. Immédiatement la Chine engagea les hostilités.



\*  
\* \*

Et le onzième jour du cinquième mois de la trente-sixième année de l'Empereur Tu-Duc, vers deux heures de la nuit, une foule silencieuse et rapide parcourait la route sur digues où s'échelonnent les villages de Bach-Eoc, Dai-Long, Bung-Ha et Cho-Giep. Le défilé avait commencé à huit heures du soir, profond dans son silence, sans changement dans sa vitesse, implacable dans sa continuité. Les habitants, réveillés par le lourd cliquetis des armes, par le sabot des chevaux martelant la route, se pressaient en foule aux portes de Gia-Hoa et de Ki-Huc. Ils voyaient surgir, avec une superstitieuse inquiétude, ces ombres qui brusquement replongeaient aux ténèbres, laissant en leurs yeux étonnés la vision d'hommes armés en guerre, de lances d'attaque, de sabres larges comme des faux ; de cornes d'appel et de porteurs de Co-Pany-Tuyen, drapeaux rouges dans lesquels on rapporte les morts.

Pendant six heures l'armée s'écoula. Pas une parole ne sortait des rangs qui défilaient sans arrêt.

L'ordre fut passé, terrible, de mandarins à mandarins :

« Exécuter immédiatement le premier homme qui parlerait à voix haute. »

On eût dit un cheminement d'ombres se hâtant vers des champs de bataille où elles seraient déjà tombées. Des palanquins suivirent, puis des chevaux, puis des étendards enroulés le long de hampes dorées ; des cavaliers passèrent en groupes mornes. Finalement, parmi des guerriers vêtus de soie noire, sanglés, mollets nus, le sabre large au clair, un grand chapeau sur la tête, un homme, vêtu simplement d'une ao de soie claire,



sans armes, la taille élancée, le visage d'une blancheur singulière, les traits réguliers et doux, l'œil éclatant et fixe, la bouche grave.

Alors un frémissement parcourut la foule, qui roula à terre baisant le sol.

— Ong-Luu ! Le Seigneur ! Le Maître !

Ong-Luu, le Général des Pavillons-Noirs, le chef des Co-Den, le vainqueur des Taï-Ping, sur l'ordre de la Chine, poussait ses troupes vers Hanoï occupé par les Tay.

Tous les villages riverains, de Hat-Môn à Hoa-Giep, avaient envoyé leurs embarcations à Hiep, là où le fleuve moins profond semble dormir sur un banc de sable. Trois cents radeaux, sampangs, barques plates, étaient rassemblés avec des rameurs. Le passage de l'armée s'effectua dans un ordre absolu et, deux heures plus tard, les troupes d'Ong-Luu se concentraient dans la plaine qui s'étend de l'arroyo aux digues de Hoai-Duc.

Quand tous furent là, vingt mille, groupés suivant leur race, Co-Den blancs, Co-Vang de la Montagne, Taï-Ping, soldats de Cham et Chinois du Nord, quatre officiers quittèrent l'armée et s'avancèrent au galop vers la digue, vers le chef.

Sa robe noire de soie, nouée à la ceinture, laissait voir le harnachement de drap rouge du chef, aux cuirs recouverts de plaques d'argent.

Arrivés devant le Maître, les lieutenants firent front. Alors Ong-Luu prit de la main d'un serviteur une petite tasse d'argent fumante du thé consacré, en but une gorgée et la passa successivement aux chefs. Ceux-ci la vidèrent, puis tirèrent leurs courts poignards où courait en ciselure le Dragon de l'Empire. Ils les élevèrent au-dessus de leurs têtes implorent Khien, Génie de la victoire, protecteur d'Ong-Luu.



— Voici mes ordres, dit froidement le Chef. Le tiers de l'armée, avec Dinh et Hoang, remontera le fleuve vers le nord ; le second tiers, avec Ba-Thair, prendra la route du Song-Doi. Les Co-Den et Huyen-Vu resteront sous mes ordres. Allez.

Quelques instants plus tard les deux troupes se mettaient en marche et disparaissaient aux extrémités opposées de l'horizon.

Alors Ong-Luu demeuré à la même place daigna de nouveau parler.

« Ces deux groupes d'armée qui viennent de s'éloigner par deux routes différentes ont l'ordre secret de manœuvrer et de se réunir en vue de Hanoï. Dinh et les Annamites fidèles à l'Empire du Ciel suivront la digue du fleuve jusque Chem ; ensuite, ils se rabattront derrière les marais de Tu-Kiém. Ba-Thaï, avec les soldats de Cham et les Chinois, passera le Song-Doï au pont de Mo-Day et remontera vers le Caotolich. A la tête des Co-Den, nous allons marcher droit du pont de Canh-Diem vers la citadelle de Hanoï. Il s'agit d'attirer sur nous l'attention des Tay, de reculer, de les attirer au-delà des enceintes extérieures. Alors les forces de Dinh et de Ba-Thaï attaqueront l'une au Nord, l'autre au Sud, prendront les Barbares dans un étau de fer. Il ne faut pas qu'un Français puisse rentrer dans la citadelle. Quant à moi, j'entends diriger les événements dans le calme et la réflexion. J'établis le quartier général des opérations à Phu-Hoaï. »

Alors, tirant sur les rênes de son petit cheval du Kouang-Si, Ong-Luu prit le chemin de Phu-Hoaï, à la tête des Co-Den qui marchaient en formation de guerre, leurs grands pavillons noirs déployés « béant pour les proies futures ».



\*  
\* \*

La nuit qui suivit, la Mission Catholique de Hanoï fut attaquée ; elle fut sauvée par l'énergique résistance des Annamites chrétiens organisés militairement par le Père Landais et le petit poste des marins de la *Fanfare*. Les Co-Den de Ong-Luu révélaient leur présence...

Le Commandant Rivière avait rappelé de Nam-Dinh, la *Hache*, le *Yatagan*, la *Carabine* et la *Fanfare*. La *Victorieuse* et le *Villars* avaient amené de la baie d'Along leurs compagnies de débarquement. Le *Léopard* partit en reconnaissance du côté de Son-Tay, fouillant à coups de canons la plaine des roseaux et les bois de bambous. Mais les Pavillons-Noirs de Luu-Vinh-Phuoc ne semblaient intimidés par aucune manœuvre et, bravant toutes les forces françaises, pénétraient jusqu'en ville, incendiaient les maisons, enlevaient des femmes hurlantes promises à leurs ripailles.

Le Commandant Rivière résolut de faire une sortie. C'était ce que Ong-Luu désirait.

L'aube se levait quand les Tay quittèrent la citadelle de Hanoï avec leurs canons. On les voyait surgir des villages. Ils marchaient en colonne et les casques blancs luisaient au-dessus des rizières de Phu-Hoai, de Khé-Noï et de Canh-Diem. Les sauvages soldats d'Ong-Luu les regardaient venir. Ils s'arrêtaient parfois pour observer. Des patrouilles se détachaient, partaient sur les flancs, à travers les rizières ; une pointe d'avant-garde se portait en courant vers un coude de la route ou quelque paillote suspecte, puis la colonne se remettait en marche. Derrière l'artillerie de marine, roulaient sourdement les canons de 4, traînés par de grands chevaux.



Deux compagnies d'infanterie de marine <sup>1</sup>, les marins de la *Victorieuse* <sup>2</sup>, du *Villars* <sup>3</sup>, du *Léopard* <sup>4</sup>, trois pièces de campagne <sup>5</sup>, composaient la colonne.

Soudain celle-ci parut se disloquer ; la compagnie de tête se déployait en tirailleurs.

Le lieutenant Senlis s'écarta sur la gauche pour fouiller le village de Thu-Lé et flanquer la colonne.

Can-Giay et le Pont de Papier (Cao-to-lich) étaient en vue.

Du côté des Pavillons-Noirs personne ne bougeait, ni les rudes soldats de Hoang-Nhi, ni les Chinois de Ba-Thaï, aux aguets, l'arme chargée, les coupe-coupe à portée de la main dans les broussailles de Tu-Liem. Les Annamites couchés dans les rizières de Lang-Canh attendaient l'ordre d'attaquer.

Le Commandant Berthe de Villiers et le Capitaine Puech franchissent enfin le Pont d'un seul élan.

Les Marsouins débordent dans les terres, à droite et à gauche. Quelques coups de fusils les accueillent. Les Français démasquent les canons et l'artillerie ouvre le feu sur Ha-Yen-Khé et Trung-Thuong. Les matelots de la *Victorieuse* s'élancent vers Trung-Thuong, l'abordent à la baïonnette et délogent les Co-Den, qui se replient sans attendre le choc... Et de nouveau le silence inquiétant pèse, lourd, angoissant, sur la plaine.

Soudain, un appel de trompe retentit qui fait frissonner les soldats. C'est le signal de Hoang-Nhi...

1. Lieutenant de vaisseau Berthe de Villiers, Capitaine Puech, Commandant Rivière malade suivait en voiture les deux compagnies.

2. Lieutenant de vaisseau Le Pelletier de Ravinière.

3. Lieutenant de vaisseau Senlis.

4. Enseigne Le Bris,

5. Lieutenant de vaisseau Pissère, aspirant Moulon.



Les Co-Den se dressent, les lourds étendards noirs claquent au vent comme de grands oiseaux de mort. Un cri de guerre est hurlé, qui semble trouver écho à tous les points de l'horizon :

— Ta ! Ta ! Phan-Khoai ! !

Alors derrière les levées de terre et les bambous de Tu-Liem, la fusillade crépite, répond à l'hallali des Co-Den. Des marins roulent sur la vase chaude et le Commandant Berthe de Villiers tombe atteint de plusieurs balles.

Mais une frénésie terrible semble s'emparer des Français.

Ils foncent devant eux sur les Co-Den, qui lentement reculent, s'arrêtent pour tirer et reculent encore, plaçant méthodiquement leurs morts dans les étendards funéraires.

Toute la ligne déployée en tirailleurs avance. Les deux ailes abandonnent les rives du Tao-Lich, débordent dans la plaine. Ordre est donné à la Compagnie de la *Victorieuse* de se replier pendant que l'artillerie couvre le mouvement de retraite.

Alors, encouragés par le recul des Français, de tous les coins de la plaine, de Tu-Liem, de Lang-Diem, des broubiers de Khé-Noï, des rizières de Lang-Canh, Annamites. Chinois, Co-Vang et Tai-Ping, se lèvent et se précipitent vers le Pont. Les trompes mugissent, les tambours de peau de buffle dominant la hurlée des hommes et les crépitements des fusils. Les jaunes dévalent de toutes parts, renversent tous les obstacles ; en vain les canons tirent à mitraille, trouent la ligne ennemie, la tronçonnent. Ba-Thaï entraîne la masse houlante, arrive le premier et plante l'étendard couleur de sang sur le Pont emporté. Le lieutenant de Brisis tombe tué

1. Tue ! Tue ! les Français !



raide ; deux autres officiers sont blessés<sup>1</sup> ; épars, des matelots couvrent la rizière verte, où leurs corps font des taches blanches.

Les Co-Den ont arrêté leur mouvement de recul et, couchés sur le chemin, balaient la route du tir rapide de leurs fusils américains. Les Français rugissaient comme des fauves tombés dans une embuscade.

Alors le tourbillonnement affreux commence. Le Commandant Rivière est au milieu de ses hommes, le revolver au poing. Il les rallie sur la route et décide la trouée. Les Co-Vang, les Chinois et les Annamites se précipitent à l'assaut. Les Français font tête et tuent avec de grands gestes précis que rien ne lasse.

— Ouvrez les rangs ! crie le commandant. A mitraille ! Feu !

— A vos haches les gabiers !

Les canons foudroient la masse hurlante et terrible ; les Pavillons-Noirs chargent ; par suite du recul, une pièce de la *Victorieuse* tombe de la route dans la rizière. Alors le cri de victoire et de massacre rugit plus haut, domine les ordres des chefs :

— Ta ! Ta ! Phan-Khoai<sup>2</sup> !

Agiles et souples, les Annamites coupent la tête des morts tandis qu'autour de la pièce embourbée se livre un combat acharné.

— Organisez un échelon de retraite au Pont de Papier, ordonne le Chef blanc.

A la tête de l'infanterie de marine le lieutenant de Marolles aborde les soldats de Ba-Thaï et les disperse.

1. MM. Clerc, officier d'ordonnance, et de Marolles, Chef d'Etat-Major.

2. Tue ! Tue ! Les blancs !



— Et maintenant, les enfants, suivez-moi ! A la baïonnette !

Le Commandant Rivière se jette dans la mêlée, à grands coups de hache les matelots se fraient un passage jusqu'au canon, les baïonnettes trouent des poitrines, des mains étranglent ; l'aspirant Moulon a atteint la pièce, le Commandant lui-même pousse à la roue ; autour d'eux la mêlée continue affreuse, implacable. L'aspirant tombe la tête trouée, une balle fracasse l'épaule du Commandant et le jette sur l'affût du canon. Les marins se précipitent et tuent. Un Pavillon-Noir, qui s'était saisi du Commandant, s'écroule assommé d'un coup de crosse. Le lieutenant de Marolles revient à la rescousse, franchit, à la tête des Marsouins, l'espace qui le sépare du Pont et du champ de bataille. Les Français veulent emporter le corps de leur chef. Alors Ba-Thaï sonne de la trompe. Le cri de guerre des Co-Den lui répond, cri lugubre, qui fait passer le frisson de mort sur les combattants. Les lames frappent, mutilent, les lances percent ; une poussée irrésistible fait reculer les Français, un tourbillon d'homme à figures d'épouvante les enveloppe, et l'avalanche des Pavillons-Noirs croule soudain, irrésistible sur les groupes des derniers défenseurs. Le capitaine Jacquin est tué. L'infanterie de marine reflue vers le Pont !

Il était neuf heures du matin quand la retraite des Français commença : soixante-quinze des leurs gisaient décapités sur la route et la rizière. Onze prisonniers demeuraient aux mains des Pavillons-Noirs. Et Ba-Thaï, quelques heures plus tard, se présentait devant Ong-Luu portant le corps du Chef aux quatre galons d'or !





On ne sait exactement ce qui se passa dans la pagode de Hoai-Duc. Des Annamites, ralliés depuis à la cause des Français, ont affirmé que le Commandant des Tay vivait encore lorsque Ba-Thai le déposa devant le Maître.

Ong-Luu se leva et, très calme, mettant toute sa politesse de Sage et de Lettré à ne point triompher de la défaite de son ennemi :

— « Les armes nous sont favorables, dit-il ; ne crains rien pour ta vie, elle est précieuse et rachètera la citadelle de Hanoi ».

Le Commandant Rivière ne comprenait pas le chinois et la blessure qu'il avait reçue le faisait terriblement souffrir ; il ne répondit que par des mots entrecoupés.

Ong-Luu demandait un interprète et donnait les ordres nécessaires pour que le Chef blanc fut soigné et mis en sécurité. A ce moment précis, l'histoire veut qu'un des amis les plus chers du Général Chinois fût apporté dans l'un des drapeaux funéraires des Co-Den, défiguré, sanglant, la tête broyée par la hache des matelots.

Le lettré fit place au chef de bandes, au Tu-Kium.

— Mort ! Mort ! s'écria-t-il, fixant le Commandant Rivière qui regardait la scène d'un air détaché. Mort celui d'entre mes officiers qui m'était le plus cher ! Alors, tu vas mourir !

Sa main fit un signe, le signe fatal des exécutions.

Les Co-Den s'emparent du prisonnier, lui arrachent sa vareuse de marin. On entraîne le Commandant au bord de la route, on coupe un bambou, on l'enfonce dans le sol et on attache le Chef blanc au poteau du supplice. Un officier s'avance, lui penche



la tête sur la poitrine et de sa salive toute rouge de bétel trace sur le cou la ligne du sabre. Un grand Co-Den, manches relevées, bras nus, vérifie du doigt le fil d'un large sabre à deux mains. On attache les prisonniers faits au Pont de Papier face à leur chef et la trompe de guerre sonne aux quatre points cardinaux l'arrêt de mort de l'ennemi.

Le gong retentit d'un coup sec. La lourde lame d'acier jette un éclair bleu, s'abat avec un bruit sourd. Et la tête du Commandant Rivière roula sur le chemin de Hanoi, tandis que l'exécuteur essuyait à ses lèvres le revers de la lame ensanglantée.



La nuit on alluma des feux. Le corps du Commandant resta lié au poteau, et liés devant lui les onze marins et soldats que les Pavillons-Noirs avaient emportés comme des épaves au reflux de leurs vagues.

Le lendemain l'armée prenait la route de Son-Tay.

Malgré la victoire, Ong-Luu, balancé au pas égal de son cheval, demeurerait triste et accablé. Autour de lui son Etat-Major s'empressait, inquiet de ce silence.

— Oui, fit le Maître, abîmé dans ses réflexions, je souffre plus encore d'une faute que j'ai commise que de la mort d'un ami. J'ai, dans un moment de colère, réprouvé par les sages, ordonné la mort du grand chef des Tay. J'ai transgressé la Loi qui ne veut point que l'on verse un sang inutile. Puisse le Ciel n'en punir que moi seul !



\*  
\* \*

### COURBET ET LES PAVILLONS-NOIRS

Or, pendant que les Pavillons-Noirs de Ong-Luu faisaient leur retraite sur Son-Tay, les événements se précipitaient à Hué.

Le vieux Tu-Duc avait compris, mais trop tard, que les massacres de chrétiens, les tortures infligées aux Missionnaires, ses tractations avec la Chine, avaient déchaîné la haine implacable des Français.

Il confia à son petit-fils Hiep-Hoa le soin d'organiser la résistance populaire et de gérer les affaires du Viêt-Nam.

Et, quelques jours plus tard, un messenger qu'on n'attendait pas parut dans toutes les villes de l'Empire. Il tendit à tous les Mandarins une lettre scellée du Dragon à cinq griffes.

Tous frémirent, voyant le messenger vêtu de blanc.

— L'oiseau du cinquième bonheur a volé dans les airs et s'est arrêté sur le palais des Nguyen, disait le message, l'Empereur Tu-Duc vient d'entrer dans l'oubli consolateur : le chagrin de voir l'Empire envahi l'a tué. Conservez son souvenir et vengez sa mémoire. Les Seize colonnes de l'Empire<sup>1</sup> ont choisi pour lui succéder le premier Cong, qui, en montant sur le trône, a pris le nom de Hiep-Hoa. Publiez ce nom parmi le peuple. Puisse-t-il régner aussi longtemps que son aïeul qui n'est plus.

\*  
\* \*

Or, après les événements de Hanoï et la mort du Commandant Rivière, un Quan-Thuy qui revenait

1. Hauts dignitaires.



victorieux de Chine, l'Amiral Courbet, avait rallié Tourane<sup>1</sup>.

Tous les soldats, tous les matelots de Saïgon, tous les canons français disponibles avaient pris place à bord des hauts cuirassés, des canonnières fines et des hauts bateaux plats.

Et, par une nuit profonde, profitant d'un de ces grands coups de vent de Nord-Est qui bouleversent les mers, jettent les jonques à la côte, obligent les sampangs à chercher asile dans les cavernes de la baie d'Along et les criques de l'Annam, l'Amiral français apparut dans l'éclair des canons tonnants et de la foudre déchaînée sur la lagune de Thuan-An.

Pendant deux jours et deux nuits les forts royaux subirent la pluie de feu ; derrière les murs pulvérisés, la garnison annamite gisait massacrée, impuissante à répondre ; alors marins et soldats français descendirent à terre ; les voix de cuivre des clairons sonnèrent dans l'aube verte et l'assaut fut donné. Le fort du Nord fut enlevé.

Le lendemain, alors que les *linh* royaux, réunis dans les forts du Sud, se préparaient à la résistance, le bombardement reprit. Les obus incendiaires passaient avec des sifflements de cigales au-dessus des défenseurs rassemblés, ils allaient choir, au-delà, dans un grand bruit de murs écroulés, sur le Fort des Cocotiers ; soudain une détonation brisa le ciel

1. La nouvelle de la mort du Commandant Rivière causa en France une impression douloureuse. Des crédits furent votés par les Chambres. Le Général Bouët, commandant supérieur des troupes de Cochinchine, reçut l'ordre de se rendre à Hanoï. Une escadre nouvelle de la division du Tonkin fut créée et confiée au Contre-Amiral Courbet. Elle se composait de deux cuirassés : Le *Bayard* et l'*Atalante*, du croiseur *Chateau-Renaud*, du *Kersanit*, du *Hamelin*, du *Parseval* et du *Drac*.



et fit refluer les vents, coucha sous un souffle d'enfer les banyans et les caoutchouquiers, des restes d'hommes, des têtes, des bras, des troncs, tombèrent dans les flots, roulèrent sur les pentes ; des flammes fulgurèrent au-dessus d'une fumée rouge, épaisse, lourde, comme celle des volcans japonais... la nuée descendit sur le sol, s'épandit sulfureuse sur la ville, s'accrocha, se dispersa au gré des rocs et des arbres. Au silence de mort qui succéda, la flotte française répondit par un grand cri de triomphe : les magasins à poudre du Tinh-Dua venaient de sauter !

Alors, devant ce signe manifeste de la réprobation et de la colère céleste, Hoang-Ke-Viem, De-Ngnau des troupes de Hué, ordonna la retraite.

Plongé dans un désespoir muet, craignant pour la destruction des grands tombeaux royaux, prosterné devant les tablettes de ses aïeux, Hiep-Hoa fit demander la paix.

L'Amiral français reçut à son bord les Thuong-Ta, Tran-Dinh-Tuc et Nguyen-Trong-Hiep, et le traité qui démembrait l'Empire fut signé ; le Binh-Tuan était englobé dans la province française de Gai Dinh, les troupes françaises prenaient garnison à Hué et à Thuan-An, les provinces de Than-Hoa, de Hâ, de Nghe-An passaient au Tonkin ; de Tourane à la frontière du Nord le pays était soumis à la surveillance des blancs...



## CHAPITRE XV

### SON-TAY

— C'était aux environs de Son-Tay, Ong-Luu et son armée campaient en vue de la ville. Un courrier impérial passa au galop fou de son petit cheval, dont la queue flagellait les Co-Den et les Co-Vang peu pressés de se déranger. Les sentinelles, qui avaient reconnu les qualités de l'émissaire à ses insignes, le laissèrent passer. Quelques secondes après l'homme et le cheval s'arrêtaient devant la tente du chef.

— Les Seize colonnes de l'Empire m'envoient vers toi, ô Maître invincible, dit l'officier impérial prosterné.

Et, Ong-Luu prit connaissance de cette lettre inouïe, ironique et complimenteuse, parfaitement empreinte du plus profond respect et qui demeure le parfait chef-d'œuvre de la diplomatie d'Annam :

« Nous avons signé la paix, si rapidement, que nous n'avons pu vous prévenir.

« Sa Majesté n'a pas voulu infliger la désolation de l'exil et l'indigence aux deux Than-Tri, femme et mère de l'Empereur Tu-Duc, encore dans la douleur de sa mort. Sa Majesté a donc remis aux Français le soin de protéger une partie de son Empire,



les intérêts des Chrétiens et des Chefs de la Religion. Sa Majesté exprime aussi le désir de voir régner la paix sur toute l'étendue de l'Annam. Nous ne doutons point que, si vous savez vous prêter aux dures circonstances du moment, vous ne jouissiez aussi des bienfaits de cette paix qui va s'étendre si loin. Nous espérons aussi qu'en récompense des grands services que vous avez rendus et que Sa Majesté reconnaîtra dans un rescrit spécial, l'Empereur Fils du Ciel, votre souverain maître, vous accueillera dans sa faveur. »

Ong-Luu avait parfaitement compris le sens insidieux de la lettre impériale.

Un message verbal qu'il reçut le confirma dans ses suppositions.

— Ne désespérez pas, lui faisait dire la Cour de Hué. L'on ne peut écrire autre chose dans une lettre destinée à passer par de nombreux intermédiaires, lettre qu'on dut sans doute montrer aux diplomates français. Mais ce que l'Annam ne peut plus faire, il souhaite que vous l'accomplissiez. Le visage blanc est pour lui, comme pour vous, l'ennemi suprême. C'est à vous qu'est réservé le grand honneur de délivrer le sol de la présence des étrangers et de rétablir le « brûle-parfums » des Nguyen, ébranlé par tant d'événements.

Alors Ong-Luu s'enferma dans Son-Tay...

Cependant l'Amiral Courbet avait pris possession de Hanoï. Chem tombait au pouvoir des Français et les renforts arrivaient toujours.

Pour ne pas épuiser les cadres de l'infanterie de marine, on envoya de France un bataillon de fusiliers marins, deux bataillons de tirailleurs algériens et un bataillon de la légion étrangère. Neuf mille hommes de troupes furent rassemblés dans le Delta.



Le moment était venu d'opérer sérieusement contre Son-Tay et Bac-Ninh.

— On ne peut agir à la fois contre les deux villes, décida l'Amiral Courbet, et le Général Bichot fut chargé de déterminer l'objectif d'attaque.

Hanoï se trouve placée à peu près à égale distance de Son-Tay et de Bac-Ninh : la première à l'Ouest-Nord-Ouest, la seconde à l'Est-Nord-Est. Entre Son-Tay et Hanoï, se trouve le Day, cours d'eau franchi maintes et maintes fois par les Pavillons-Noirs. Jusqu'au 5 août et même jusqu'au 8 septembre, ils occupaient tout ou partie du pays situé entre ce cours d'eau et la ville de Hanoï, pays qu'ils connaissaient parfaitement, dans lequel ils avaient des ramifications nombreuses où ils étaient sûrs de trouver aide et appui.

Depuis le 11 septembre, des colonnes mobiles avaient fréquemment parcouru tout ce pays et avaient entravé tout retour offensif des Co-Den ; mais si le corps expéditionnaire attaquait Bac-Ninh, Ong-Luu pouvait facilement franchir le Day ; rien ne pouvait l'empêcher de venir inquiéter la faible garnison laissée à Hanoï.

Du côté de Bac-Ninh, la situation n'était pas la même. Après le canal des Rapides, qu'il lui fallait franchir, Ong-Luu se trouvait en présence du Fleuve Rouge, qu'il ne pouvait songer à traverser pour exécuter une attaque de vive force sur Hanoï.

Ce qu'il pouvait tenter, c'était un bombardement de la rive gauche sur la rive droite ; mais il se présentait, pour lui, une grande difficulté : faire passer ses canons et les amener sur le bord du fleuve. Or, sur la rive gauche les Français avaient établi un blockhaus, armé d'une pièce de 12 de campagne et placé dans une situation dominante, à l'intersection des routes venant de Bac-Ninh. Il fallait donc



que Ong-Luu s'emparât d'abord de cet ouvrage, mais il n'était pas de force à tenter l'aventure. Donc aucune attaque n'était à craindre du côté de Bac-Ninh. D'autre part, il fallait profiter de la hauteur des eaux pour remonter la rivière.

L'objectif choisi par l'Amiral fut Son-Tay.

Deux colonnes furent constituées.

La première (colonel Belin, corps d'Algérie) comprenait le régiment de marche du 19<sup>e</sup> corps d'armée, bataillon Jouneau et Le Tellier (tirailleurs algériens), et le bataillon Donnier (légion étrangère), auxquels était jointe une compagnie de tirailleurs tonkinois ; le bataillon Roux, du 4<sup>e</sup> d'infanterie de marine, 650 auxiliaires tonkinois (commandant Bertaux-Levillain) ; trois batteries attelées d'artillerie de marine (capitaine Régis, Dupont et Roussel) ; deux sections du génie (capitaine Dupommier), deux escouades de télégraphistes et une ambulance. Environ 3.300 hommes dont 3.000 d'infanterie.

La deuxième colonne était ainsi composée : le régiment de marche d'infanterie de marine (lieutenant-colonel de Maussion), comprenant le bataillon Chevalier (1<sup>er</sup> régiment), le bataillon Dulieu (2<sup>e</sup> régiment), le bataillon Reygasse (3<sup>e</sup> régiment), le bataillon des fusiliers marins (capitaine de fré-Laguerre), deux batteries de 4 d'artillerie de marine traînées à bras (capitaines Roperh et Perricaud), une batterie de 65 mm. d'artillerie de marine (capitaine Dudreuil), une batterie de 65 mm. d'artillerie de marine (lieutenant de vaisseau Amelot), une section du génie, deux escouades de télégraphistes, une ambulance et le convoi. Environ 2.600 hommes, dont 2.250 d'infanterie.

Une compagnie de tirailleurs tonkinois de Cochinchine était adjointe à chacun des bataillons d'infan-



terie de marine ; un autre régiment de tirailleurs et de légionnaires.

La flottille se composait du *Pluvier*, de la *Trombe* et de l'*Eclair*, portant ensemble 1.500 hommes d'infanterie. Les petites canonnières *Hache*, *Mousqueton* et *Yatagan*, le *Pélican*, l'*Antilope* surveillaient et protégeaient la marche.

La *Fanfare*, mouillée depuis longtemps au-dessus de Palan, dégageait le cours du fleuve en amont. Trois chaloupes à vapeur étaient chargées des communications ; enfin un grand nombre de remorqueurs du commerce, le *Ruri-Maru*, le *Kiang-Nam*, le *Koow-Loon*, le *Saïe-Cheune*, le *Py-Yen*, le *Song-Koï*, le *Cua-Cam* et le *Tonkin*, des hautes jonques, portaient le reste des troupes et le matériel.

La batterie de 80 mm. de campagne avait été embarquée, comme réserve, dans le chaland le *Cua-Cam*. L'Amiral Courbet avait son pavillon sur le *Pluvier*.

La *Surprise* restait à Hanoï, pour protéger la ville et le cours du fleuve en aval.

\*  
\* \*

Trois jours après, dans le grand silence des catastrophes, des émissaires apportèrent au chef des Co-Den d'effrayantes nouvelles.

— L'Amiral Français et toutes ses troupes sont sortis de Hanoï ! Les Tay sont à Phong et sur les rives du Day !

Ong-Luu se fit implacable.

— Ils ont engagé les hostilités, qu'on m'amène les prisonniers blancs, dit-il.

Un Doï sortit, pendant que le Général ordonnait d'ouvrir la digue du fleuve devant Duoc-Linh et de remplir les fossés de la citadelle. Quelques minutes



après, les prisonniers poussés par les Co-Den, pénétraient dans la tente de Tu-Kium.

Alors Ong-Luu prononça de sa voix la plus calme et la plus indifférente :

— Je vous ai pris dans les combats, le jour où votre chef défendait le Pont de Papier. Mais vous ne vous battiez pas vous-mêmes et n'en deviez retirer nul profit. Vous n'êtes donc responsables ni de l'erreur que vous avez commise en obéissant à vos chefs, ni du crime de ces derniers qui ordonnent la continuation des hostilités. Votre mort est résolue. Elle ne doit pas être une punition pour vous, mais un châtiment pour votre nation. Vous mourrez donc sans subir aucune torture. Et, pour rendre vos derniers instants moins durs, j'ai décidé que vous seriez fusillés tous ensemble suivant la coutume de votre pays ! Soyez braves, comme vous l'avez toujours été. J'ai dit !

Ong-Luu salua. Sur un signe du Maître, le Doï s'empara des prisonniers et les conduisit au mirador de la porte Thâ.

Le sergent des Pavillons-Noirs fit placer les onze Français contre le mur extérieur, mit devant eux vingt-cinq hommes armés de fusils à plusieurs balles. Et, sur un coup de gong, la décharge foudroyante fit tournoyer les onze corps emportés dans le vertige de la Fin.

Alors, retroussant leurs larges manches, dégainant leur sabre sourd, onze soldats jaunes, placides et méthodiques, firent d'une seule volée, sauter les onze têtes, les jetèrent dans un étendard et les apportèrent à Ong-Luu.

...Le soir, alors que la lune se levait, onze cavaliers sortaient par la porte de Thâ. Chacun d'eux portait un long bambou au sommet duquel était planté quelque chose...



Et, le lendemain, quand le clairon des Légionnaires eut réveillé les troupes campées à Van-Coc, l'aube éclaira à cent mètres des avant-postes français, onze têtes exsangues, tragiques, la bouche ouverte, l'orbite révulsé et qui semblaient hurler vengeance à la pointe des bambous...

C'était la première réplique de Ong-Luu à l'Amiral Courbet.

\*  
\* \*

Ong-Luu, depuis plusieurs jours, avait envoyé sans arrêt des émissaires à Van-Coc et sur toute la digue intérieure du grand fleuve. La rumeur publique avait suffi à renseigner le Général chinois.

Des paysans affolés quittaient leurs rizières, fuyaient l'invasion lente des Tays, les lourds chariots à buffles roulaient vers Son-Tay et les sampangs échappaient aux bateaux qui remontaient le Son-Koï.

Alors Ong-Luu, sentant approcher l'ennemi, fit doubler les fortifications de la ville d'une enceinte extérieure. A la porte de Haû, vers le fleuve, à la porte de Thâ, vers l'Est, au Cho-Da-Bia, dans les fossés de l'Ouest, des remparts surgirent de terre.

Les Co-Den ménagèrent d'étroites ouvertures dans les murailles et aux quatre portes de la ville furent dressées quatre immenses croix qui portaient cette inscription :

*« Les chrétiens disposent de douze heures pour quitter la citadelle. Au lever du soleil les quatre Thap-Ac seront placées en travers des portes. Pour sortir chaque chrétien devra les fouler aux pieds, sinon il subira le supplice légal du Lang-Tri. »*

Le lendemain les quatre croix furent jetées en



travers des passages. Les chrétiens avaient décidé de gagner My-Duc et les solitudes du Than-Vien, certains d'entre eux se joignirent aux auxiliaires Tonkinois du Quan-Thuy des Français<sup>1</sup>.

Les catholiques qui fuyaient sautaient par-dessus les croix pour ne pas les souiller ; une infirme fut ainsi passée de bras en bras, et, du haut des remparts, les Co-Den poursuivaient les fuyards à coups de flèches et de fusils...

Mais la fuite des Chrétiens avait alerté la ville.

Par le Cua-Thien, porte du Sud, les habitants s'en allaient par grandes bandes silencieuses, les hommes poussaient devant eux des xé-say à une roue qui grinçaient, et les enfants, pendus à la hanche des femmes, hurlaient de peur au passage des patrouilles, sur le chemin de l'exil. Tandis que la campagne se vidait alentour, la ville prenait l'aspect terrible des cités en guerre ; une odeur de fauve traînait dans l'air ; le soir des cris furieux, des appels rauques retentissaient dans le Camp des Pavillons-Noirs ; alors les fentes des remparts furent bouchées et les quatre croix souillées d'immondices rivées sur les ouvertures closes, par des soldats qui bavaient de l'alcool de riz.

\*  
\* \*

Quelques balles, envoyées du haut des digues, passèrent au-dessus des fortifications de Phu-Sa. Les Co-Den, couchés sur le sol, relevèrent la tête à l'appel des trompes de guerre. Les Français étaient signalés.

Ong-Luu vit paraître l'escadre sur la branche sud du fleuve et transmit un ordre au Vai-Doc des Co-

1. Amiral Courbet.



Den, qui, adossé à un canon, fumait tranquillement sa pipe à eau.

— Ta-Phao ! Ouvrez le feu !

Un instant après les gueules d'acier s'allumaient d'éclairs, le sol tremblait et les boulets de cuivre rebondissaient sur la digue. L'action était engagée. Du haut du mirador de Thâ, Ong-Luu surveillait la bataille.

Quand les navires surgirent devant Phû-Sa, un frisson de peur courut parmi les Quang-Thos ; plusieurs quittèrent leur poste de combat et coururent vers la ville. Alors le Vai-Doc tira un poignard de sa ceinture et le plaça en travers le chemin. A cette muette menace de mort et de torture, les soldats s'agenouillèrent, le fusil horizontal, face aux Tay !...



## CHAPITRE XVI

### L'AGONIE

#### LA MARCHÉ SUR SON-TAY.

Après avoir reconnu les positions formidables d'Ong-Luu, l'Amiral avait fait avancer sur la branche sud du fleuve le bataillon d'infanterie de marine (Commandant Dulieu) précédé d'une compagnie de tirailleurs tonkinois (Capitaine Doucet) et flanqué du côté du village de Linh-Chien par une compagnie d'auxiliaires tonkinois. Deux pièces en batterie sur la grande digue battirent en même temps, du côté de la plaine, les postes avancés d'Ong-Luu, qui furent enlevés ; la tête de colonne arriva rapidement au village de Linh-Chien.

Un bataillon (Reygasse) s'engagea sur la branche sud à la suite d'un autre (bataillon Dulieu). En même temps, une batterie d'artillerie placée à l'Ouest de la grande digue, entre les extrémités est des branches de Phu-Sa, battait la pagode du village, sur laquelle tirait également la flottille.

Vers 10 h. 30, cinq cents Tay (bataillon Roux) et, un peu plus tard, suivis de six cents (bataillon Chevallier, infanterie de marine), s'avancent par la



branche nord avec le bataillon Dulieu<sup>1</sup> qui était arrivé à la même hauteur sur la branche sud. Ils occupent le village et la pagode ; les Français se trouvaient ainsi à 500 ou 600 mètres des ouvrages de Phu-Sa.

Pendant toute la journée, le champ de bataille fut le théâtre d'un combat indécis, engagé à fond ni d'un côté, ni de l'autre, tandis que l'action principale se poursuivait à Phu-Sa.

A deux heures et demie, le bataillon Jouneau (tirailleurs algériens), qui était en réserve à Thien-Loc, reçut l'ordre de se porter en avant. Il vint prendre position derrière une haie de bambou, entre la branche nord et le fleuve, à 400 mètres environ de Phu-Sa, soutenu par une batterie de canons et par le feu de la flottille.

A sa gauche, le bataillon Chevallier et une partie du bataillon Roux, soutenus par deux batteries de caons de 4, étaient déployés dans l'espace compris entre les deux branches et se reliaient au bataillon Dulieu, dont deux compagnies, soutenues par deux pièces de 4, formaient la tête de colonne sur la branche sud.

Le colonel Belin, dirigeant particulièrement l'opération sur la branche nord, était assisté sur la branche sud par le colonel de Maussion. Vers quatre heures, le colonel Belin, jugeant que le feu de l'ennemi se ralentissait sensiblement, demanda l'autorisation de donner l'assaut.

La flottille reçoit l'ordre de cesser le feu, et, au signal du colonel Belin, les Français s'élancent.

Le bataillon Jouneau, son commandant et la com-

1. Pour donner plus de clarté au récit de Tao, l'auteur croit devoir donner aux unités engagées le nom de leur chef.



pagnie Godinet en tête, filent homme par homme, en dedans de la branche nord, en dessous et en arrière des casemates ennemies, tandis que les bataillons Chevallier et Roux traversent, non sans difficulté, la plaine marécageuse qui précède le retranchement crénelé.

Sur la branche sud, les compagnies Cuny (infanterie de marine) et Doucet (tirailleurs tonkinois) du bataillon Dulieu, soutenues par une partie du bataillon Reygasse, enlèvent à la baïonnette la partie qui défend le passage, le capitaine Doucet est tué à la tête des Annamites, d'une balle qui lui traverse la gorge.

Les compagnies gagnent au pas de course le point de jonction des deux branches et rallient le bataillon Jouneau. Mais Ong-Luu fait une résistance intrépide. Solidement établis derrière la barricade élevée à cent mètres au-delà du point de jonction, embusqués dans le village qui borde la branche sud à notre gauche, les Co-Den dirigent sur les Français un feu meurtrier ; deux fois la compagnie Godinet, soutenue par la compagnie Cuny, se précipite à l'assaut de la barricade, deux fois son élan vient se briser contre un obstacle infranchissable.

Le capitaine Godinet est tué. Tombant frappé d'une balle il s'écrie :

— Adieu, ma compagnie, en avant!...

L'adjudant est tué, le commandant Jouneau reçoit une balle dans la cuisse ; le capitaine Cuny est blessé au bras ; le lieutenant Clavet, qui le remplace, tombe frappé d'une balle quelques instants après.

L'incendie des maisons voisines, allumé par l'ennemi, offre un nouvel obstacle. La nuit approche. Le colonel Belin et le colonel Maussion, préoccupés de défendre les positions conquises avant de pousser plus loin, font commencer un retranchement en



avant du point de jonction des digues. L'Amiral donne l'ordre d'établir solidement les troupes à l'angle de Phu-Sa, de compléter les retranchements, d'abattre les maisons qui gênent le tir et de mettre quatre pièces de 4 en batterie ; il fait occuper, d'un bout à l'autre la branche sud, déployer le bataillon Le Tellier au sud de Thien-Loc pour protéger nos derrières et garde en réserve le bataillon des fusiliers marins. C'est dans cette forte position que le corps expéditionnaire doit attendre le jour, au contact immédiat des Pavillons-Noirs. On entendait hurler le « Vo-Vé » des Co-Den ; les Quang-Thos, inquiets de la lutte nocturne possible, barricadaient les portes et les rues, les Co Den ayant au milieu d'eux Ong-Luu, plus pâle, plus froid, plus maître de lui que jamais, redressaient leurs sabres faussés et remplissaient de cadavres leurs étendards lugubres.

Cette nuit du 14 au 15 fut un combat continu. Enhardis par l'obscurité, furieux de leur défaite, les Pavillons-Noirs ne cessent de harceler les lignes françaises. Ils dirigent sur Phu-Sa leurs plus violentes attaques, et nous infligent des pertes terribles. Toutefois ils ne peuvent entamer les positions de la légion étrangère ; un dernier mouvement offensif, tenté sur toute la ligne vers quatre heures du matin, est repoussé comme les autres ; alors Ong-Luu profitant des dernières heures de la nuit ordonne d'évacuer en silence tous les ouvrages du bord et de se renfermer dans l'enceinte extérieure de la ville.

\*  
\* \*

Le lendemain l'attaque de Phu-Sa reprenait et l'on s'aperçut que Ong-Luu avait fait évacuer la position.

Les barricades étaient éventrées, des talus de défense, les canons avaient été emportés.



De la citadelle Ong-Luu entendait les cris de triomphe des Tay, les coups de clairon, l'appel prolongé des tambours ; les drapeaux tricolores, déchirés, noircis par le combat, flottaient sur les pagodes et les fortifications croulantes. Du fleuve couvert de cuirassés et de canonnières, les canons balayaient la plaine vers la porte de Lach-Son et du chemin de Phuc-Tho.

L'Amiral prit ses dispositions de combat, pendant que Ong-Luu s'apprêtait à défendre la citadelle.

Des troupes françaises s'établirent autour d'une pagode située entre Ha-Tray et le village de Phu-Phi <sup>1</sup>. D'autres se massèrent en réserve <sup>2</sup>. Une batterie s'installa sur la digue, alors que deux mille Tay s'engageaient dans la grande rue vers la porte Nord <sup>3</sup>.

Ong-Luu surveillait les mouvements de l'adversaire et crut que les Français allaient attaquer sur ce point.

Dans l'intérieur de Son-Tay, les bambous des barricades brûlaient. Des quartiers entiers prenaient feu et s'écroulaient broyés par les obus. Les boulets du *Pluvier* et de la *Fanfare* passaient par dessus Phu-Sa, tombaient à l'intérieur de la citadelle. C'est alors que les Annamites abandonnèrent la lutte...

— Laissons les Blancs et les Co-Den s'entr'égorger, avait dit le De-Ngau. Laissons-les agir et partons.

Et le chef avait ordonné la retraite, tandis que Ong-Luu imaginait que les troupes d'Annam tenaient à leur poste de combat.

1. Bataillon Dulieu.

2. Bataillon Jouneau,

3. Bataillon Chevallier et Reygasse.





Les mouvements des Français avaient pour but d'attirer l'attention d'Ong-Luu vers le Nord, pendant qu'ils attaqueraient la porte de l'Ouest. Le rude général sentait que la victoire lui échappait. Les Quang-Thos du Yunnan faisaient également défection. Ils fuyaient laissant le cadavre de leur chef sur les barricades de Phu-Sa. Quand les bambous serrés ou quelque pagode pouvaient les dérober, ils hâtaient leur course par crainte des terribles Co-Den peut-être jetés à leur poursuite.

Ong-Luu monté sur le mirador qui dominait la porte Hiu, au pied de laquelle avaient été dissimulés les derniers canons, vit venir à lui la suprême attaque...

L'*Eclair* et la *Trombe*, qui tiraient vers Cua-Thien, raccourcissent brusquement leur feu. Toute l'escadre concentre son tir sur l'enceinte. Alors la Légion Etrangère se jette en avant, traverse la plaine devant Van-Mieu, vient se masser à Xom-O. Le bombardement redouble. Dévalant sur la route, sur la rizière, progressant par bonds, les Légionnaires avancent sous la fusillade des Pavillons-Noirs. Rien ne les arrête. Ils arrivent devant le pont cassé de Da-Bia, devant le marécage déterminé par le Song-Coï. Les premiers qui veulent passer s'enlisent, enfoncent jusqu'aux épaules, disparaissent dans la boue. Un tournoiement se produit, les soldats s'arrêtent. Alors, sur un signe d'Ong-Luu l'ordre est transmis aux canonniers :

— *Ta ! Phao !*

Les pièces tirent à mitraille dans la masse hési-



tante. Ralliés par leur chef <sup>1</sup> les Français se reforment et se retranchent devant la porte du Nord.

Mais les clairons sonnent de nouveau la charge. Le soleil baisse, c'est le moment de l'assaut. D'autres Légionnaires <sup>2</sup>, des marins <sup>3</sup>, des Quan-Rong <sup>4</sup>, des Arabes « aux yeux blancs » se jettent dans la mêlée pendant que l'infanterie de marine (Colonel Bichot) attend frémissante le moment de partir à son tour.

— En avant ! En avant ! signale le navire amiral. Alors c'est la ruée des Français sur Son-Tay. Ils vont ! Un hurlement de joie domine leur course. Les balles des Co-Den passent dans les rangs. Qu'importe ? seuls les morts s'arrêtent. Ils franchissent le piège de Da-Bia sur des fascines ; ils sont passés ; ils montent, la baïonnette haute, la hache au poing. Ils marchent, ils courent sous la mitraille, sous le feu, dans le rebondissement des boulets, sous les flèches. Ils tombent, se relèvent et les clairons sonnent toujours, lancent leurs envolées sonores auxquelles répondent les clairons de la flotte et l'immense hurlée des canons fauves !

Irrésistible, le flot vient frapper le mur et les bambous de l'enceinte. La Légion Etrangère ne pouvant franchir la porte murée, file vers la droite le long des fortifications, se fraye un passage à travers les obstacles et les travaux de défense. Les marins déblayent la poterne. Les tirailleurs bondissent à leur tour, baïonnette aux dents, s'accrochent aux murailles, se glissent par les fissures et surgissent dans les fossés, sur les talus extérieurs, aux remparts avec de grands gestes de fusils dressés.

1. Chef de bataillon Chevallier.

2. Bataillon Donnier.

3. Lieutenant de vaisseau Laguerre.

4. Tirailleurs algériens.



Tous sont réunis pêle-mêle autour des chefs, un capitaine est tué<sup>1</sup> ; alors d'un élan la masse des assaillants fonce sur la haie de bambous avec tant de furie que les premiers se tuent contre la barrière. Leurs pieds saignent meurtris, traversés par des pieux empoisonnés ; les Co-Den tirent avec rage dans le tas, plongent les longues lances courbées dans le grouillement humain. Rien n'arrête les Tay, fous de carnage et saoulés par la poudre. Ils sautent par dessus les cadavres, attaquent les canons, se ruent sur les Pavillons-Noirs qui les chargent, les écrasent contre les murailles, les broient à coups de hache sur les roues, tandis que l'on entend retentir au loin, plus terrible que jamais, la charge ! Ce sont les réserves qui accourent à la curée de Son-Tay. Derrière trois hommes qui se battent comme des tigres<sup>2</sup>, la masse des soldats de France et des Quan-Rong se précipite comme un fleuve qui crève ses digues.

\*  
\* \*

Ong-Luu, irrésistiblement penché sur le carnage, regardait. Il recule soudain sous un choc violent à la poitrine et se renverse, l'épaule brisée par une seconde balle. Ses officiers s'empressent ; Ba-Thai, seul survivant des chefs victorieux au Pont de papier, accourt, voit le sang qui coule, s'échappe du vêtement de soie et le Maître étendu sur la pierre. Trois Co-Den abaissent un étendard et Ong-Luu évanoui est descendu du mirador emporté par les rues où commence la déroute. La batterie qui défendait la

1. Capitaine adjudant-major Mehl.

2. Soldat Minnaert de la Légion Etrangère ; quartier-maître Le Guirizec des fusillers marins ; caporal Moursaux de l'infanterie de marine.



porte de l'Ouest est tournée, prise ; les étendards noirs choient, comme de grands oiseaux blessés, les uns après les autres et sont remplacés par des drapeaux tricolores ; ébranlée par des boulets, la muraille s'écroule et les Blancs surgissent sur la brèche, les haches éventrent et fracassent, les matelots grimpent les uns sur les autres, atteignent le rebord des fortifications et, malgré les sabres lourds, qui coupent les bras, saisissent les Co-Den par les jambes, les jettent dans le fossé du rempart, où ils sont tués à coups de baïonnettes, écrasés à coups de talons.

Toute défense est vaine. Les Co-Den reculent et, pour prendre un élan final, regardent le sommet du Mirador ! Le Chef n'est plus là.

Alors les Pavillons-Noirs, au son des trompes qui les ralliaient vers le Nord, s'engouffrèrent dans l'immense rue de la Porte Hiu à la suite de l'étendard funèbre dans lequel Ba-Thai emportait leur Chef.

La nuit brusque couvrit leur retraite. Les pertes des Français étaient lourdes ; le courage de l'adversaire n'était pas abattu. Il fut décidé que la citadelle serait attaquée le lendemain et qu'on n'exploiterait pas plus avant le succès obtenu.

\*  
\* \*

Le lendemain un grand silence emplissait les rues de Son-Tay. Le jour commençait de poindre comme les Français s'avançaient vers les abords de la forteresse.

A la même heure, Ong-Luu, chancelant sur son cheval, passait la porte de Hiu, derrière le dernier des Co-Den. Le Maître contempla les montagnes inviolées qui fermaient l'horizon, du côté de la



Chine ; un grand remous se fit vers le sud. Ong-Luu se retourna.

Par la rue de Hâu, l'armée des vainqueurs apparaissait : les Légionnaires, l'infanterie de marine, baïonnette haute, les tirailleurs, qui semblaient chercher partout des victimes, les marins aux haches encore rouges de sang, et, au milieu des clairons qui sonnaient la victoire, Ong-Luu vit surgir, tout habillé de noir, un peu d'or au col, le Quan-Thuy, le Grand-Amiral <sup>1</sup> redoutable : le chef des vainqueurs, haut, maigre, droit, la barbe rare, le visage pâle, le regard doux. Derrière lui les drapeaux claquaient sur un bruit lourd d'armée en marche ; là-haut sur le mirador de la Tour un étendard flottait, étendard tricolore formé de trois lambeaux de pavillons ennemis noués ensemble.

— Il nous faut rejoindre la citadelle prochaine, ô Maître ! pour y réunir tes enfants et rentrer dans les vice-royautés du Nord, dit Ba-Thai. Les Français sont vainqueurs !

Péniblement Ong-Luu rassembla les rênes de son cheval, sa pensée se reporta, sans doute, aux fuyards annamites, aux troupes infidèles et lâches, qui avaient déserté le combat. Peut-être envisagea-t-il les cruautés de Tu-Duc, de Minh-Mang, de Tieu-Tri, les persécutions féroces qui avaient fait du Viêt Nam un pays maudit des Génies ? Peut-être connut-il les débauches du palais de Hué?...

Le Chef se tourna vers les montagnes de la Chine lointaine.

— Il nous reste à combattre là-bas, dit-il, pour l'honneur de l'Empire du Ciel ; laissons entrer ici la Justice de Dieu !

Alors Luu-Vinh-Phuoc donna l'ordre de la retraite

1. Courbet.



à ses Co-Den et, pensif, prit la route du Kouang-Si <sup>1</sup> inviolable.

\*  
\* \*

Oui ! Laissons entrer la Justice de Dieu.

Luu-Vinh-Phuoc était un sage ! La Sagesse des Ancêtres veut que le pouvoir échappe infailliblement aux puissants qui transgressent la Loi.

La cruauté que versent au cœur des Lettrés l'orgueil et le faux savoir, interdisait aux Mandarins d'Annam, comme elle interdit aux scientifiques et esprits secs de chez nous, le sens de la grandeur et du sacrifice. Ils avaient séparé leur cause de celle du peuple : Ils étaient maudits de Dieu... « Où la bonté n'est plus, a dit Lao-Tseu, la raison n'est pas ». « Aimez-vous les uns les autres », enseigne Jésus, sans libérer les Grands de l'obligation commune.

L'armée annamite refusait la bataille. Tandis qu'Ong-Luu organisait sa retraite vers la Chine, le Deg-Nau de Hué s'installait joyeux, en vainqueur, derrière les collines de Nhien-Ly, dans les forêts

1. Celui dont la légende chinoise a fait un héros, une sorte d'Abd-el-Kader asiatique, abandonnait Bac-Ninh à l'Amiral Courbet. Ong-Luu retraits sur Heng-Hoa et se réfugia dans les hautes montagnes du Tonkin. Nous devons le retrouver avant que la cour de Chine ne l'appelle à Pékin, à Lang-Son et à Tuyen-Quan.

En France la politique jouait. Ennemis de toutes les grandeurs, ombrageux dans leur médiocrité, les politiciens intriguaient contre l'Amiral Courbet. En plein triomphe l'Amiral fut remplacé dans son commandement par le général Millot, ayant sous ses ordres les généraux Brière de l'Isle et de Négrier. L'Indochine était conquise. Ong-Luu l'avait dit : Ses Pavillons-Noirs, sur les chemins qui conduisaient vers la Chine, ne combattaient plus que pour « l'honneur de l'Empire du Ciel ». Le traité de Tien-Tsin en juin 1885 mit fin aux hostilités avec la cour de Pékin.



solitaires du Rung-Day, vierges de combats et d'humanité.

Il est inutile de rappeler les combats qui suivirent : la retraite de Lang-Son, la défense de Tuyen-Quan. C'est affaires entre la Chine et les Français ; après Son-Tay, le Viêt-Nam était conquis, ce qui fut l'Empire de Gia-Long, ce que Mgr d'Adran avait rendu aux Nguyen, était perdu par les Nguyen.

A la cour de Hué, l'Empereur Hiep-Hoa apprit la débâcle avec indifférence.

— Les Co-Den et les Tay, dit-il, se tuent avec un tel acharnement et avec tant d'ardeur, qu'il ne restera bientôt plus ni des uns ni des autres ! Pourrait-on savoir quelle mort nous est plus utile : celle d'un Duoi-Chot <sup>1</sup> ou d'un Phan-Koai ? Quoi qu'il arrive, l'avenir n'en reste pas moins au peuple qui sait attendre et faire la paix en temps utile.

Puis, il eut un geste las, le geste qu'ont tous les tyrans lassés de débauches et de cruautés.

— Qu'on fasse venir mes musiciens et mes favoris ! Nous avons ici des tubes de bambou, d'ivoire, de peau de serpent et d'écaille, l'opium parfumé du Yunnan qui fixe les songes souriants et paisibles, dit Hiep-Hoa, l'heure est aux fêtes de la paix que nous préparent les Tay jetés à la poursuite de Luu-Vinh-Phuoc... Puisque la réjouissance des persécutions et des supplices nous est refusée, revenons au poète Koulja, qui composa cent trente chapitres, sur les moyens de provoquer l'amour et d'embellir la vie. Faites entrer, vous dis-je, mes jeunes hommes aux troublantes incitations.

— Et pendant qu'au Nord de Son-Tay, vers Bao-Ninh, les marins et les soldats de France poursuivaient leur avance haletante, pendant que les Co-

1. Les Chinois.



Den faisaient tête comme des tigres reculant vers leurs refuges, l'Empereur Hiep-Hoa <sup>1</sup> préparait, parmi les chants et les danses, le traité final qui démembraait la terre des Ancêtres <sup>2</sup> !

Le soir même arrivait au Palais la proclamation de victoire de l'Amiral Courbet.

Le Dragon symbolique était frappé à mort. « L'Etoile Bleue » qui préside à la naissance des Sages, « La Mère des Hautes Destinées » s'était éteinte au-dessus du front des successeurs parjures de Gia-Long !...

1. Il fut empoisonné quelques mois plus tard.

2. Confirmation du traité de Hué, qui plaçait l'Annam sous le protectorat français.



## EPILOGUE

### FACE A L'ÉPOQUE MODERNE.

— Nous sommes chrétiens tous deux, m'avait dit Ly Than Thuyen le soir où je quittai Tra-Vinh ; il est inutile de chercher au-delà d'un tel enseignement. Il nous aide à regarder les âges finir et préparer les âges nouveaux. »

A Paris, aujourd'hui, je songe à ces paroles de découragement et d'espoir. Une laideur uniforme, propagée par l'Occident, s'étend sur toute la terre. La morne et cupide activité des blancs a atteint l'Asie de sa lèpre. Derrière le peuple d'Annam s'efface la perspective profonde et dorée de ses légendes, les croyances qui lui permettaient de rejoindre l'Infini. Dans un monde déshérité, où il ne relève désormais que de ses besoins et de ses intérêts, l'homme n'ajoute plus de rêve à ses jours. Cette œuvre est celle des hommes qui ont remplacé, là-bas, les Missionnaires et les héros.

Cette immense décoloration, ce détachement des forces morales et des croyances, annonce néanmoins leur triomphe... L'enchevêtrement des intérêts dont j'ai entendu de pauvres rhéteurs attendre tant de résultats pour les mœurs, n'a réussi qu'à exaspérer les haines : *le monde s'unifie, il ne s'unit pas.* Il ne



peut s'unir que dans un idéal et le christianisme seul lui fournit cet idéal. Les peuples sont plus méfiants et plus jaloux que jamais et chacun ne défend plus qu'une âme sans trésor et sans parures.

Devant les ravages opérés dans le Viêt-Nam les cœurs désolés se rejettent vers tout ce qui va périr. Certains voudraient ressaisir, retenir dans ce qu'elle a de précieux cette vieille Asie merveilleuse, où les Empereurs se faisaient dire des vers, où les lettrés écoutaient dans le chant des jets d'eau le babil ravissant de la Perse conteuse... Le Blanc contemporain est médiocre, il est arrogamment lui-même. Transporté en Asie, son infériorité s'accuse encore. Bruyant, incongru, grossier, prétentieux, venu dans un monde où tout est allusion et finesse, il apparaît comme le parvenu de la puissance. Mais, on se fait de ces grandes oppositions une idée insuffisante si on ne les envisage que sous ces espèces. Pour bien se les représenter il faut rendre au génie occidental toute sa stature. L'Asie reste elle-même rattachée à ce qu'elle a de plus élevé. Aujourd'hui, l'Europe est double, c'est-à-dire que dans ce qu'elle a d'hommes ordinaires, elle ignore ou renie ses individualités supérieures. Ces Européens que l'on rencontre en Indochine, connaissent moins les noms de Mgr d'Adran, du Père Marchand, de Mgr Retord, de Théophane Vénard, le drame du Pont de Papier, la mort de Francis Garnier, la fière attitude de Courbet à Son-Tay, que les Annamites eux-mêmes ! Et ce sont vers ces hautes figures que nous devons cependant nous hausser. Elles domineront finalement le mélange humain et le tourbillon déterminé par le progrès matériel ! L'héroïsme intellectuel, l'héroïsme du conquérant sont nés de l'héroïsme chrétien : au moment où le matérialisme moderne s'empare du monde, tous ceux que ce matérialisme



comble de dégoût, cherchent la compagnie des héros. Un jour le Monde comprendra qu'il a besoin de pardon, de douceur et de miséricorde, il reviendra au symbole chrétien. En attendant faisons comme les Taoïstes d'autrefois, ils suspendaient aux branches des saules, quand le soir tombait, des miroirs de bronze, pour que s'y condensât l'eau toute pure de la rosée nocturne : ainsi quelques âmes saintes en souvenir des grands disparus doivent, en Annam comme en France, en Asie comme en Europe, recueillir et sauver le sublime épars dans la nuit de la terre.

*Tra-Vinh, 1924.*

*Paris, 1929.*

ASSOCIATION des ÉTUDIANTES  
de  
l'INSTITUT CATHOLIQUE



## TABLE

---

PROLOGUE . . . . .		7
Chapitre I.	— Mgr d'Adran et Gia-Long. . . . .	11
	La Veillée Impériale . . . . .	11
Chapitre II.	— La Mission de Mgr d'Adran . . . . .	26
Chapitre III.	— La Mort de Mgr d'Adran . . . . .	36
	Les Funérailles . . . . .	36
Chapitre IV.	— La Prise de Qui-Nhon . . . . .	49
Chapitre V.	— Minh-Mang . . . . .	55
Chapitre VI.	— Le supplice de la Mort Lente . . . . .	63
Chapitre VII.	— Thieu-Tri. . . . .	81
Chapitre VIII.	— Tu-Duc . . . . .	100
	Appel aux Mandarins . . . . .	100
	Les Edits de Persécution . . . . .	107
Chapitre IX.	— Théophane Vénard. . . . .	115
Chapitre X.	— L'épopée des Humbles . . . . .	147
Chapitre XI.	— L'Arrestation. . . . .	158
Chapitre XII.	— L'Exécution . . . . .	172
Chapitre XIII.	— A l'Abordage du Viêt-Nam . . . . .	181
	Francis Garnier . . . . .	181



<i>Chapitre XIV.</i> — Ong-Luu et le Commandant Ri- vière. . . . .	205
Les Pavillons-Noirs et Courbet.	205
<i>Chapitre XV.</i> — Son-Tay . . . . .	225
<i>Chapitre XVI.</i> — L'Agonie . . . . .	234
La justice de Dieu ! . . . .	234
EPILOGUE . . . . .	247

ASSOCIATION DES ETUDIANTES  
de  
L'INSTITUT CATHOLIQUE



05  
05  
25  
34  
34  
47

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE 8 JUIN 1929  
PAR F. PAILLART A  
ABBEVILLE (SOMME)

BIBLIOTHEQUE  
DE L'INSTITUT CATHOLIQUE  
DE PARIS



## BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

### Les Grands Événements Littéraires

Première série entièrement parue :

HENRI D'ALMÉRAS .. ..	<i>Le Tartuffe de Molière</i> .. ..	9 fr.
ED. BENOIT-LÉVY .. ..	<i>Les Misérables de Victor Hugo.</i> .. ..	9 fr.
JULES BERTAUT .. ..	<i>Le Père Goriot de Balzac</i> .. ..	9 fr.
RENÉ DUMESNIL .. ..	<i>La Publication de Madame Bovary</i> .. ..	9 fr.
FÉLIX GAÏFFE .. ..	<i>Le Mariage de Figaro</i> .. ..	9 fr.
LOUIS GUMBAUD .. ..	<i>Les Orientales de Victor Hugo.</i> .. ..	9 fr.
JOSEPH LE GRAS .. ..	<i>Diderot et l'Encyclopédie</i> .. ..	9 fr.
HENRY LYONNET .. ..	<i>Le Cid de Corneille</i> .. ..	9 fr.
COMTESSE J. DE PANGE ..	<i>De l'Allemagne de Madame de Staël.</i> ..	9 fr.
ALPHONSE SÉCHÉ .. ..	<i>La Vie des Fleurs du Mal</i> .. ..	9 fr.
LOUIS THUASNE .. ..	<i>Le Roman de la Rose</i> .. ..	9 fr.
PAUL VULLIAUD .. ..	<i>Les Paroles d'un Croyant</i> .. ..	9 fr.

La série complète de 12 volumes : 100 fr. (Sur Lafuma pur fil : 240 fr.)

### ROMANS

MAGALI-BOISNARD .. ..	<i>Maadith. — L'Enfant Taciturne.</i>
EMMANUEL BOURCIER .. ..	<i>La Beleba. — L'Homme de l'Ombre.</i>
SUZANNE DE CALLIAS .. ..	<i>Jerry.</i>
NONCE CASANOVA .. ..	<i>Messaline. — La Libertine.</i>
CLAUDE CHAUVIÈRE .. ..	<i>La Route et la Maison.</i>
JOEL DUMAS .. ..	<i>La Tentation Bourgeoise.</i>
S. DEJUST .. ..	<i>Chauffage Central.</i>
RENÉE DUNAN .. ..	<i>Baal ou la Magicienne Passionnée.</i>
RAYMOND ESCHOLIER .. ..	<i>Le Sel de la Terre.</i>
JEAN FAVERY .. ..	<i>Théodore, Roi des Iles.</i>
MARTIN GILLES .. ..	<i>Le Voyage Bachique.</i>
YVES LEBEVRE .. ..	<i>La Franque aux Cheveux d'Or.</i>
G. T. FRANCONI .. ..	<i>Untel, de l'Armée Française.</i>
MAURICE D'HARTOY .. ..	<i>L'Homme Bleu (Prix Conrad).</i>
RENÉ-MARIE HERMANT ..	<i>Kniazii. — En Détresse.</i>
—	<i>La Femme aux Hommes.</i>
—	<i>Fakir. — Le Gerfaut.</i>
JONCQUEL ET VARLET .. ..	<i>Les Titans du Ciel. — L'Agonie de la Terre.</i>
ODETTE KEUN .. ..	<i>Le Prince Tariel.</i>
GÉNÉRAL KRASSNOFF .. ..	<i>L'Amazone du Désert.</i>
GASTON PICARD .. ..	<i>Les Surprises des Sens.</i>
L'ABBÉ PRÉVOST .. ..	<i>Manon Lescaut.</i>
RENÉ RANSSON .. ..	<i>Le Duel sur la Plage.</i>
THIERRY SANDRE .. ..	<i>Le Purgatoire (Prix Goncourt).</i>
—	<i>Mienne. — Mousseline. — Robert-le-Diable.</i>
A. AUGUSTIN-THIERRY ..	<i>Un ménage d'Aventuriers.</i>
PAUL-JEAN TOULET .. ..	<i>Behanzigue.</i>
THÉO VARLET .. ..	<i>Le Démon dans l'Ame. — Le Dernier Satyre.</i>
VARLET ET BLANDIN .. ..	<i>La Belle Valence.</i>
PAUL VIMEREU .. ..	<i>Les Amants du Rempart. — Chutt le Hutteux.</i>
—	<i>Le Pêché inconnu.</i>
WILLY ET MENALKAS .. ..	<i>L'Ersatz D'Amour. — Le Naufragé.</i>

Chaque volume format 12×19 sur Alfa .. .. 12 fr.

### CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

S. F. E. L. T. MALFÈRE, 12, Rue Hautefeuille, Paris (6<sup>e</sup>)